

Études

POLITIQUES CULTURELLES

n°5
MAI 2015

LES PUBLICS DE LA CULTURE

Les pratiques culturelles en Fédération Wallonie- Bruxelles: regards croisés

Cynthia Dal, François Demonty et Justine Harzé,
sous la direction de Jean-Pierre Delchambre, Jean-Louis Genard,
Christine Schaut et Daniel Vander Gucht
Michel Guérin (coord.)

OBSERVATOIRE DES POLITIQUES CULTURELLES


FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Les pratiques culturelles en Fédération Wallonie-Bruxelles : regards croisés

Chercheurs: Cynthia Dal (USL-B), François Demonty (USL-B), Justine Harzé (ULB)

Co-promoteurs CES-USL-B: Jean-Pierre Delchambre et Christine Schaut

(Centre d'Études Sociologiques, Université Saint-Louis)

Co-promoteur sASHa et GRAP-ULB: Jean-Louis Genard

(Unité de recherche en Architecture et Sciences Humaines et Groupe de recherche sur l'action publique, ULB)

Co-promoteur GRESAC: Daniel Vander Gucht

(Groupe de recherche en sociologie des arts et des cultures, ULB)



Dépôt légal: D/ 2015/8651/4

Observatoire des Politiques Culturelles (OPC)

68A, rue du Commerce - 1040 Bruxelles - Belgique

Éd. Resp: Michel Guérin - 68A, rue du Commerce - 1040 Bruxelles

Relecture : Béatrice Reynaerts

Graphisme et mise en page : Kaos Films

Illustration de couverture: © Pavel Timofeev | Fotolia

Avant-propos

L'approche qualitative des pratiques culturelles de la population, préconisée dès 2006 dans les premiers travaux de l'Observatoire des politiques culturelles, était envisagée comme un vis-à-vis indispensable à l'enquête quantitative qui a été menée en 2008. En effet, si cette dernière nous propose une représentation statistique générale caractérisant la distribution sociale et spatiale des pratiques culturelles¹, elle reste cependant muette sur le sens que les individus donnent à leurs pratiques. Cette étude vient dès lors compléter notre regard, cherchant à identifier les différents facteurs qui amènent les personnes à participer à une activité culturelle. Il s'agissait notamment de mettre à jour les motivations, intérêts et bénéfices tirés de cette participation, de saisir les influences (famille, école, groupe de pairs...) ou les déclencheurs qui amènent à la pratique culturelle et, de manière plus globale, de situer ces pratiques dans le cadre de vie plus général des individus, soit leur vie privée, familiale, professionnelle ou sociale. Pour identifier ces différents facteurs, nous avons privilégié les personnes qui fréquentent les institutions, associations et événements culturels soutenus par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Elle est dès lors représentative de ces publics.

Ces "Regards croisés" sur les pratiques culturelles le sont à plusieurs titres.

En inscrivant son questionnement dans le prolongement des analyses quantitatives, l'analyse croise un certain nombre de tendances qui s'en dégagent, complétant ainsi certains profils mis à jour. Par ailleurs, en s'appuyant aussi sur une définition large de la culture mais en laissant à l'individu la possibilité de dire "ce qui fait culture pour lui", elle se dégage d'une définition explicite, voire implicite, qu'en donnent les enquêtes quantitatives. Elle affine ainsi notre compréhension en ouvrant des dimensions que l'enquête quantitative ne peut pas saisir.

Regards croisés également par la méthodologie proposée qui organisait l'échange avec les opérateurs culturels, invités à faire part de leurs propres expériences de terrain et à réagir aux propos des personnes interviewées : interrogations sur les référentiels qui balisent les politiques culturelles, inquiétudes, résistances et créativité des opérateurs, émergent de ces rencontres.

Regards croisés enfin au travers de la composition de l'équipe de recherche qui associait des chercheur(e)s d'horizons différents, puisant dans leurs parcours et formations spécifiques les ressources utiles et nécessaires pour mener à bien cette étude. Qu'ils en soient vivement remerciés.

Michel Guérin

Directeur coordinateur

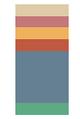
¹ Nonobstant tous les débats portant notamment sur les limites de l'approche quantitative inspirée de la sociologie de la légitimité culturelle qui envisage la position sociale comme variable explicative principale des pratiques culturelles.

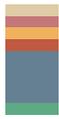
1. Introduction : contexte, objet et méthodologie

Cette présente publication s'attèle à présenter les principaux enseignements issus d'un travail de recherche commandité par l'Observatoire des politiques culturelles, dont le coup d'envoi a été lancé en mars 2012. L'objet de cette enquête réside dans l'étude compréhensive des pratiques culturelles des publics fréquentant les lieux culturels subsidiés par la Fédération Wallonie-Bruxelles (FW-B) et des modalités de réception de ces pratiques par les opérateurs culturels. La constitution du corpus d'entretiens ainsi que le traitement analytique des données recueillies ont été réalisés par trois chercheurs - François Demonty, Justine Harzé et Cynthia Dal - sous l'égide de Jean-Pierre Delchambre (USL-B), Jean-Louis Genard (ULB), Christine Schaut (USL-B) et Daniel Vander Gucht (ULB). Sur le plan institutionnel, cette recherche se situe dans le prolongement d'une enquête générale portant sur les pratiques et consommations culturelles menée en 2008 par l'Observatoire des politiques culturelles et qui entendait, au moyen d'une étude quantitative par questionnaire, identifier les types de pratiques auxquelles s'adonnent les individus de Belgique francophone durant leur temps libre. Si cette dernière enquête générale dresse un portrait statistique particulièrement fouillé et rigoureux des comportements, goûts et usages des temps libres de la population en Fédération Wallonie-Bruxelles, convoquer une approche quantitative recèle certaines limites, apories auxquelles une démarche compréhensive peut pallier ou, plus humblement, apporter un autre éclairage. De cette manière, esquisser le tableau des activités culturelles auxquelles s'adonne la population francophone à un instant T, révéler des corrélations entre certaines pratiques et des variables socio-démographiques, établir des typologies des consommations culturelles, constituent des apports indéniables et robustes pour la compréhension des pratiques, mais ces analyses ne permettent pas de saisir la dimension processuelle du façonnement et de l'évolution des goûts et comportements en matière de pratiques culturelles, les ressorts de l'engagement dans telle ou telle activité, les raisons de la désaffection pour d'autres pratiques. De manière plus générale, ce type d'approche quantitative ne parvient pas à identifier les faisceaux d'influences qui participent au façonnement de leur profil culturel ni à saisir ce qui fait culture et ce que fait la culture pour les individus. C'est à quoi cette recherche qualitative s'engage.

Avant d'introduire plus en détail l'objet de cette étude compréhensive, il semble opportun de clarifier l'acception donnée à la notion de "pratiques culturelles". Nous avons volontairement opté pour une définition large de cette notion entendue dès lors comme "ensemble de loisirs" (Dumazedier, 1962) et ce, dans la continuité de l'enquête quantitative menée antérieurement. Le concept de "loisirs" permet donc d'appréhender la diversité des activités que l'individu choisit d'embrasser durant son temps libre.

Si la stratification sociale des comportements en matière de culture continue à être démontrée, force est néanmoins de constater que la formation des profils culturels des individus est éminemment complexe, jamais aboutie, procédant d'un enchevêtrement d'influences plus ou moins hétérogènes. Souhaitant apporter un éclairage compréhensif à ce





constat déjà bien établi, notre recherche visait, dans un premier temps, à comprendre comment les individus arrivent à une forme d'expression artistique ou à toute autre pratique de loisir et, de manière plus transversale, à saisir, d'une part, les processus participant à la construction des palettes de goûts et comportements culturels et, d'autre part, les variations synchroniques et diachroniques que connaît leur trajectoire culturelle. Une part des attentes de l'OPC résidait dans la volonté de mieux saisir les motifs et les déterminants présidant à la formation des profils culturels, cette enquête visait par ailleurs à mettre à l'épreuve des notions particulièrement en vogue comme celle d'« omnivorité culturelle » (Perterson et Simkus, 1992) ou encore d'« éclectisme », et à questionner l'idée de légitimité culturelle. Si notre corpus a bien révélé la montée d'un certain éclectisme, celle-ci n'annihile pas pour autant les hiérarchisations sociales des préférences culturelles. Que ce soit à travers la description de leurs goûts et pratiques ou encore à travers l'explication de leur représentation de la culture, les individus laissent entrevoir la persistance des effets de légitimité culturelle mais aussi des recompositions intéressantes où la découverte, le désir de sociabilité et la réalisation de soi émergent chez certains avec force. Une attention particulière a été accordée aux effets induits par les technologies de l'information et de la communication, à travers ce que nous avons nommé à la suite d'Olivier Donnat (2009), « la culture d'écran », car si l'ère du numérique contribue à refaçonner l'usage du temps libre des individus, il n'en reste pas moins que l'appropriation de ces technologies reste socialement différenciée. Il s'agissait également de mettre au jour les perceptions et évaluations formulées par les enquêtés à l'égard de l'offre culturelle ainsi que les freins entravant leur accession au panel d'opportunités qu'elle recèle. Parmi les analyses réalisées au cours de cette recherche, nous pouvons épinglez la thématique de l'investissement culturel. À partir de ce que les enquêtés déclarent extraire de leurs pratiques, nous souhaitons identifier différents registres mobilisés pour justifier l'entrée en culture ainsi que la participation plus ou moins intense, établir une typologie de profils et élucider les déplacements dans les formes d'investissement culturel. Cette recherche entendait par ailleurs apporter quelques éléments de compréhension quant à la question de l'engagement, notamment sur les transformations et recompositions de ses formes traditionnelles, sur la manière dont les individus thématisent l'investissement bénévole dans le secteur associatif, mais également sur des formes d'engagement plus spécifiques mobilisant soit la culture, soit les nouvelles technologies.

L'objectif étant d'étudier en profondeur les pratiques culturelles d'individus fréquentant des lieux de mise en œuvre ou de diffusion des politiques culturelles publiques, nous avons adopté – conformément à l'attente formulée par l'Observatoire des politiques culturelles – une démarche qualitative recourant à des entretiens réalisés selon une double séquence : une première salve d'entretiens semi-directifs suivie d'une phase d'entretiens approfondis. Cette approche qualitative, permettant de dépasser le « portrait-robot » ou la « fiche signalétique », visait non pas à la représentativité statistique – que ce soit de la population francophone ou des publics fréquentant ces lieux culturels –, mais bien, selon les termes du cahier des charges, à « la finesse de la description des pratiques et des comportements culturels individuels ». Afin d'identifier les institutions allant servir de points d'entrée pour accéder à notre population, des entretiens ont été menés auprès de personnes-ressources, responsables de chacun des secteurs de la culture au sein de la Fédéra-

tion Wallonie-Bruxelles. En accord avec le commanditaire, l'échantillonnage des lieux culturels devait répondre à un souci de parité, d'une part, entre les différents secteurs culturels et, d'autre part, entre Bruxelles et la Région wallonne. Des contacts ont ensuite été établis avec chacun de ces lieux afin d'obtenir des informations quant aux périodes ou événements les plus propices pour conduire les entretiens. Sur base d'une grille d'entretien, nous avons mené *in situ* nos entretiens auprès de 100 répondants sélectionnés de manière aléatoire. Cette première phase avait pour objectif d'appréhender, de manière relativement large et fermée, des thématiques définies préalablement. Une seconde salve de 30 entretiens approfondis a ensuite été réalisée majoritairement auprès d'enquêtés rencontrés lors de la première phase de notre recherche. Cette sélection a été opérée selon deux critères principaux : d'une part, la diversité des profils culturels et sociaux et, d'autre part, l'intérêt du contenu du premier entretien et le degré de "concernement" de la personne à la question culturelle. Face au refus exprimé par certains enquêtés de fournir une adresse de contact ou face au désistement d'autres interviewés, ainsi qu'au regard de la relative homogénéité de notre population, nous avons élargi notre sélection au-delà du premier échantillon et rencontré de nouveaux enquêtés, notamment des individus impliqués dans le théâtre-action. Ceci nous a permis de diversifier quelque peu les profils culturels de notre échantillon. L'objectif de cette seconde phase était, prioritairement, d'approfondir la question des trajectoires culturelles mais également de prolonger le premier entretien. Concernant les caractéristiques sociodémographiques de nos échantillons, nous avons pu remarquer une nette surreprésentation des individus poursuivant ou ayant poursuivi des études supérieures. Si ce constat révèle sans surprise la structure du public des institutions culturelles, il est toutefois probable qu'il soit en outre influencé par certains biais survenus lors des prises de contact sur le terrain. En effet, dès la première phase de l'enquête, les chercheurs ont dû faire face à des refus de la part d'individus trouvant notre demande incongrue ou n'hésitant pas à nous faire part de leur désintérêt, peut-être feint ou cachant une certaine crainte, pour la thématique de la culture. Enfin, notre dispositif de recherche comprenait une troisième phase convoquant une toute autre méthode d'enquête, à savoir l'organisation de deux focus groupes réunissant des opérateurs culturels. Il s'est agi d'adosser notre étude empirique auprès des publics à une analyse spécifique posée par des professionnels engagés dans le champ de la culture à propos des pratiques culturelles, de leur évolution, des manières envisagées d'y répondre, des politiques culturelles et de leur adéquation par rapport aux changements repérés. Concrètement, deux focus groupes ont été organisés en prenant soin d'assurer la diversité des secteurs représentés et du caractère urbain ou rural des institutions. En tout, plus de vingt opérateurs ont accepté d'y participer. La synthèse du rapport de recherche fait se croiser les analyses des entretiens individuels et des focus groupes, avec pour ambition de faire émerger tant les congruences que les points de tension entre les représentations des praticiens et consommateurs de la culture et des professionnels chargés de la mettre en forme dans le cadre de politiques culturelles.

Enfin, nous souhaitons profiter de cet espace pour exprimer notre plus grande gratitude envers l'Observatoire des politiques culturelles qui a permis la réalisation de cette présente étude, ainsi qu'envers les membres du comité d'accompagnement pour l'intérêt porté à nos travaux et leurs remarques éclairées et éclairantes. Nous adressons également nos plus

sincères remerciements à l'ensemble des personnes qui ont accepté de nous accorder une part de leur temps ainsi que leur confiance lors de la réalisation de nos entretiens. Par leur parole, ils nous ont fourni la matière première de ce présent rapport. Nous souhaitons enfin remercier chaleureusement les opérateurs culturels qui ont pris part aux focus groupes dont la spécificité du regard et la qualité des interventions ont enrichi les enseignements esquissés dans cette synthèse. Qu'il nous soit permis ici de remercier nommément les lieux de diffusion et de mise en œuvre des politiques culturelles qui ont été représentés par les participants aux focus groupes : le Centre de Lecture Publique d'Hannut, Point Culture, Vie Féminine, le Centre de Théâtre Action, D'une Certaine Gaité, les Maisons des Jeunes de Ganshoren et XL Jeunesse, le Musée d'Ixelles, le Musée art) & (marges, le Musée de la Ville de Bruxelles, le Théâtre de la Balsamine, le Centre Culturel Jacques Franck, le Centre Culturel de Namur, la Maison de la Culture de Tournai, l'Entrepôt, le Wiels, le BPS 22, l'a.s.b.l. Komplot, le Recyclart et la Centrale Électrique.

2. Comment se réfléchit la socialisation culturelle

Alors que les études quantitatives attestent de la forte rémanence des processus de reproduction culturelle, il est intéressant d'aller plus loin et de comprendre ce que les personnes interviewées disent de leur "entrée en culture", de leurs trajectoires culturelles, des raisons de leurs "bougés", des réorientations de leurs rapports à la culture et de la construction de leurs préférences culturelles. Si ces mêmes enquêtes quantitatives saisissent les pratiques culturelles à un temps T de l'histoire des individus, l'approche qualitative entend les appréhender dans leur dimension processuelle. Pour ce faire, il a été demandé aux individus de raconter l'histoire de leur trajectoire culturelle. Même s'il s'agit là d'une narration a posteriori, forcément travaillée par la mémoire et par l'enjeu lui-même de l'entretien, lesquels, tous les deux, font le tri et sélectionnent, elle permet de prendre en compte l'importance des autres, les parents, les amis, les rencontres plus fortuites dans la construction de la trajectoire culturelle d'un individu. Ainsi ce qui suit montre combien les expériences de proximité dans lesquelles priment les rapports interpersonnels – famille, enseignants, rencontres, etc. – sont celles qui construisent le plus leur rapport à la culture, bien plus que les nouveaux médias pourtant souvent cités, on le verra, par les opérateurs rencontrés dans les focus groupes. L'analyse dévoile aussi les moments clés où se confirment ou au contraire s'infirment certains choix culturels. Des événements biographiques tels la perte d'un emploi, les recompositions familiales, peuvent également redessiner les contours de la participation à la vie culturelle. Il s'agit de voir comment ces petites mobilités sociales et culturelles peuvent jouer un rôle dans la formation jamais aboutie du profil culturel des individus.

Les différents enseignements, détaillés ci-dessous, offrent donc une image complexe du processus de socialisation, à mille lieues d'une influence mécanique et déterministe du milieu familial. Les individus font aussi des rencontres, parfois inattendues, qui ouvrent des opportunités pouvant conduire à des bifurcations importantes dans les trajectoires culturelles. Ainsi, même au sein de la famille où les relations entre ses

membres ne sont pas choisies, la construction des préférences culturelles est thématifiée par les personnes interviewées sur le modèle de la rencontre, de l'ouverture d'opportunités.

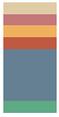
■ 2.1. **LES TRANSMISSIONS FAMILIALES** **À LA LOUPE**

2.1.1. **DES INFLUENCES FAMILIALES OPÉRANTES**

Analyser les mécanismes de transmission culturelle sous le prisme d'indicateurs tels que la catégorie socioprofessionnelle des parents ou encore le niveau d'instruction de la mère, ne permet pas d'appréhender entièrement leurs modalités pratiques ni de saisir la complexité inhérente aux trajectoires culturelles faites de continuités, de retournements ou encore de ruptures. Bien sûr, nombre d'enquêtés reconnaissent que la formation de leurs préférences et pratiques ne tient pas d'un don de la nature, mais procède d'une sensibilisation précoce à certaines pratiques culturelles. En raison de sa primauté, de son intensité et des relations affectives tissées entre ses membres, le cercle familial peut instaurer, dès l'enfance, une familiarité avec un univers culturel déterminé par un processus d'imprégnation diffus et continu. En induisant une proximité avec certaines pratiques ou certains objets culturels, le milieu familial façonne les profils culturels des enfants. Dans nos interviews, les réponses évoquent moins les processus d'imprégnation renvoyant à une vision anthropologique de la culture que l'expression des processus de socialisation travaillant à l'élaboration de pratiques culturelles distinctives, souvent légitimes. Alors que l'imprégnation des manières habituelles de faire et d'être demeure inexplicitée, les réflexions sur la socialisation à la culture portent le plus souvent sur des pratiques saillantes auxquelles les enfants sont initiés parce que les parents pratiquent une activité artistique en présence de leur progéniture ou développent des pratiques d'accompagnement, instituant alors un rapport précoce à la culture.

“Je fais surtout du violon [...] Ça fait 11 ans que je joue. [...] Moi je joue de la musique depuis toujours. Je ne sais pas, c'est... Ça donne du goût à la vie quoi. Parce que sinon, sans musique... Je crois que je ne pourrais pas trop m'imaginer. [...] Je fais beaucoup de musique chez moi parce qu'on a plein d'instruments et que toute ma famille fait de la musique. On fait des jams ensemble et tout. Et puis il y a le conservatoire aussi. Je fais mon éducation musicale et voilà. [...] Depuis que je suis toute petite, j'entends mon père et ma mère jouer de la musique. [...] En famille on fait beaucoup de musique. J'ai deux sœurs en fait et on fait un groupe de rock à la maison. On a tout le matériel donc bon. Tous mes cousins sont musiciens aussi donc bon.” (Héloïse, 17 ans, étudiante en secondaire, Luxembourg)

Cette socialisation, devenue comme une seconde peau, structure alors fortement la participation à la vie culturelle et, de manière plus générale, l'identité de l'individu. D'autres entretiens témoignent encore du fait que l'environnement familial peut être le terreau du développement et de l'attachement durable à des activités artistiques ou de loisirs, au point qu'une pratique héritée de l'enfance peut, au moment de l'entrée dans la parentalité, être transmise à son tour aux descendants bien que des changements dans la pratique, même à la marge, soient observables.



“La danse, j’ai toujours dansé [...] Mes parents ont fait de la compétition de danse de salon [...] Même petite je dansais et quand j’allais à la mer au camping je jetais tous les mecs les uns derrière les autres parce qu’ils ne suivaient pas. Donc danser ça a toujours fait partie de moi quoi donc et je veux dire que quand vous êtes dans une famille où tout le monde danse... [...] Ma nièce danse, ma fille danse, je lui ai fait faire de la danse classique quand elle était petite.” (Chantal, 58 ans, sans emploi, diplôme de secrétaire de direction, Bruxelles)

Plusieurs interviewés thématiseront d’ailleurs l’influence de leurs parents dans leur trajectoire culturelle en parlant d’“ héritage”. Confrontée très tôt à des formes culturelles considérées comme légitimes par des parents particulièrement bien dotés en capital culturel, cette enquêtée évoque la culture comme une forme de bien familial, un privilège n’étant pas accordé à tous dont elle est pleinement reconnaissante à l’égard de ses parents qui le lui ont transmis.

“Ah l’opéra. C’est mon enfance. C’est parce que ma maman chantait, elle jouait du piano, aimait aller à l’opéra, on me conduisait à l’opéra depuis que j’étais gamine! Des airs qui me restent toujours et encore, Mozart, Verdi. Par contre, les opéras d’aujourd’hui, modernes [...]. J’ai beaucoup été influencée dans le monde de la culture grâce à mes parents. Je me rends compte de ma chance. C’est un héritage.” (Danièle, 70 ans, enseignante à la retraite, diplôme non révélé, Bruxelles)

Au sein de la famille, la socialisation culturelle peut prendre deux formes. Elle peut résulter d’un mode d’apprentissage consciemment orchestré par l’entourage familial, mais elle peut demeurer implicite, non intentionnelle ou silencieuse pour faire référence à une expression utilisée par Lahire (2000).

Quel que soit le milieu, s’opère une socialisation culturelle implicite au travers de l’exposition des enfants aux modèles parentaux. Ainsi la présence et la mise à disposition d’instruments de musique, de livres, d’albums de musique ou encore d’ordinateurs induisent des rapports particuliers à la culture et favorisent le développement de pratiques qui n’ont pourtant pas fait l’objet d’initiation explicite. En voyant ses parents s’adonner à des pratiques culturelles ou exprimer certains goûts, l’enfant peut acquérir une familiarité avec ces formes et préférences culturelles et se les réapproprier.

“Dès que j’ai pu lire, je crois que j’ai lu d’abord les choses qui traînaient dans la bibliothèque de mes parents, y compris, je le confesse, presque toute la série des Comtesses de Ségur. Puis j’ai eu un intérêt pour la littérature de poche. [...] Mes parents ne m’ont jamais poussé ni dissuadé.” (Marc, 63 ans, enseignant retraité, licence en langue germanique, Bruxelles)

“Mon père était mathématicien et du coup, il y avait des ordis à la maison quand j’étais vraiment très jeune. J’ai commencé à m’y intéresser tout de suite mais j’ai vraiment commencé à faire des trucs intéressants à partir du moment où il y a eu Internet sur une vieille connexion 56 cases [...] J’ai appris à programmer en autodidacte.” (Aurélien, 28 ans, webdesigner, formation en électronique, Liège)

“Mon papa aussi aimait bien lire, oui, mais lui c’était plutôt des livres albanais. Lui aussi aime bien la lecture, donc souvent il prenait ses lunettes et il lisait. [Il vous a parlé de son amour pour des livres ou pas?] Non, il

aimait juste, parfois il avait des livres qu'il achetait dans des magasins albanais donc il les prenait, il les lisait. Quand je le voyais lire, moi aussi ça me donnait envie de le rejoindre avec mon livre français, lui avec son livre, alors on lisait. Mais sinon, il ne m'en a jamais parlé, non." (Éva, 19 ans, étudiante en secondaire, Bruxelles)

À côté de ce mécanisme de socialisation culturelle implicite, des modalités de transmission explicites peuvent également contribuer à façonner les goûts et comportements en matière de culture. Cette forme d'apprentissage associée parfois à l'exposition aux pratiques des parents peut revêtir des conduites d'initiation précoces, comme en témoignent ces extraits.

"J'aime vachement l'opéra. [...] En fait ma maman est mélomane. Elle aime beaucoup la musique. Et du coup quand j'étais petite elle me disait: "Non tu ne vas pas jouer avec tes copains, tu viens écouter de l'opéra". [Tu y vas encore ?] Ben quand j'ai des sous ouais j'y vais. L'année dernière, j'y suis allée deux fois et là j'ai pas trop les thunes alors..." (Émilie, 21 ans, master en gravure faisant suite à des études en bande dessinée, Liège)

"Ma mère était prof de français, du coup elle m'a initié à la lecture très tôt. D'abord en lisant avec moi des livres le soir, elle lisait un chapitre un soir, je lisais le prochain le soir suivant, j'ai pris goût à la lecture grâce à elle. Après, elle a des goûts de chiotte en musique" (Aurélien, 28 ans, webdesigner, formation en électronique, Liège)

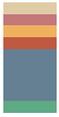
Certains parents explicitent cette volonté d'inculquer à leurs enfants un certain rapport à la culture et développent alors des stratégies éducatives: choix pour des cadeaux éducatifs (jeux, livres...), régulation des activités culturelles des enfants telles Internet ou la télévision, fréquentation avec eux d'activités ou d'institutions culturelles afin de susciter et développer chez eux une forme d'ouverture et d'apprentissage.

"Les enfants, ils sont vite blasés aussi donc il faut leur apporter pas mal d'activités culturelles tout en ne les ennuyant pas. [...] On est allé hier au musée de la science, pour occuper les enfants aussi. C'est toujours dans un but d'apprentissage pour les enfants en fait. Enfin parfois c'est aussi pour le divertissement, par exemple des parcs d'attraction ce genre de choses-là aussi. [...] J'essaie surtout d'apporter une éducation, une ouverture aux enfants. [...] Je m'occupe beaucoup des enfants, énormément de bricolage, de la cuisine, voilà." (Catherine, 33 ans, enseignante, licence en communication, Arlon)

Pour d'autres enquêtés, la pratique d'activités culturelles en famille répond moins à une volonté d'initier leurs enfants à la culture qu'à un désir de vivre avec eux des moments de sociabilité familiale dont la culture est l'occasion.

Les entretiens permettent également de mettre à jour une différenciation des rôles entre père et mère, un parent pouvant endosser le rôle de passeur dans un domaine, le second dans un autre, sans d'ailleurs qu'il n'y ait nécessairement de discordance ou d'incompatibilité entre ces deux influences.

"J'adore aller à l'opéra, j'adore aller au cinéma, tout ça, ça vient aussi de ma mère et de mon père et même le fait d'aller à des conférences. [...] Ça s'est passé assez naturellement en fait. Mon père joue plein d'instruments de musique donc déjà depuis toute petite c'est la musique à la maison puis voilà euh, je ne sais pas comment ça s'est passé... Un jour



je suis allée à l'opéra avec ma mère et j'ai adoré, elle ne m'a pas du tout forcée en me disant: "Il faut absolument que tu viennes à l'opéra parce que...". En plus, on a été tout en haut au paradis donc j'étais, j'avais la tête entre les trucs, j'étais même pas assise sur un vrai siège et je ne sais pas, ça m'a..., j'étais fascinée quoi... Je crois... C'est difficile à expliquer, tu vois tes parents, tu t'entends bien avec eux, ça je crois que ça joue aussi, tu t'entends bien avec eux, tu commences à t'intéresser à ce qu'ils font et tu commences à t'intéresser aussi. [...] J'ai essayé le piano, ça n'a pas marché. C'est très frustrant quand tu as déjà ton père qui est très doué et toi, tu n'es pas douée [rire]." (Fanny, 23 ans, pigiste, master en journalisme, Liège)

Bien que cette volonté initiatrice du père n'ait pas été couronnée de succès, l'enquêtée a néanmoins hérité du goût pour la musique qu'elle assouvit en fréquentant de nombreux concerts de genres très variés, en écoutant quotidiennement de la musique ou encore en jouant occasionnellement dans un groupe de percussions. Sa mère, quant à elle, lui a transmis une inclination pour l'opéra. Cette première expérience culturelle vécue dans l'enfance a marqué durablement sa trajectoire culturelle. Cet extrait permet, en outre, de mettre en lumière l'importance du climat familial dans le processus de socialisation. En vertu des relations affectives nouées entre les parents dotés d'un haut capital culturel et leurs enfants, certaines dispositions culturelles sont acquises "comme par osmose". Par le biais d'un processus d'identification, les enfants peuvent développer un intérêt pour les goûts et comportements culturels de leurs parents. Dans les milieux moins dotés en capital culturel, des transmissions générationnelles sont également observables, mais ces formes de socialisation culturelle prennent le plus souvent pour objet des goûts et pratiques plus éloignés du pôle légitime de la culture.

"Tout gamin j'ai fait le Gille [de Binche] puis avec mon fils on a refait, moi adulte, lui gamin, on a refait le Gille. [...] Je trouvais ça bien qu'il y avait moi, ma femme, mes trois enfants et mes petits-enfants, on est tous dedans... Ça fait partie de la région du Centre le carnaval. [...] J'ai toujours demandé pour faire le Gille et mes parents n'avaient pas de sous. Et gamin ça coûtait cher et une année ils m'ont dit: "Tu peux faire le Gille" [...] [Mon père] était fier, il aimait bien ça et ma maman aussi, elle, c'était une folle de carnaval. Alors donc je pense que c'est dans nos chromosomes, je ne sais pas, ici tout le monde aime le carnaval, dans notre famille tout le monde aime!" (Jean-Marie, 56 ans, sans emploi, arrêté de la scolarité à 14 ans, La Louvière)

Certains interviewés déplorent que leurs parents ne les aient pas initiés à certains comportements culturels dès l'enfance, ce qui les a obligés à acquérir les compétences nécessaires au prix d'un effort parfois soutenu. Ainsi, cette étudiante qui déclare un goût pour certaines pratiques culturelles notamment la lecture, regrette profondément un déficit de socialisation volontariste de la part de ses parents qui fait aujourd'hui obstacle à ses envies d'investissement culturel.

"C'est le réflexe que je n'ai pas. C'est un manque d'habitude. C'est aussi parce que... J'ai l'impression, maintenant je me trompe peut-être, mais mes parents ne m'ont jamais poussée à lire. Et du coup depuis toute petite quand je rentrais de l'école c'était les devoirs et puis hop télé quoi. Alors que ça aurait été mille fois plus intelligent de me dire: "Voilà t'as fini ben maintenant tu vas dans ta chambre, tu prends un livre" ou même le soir avant d'aller dormir, une histoire avant d'aller dormir je pense que ça

peut aussi éveiller l'enfant à vouloir lire après. [...] Quand j'étais jeune, les livres ne m'ont pas beaucoup entourée. [...] Par exemple des musées où il y a genre des expositions de peintures, etc. Enfin ça c'est pas trop mon délire. Je n'ai eu aucune formation en fait là-dedans et du coup quand moi je vois ça je me dis: "Oui super un pot de fleurs" [...] On ne m'a pas sensibilisée à ça donc c'est un truc qui m'attire pas du tout." (Marie, 22 ans, étudiante, master en journalisme, Bruxelles)

2.1.2. DES MODÈLES ÉDUCATIFS CONTRASTÉS : ENTRE IMPOSITION ET LIBERTÉ

Au sein des influences culturelles exercées par les parents, il n'est pas toujours aisé de démêler les pratiques relevant d'une imposition explicite de celles agissant de manière plus diffuse. À cette première distinction opposant socialisations implicite et explicite, s'en superpose une seconde qui opposerait, cette fois au sein des pratiques "explicites", des projets de socialisation qui se situeraient alors sur une échelle entre contrainte et liberté.

"C'est mes parents qui m'ont inscrite [cours de violon] [...] Mes parents ne jouent pas d'un instrument mais ma grand-mère était pianiste. Et je pense que mes grands-parents écoutaient de la musique classique et mon père a voulu sans doute que ses enfants fassent de la musique. [...] Mon père écoute beaucoup de musique classique. Je crois qu'un jour il m'a dit: "Tu sais moi j'aurais bien voulu suivre des cours", mais il n'a pas été spécialement poussé. [...] Donc enfant, faire du violon, les premiers contacts avec, c'est aussi une volonté de me sensibiliser à la musique. Mes parents m'ont dit: "Ah ça c'est quelque chose que tu as pour toujours". (Élisabeth, 33 ans, traductrice, études de traduction, Bruxelles)

"J'ai fait de la danse comme toutes les petites filles [...] [J'ai fait du piano] et j'ai arrêté simplement parce qu'il n'y avait que des garçons dans mon groupe [...] Je n'aurais jamais dû arrêter. [...] Moi j'ai toujours choisi, mes parents m'ont toujours laissé choisir [...] Si une année je ne faisais rien, si je ne choisissais pas de faire une activité ben je n'avais pas d'activités. [...] Valait mieux que je choisisse quelque chose qui me fasse plaisir, de faire quelque chose qui me fasse plaisir plutôt que de ne rien faire" (Laurie, 25 ans, juriste, études de droit, Bruxelles)

Pour Élisabeth, la valorisation de la pratique d'un instrument de musique par ses parents et plus particulièrement par son père sera accompagnée d'une imposition relativement autoritaire à suivre des cours. Contrastant avec ce premier exemple, la manière dont Laurie thématise l'influence de ses parents dans ses pratiques de loisirs fait davantage place à la liberté. Plutôt que d'orienter explicitement l'investissement dans certaines activités, une forme d'autonomie et de choix lui est laissée afin qu'elle puisse développer ses propres goûts et pratiques culturelles, et cela au nom de l'épanouissement de l'enfant. Cette tension entre contrainte et autonomie est sans doute symptomatique de transformations plus lourdes qui traversent l'institution familiale, travaillée par des logiques de démocratisation, d'égalité et de valorisation de l'indépendance. Ainsi, selon Pasquier (2005), nous serions progressivement passés d'un modèle d'éducation autoritaire à un modèle contractuel reposant sur l'expression et la valorisation des différents membres du cercle familial. Ce tournant aurait pris corps à partir des années 60 au travers du "passage d'une éducation centrée sur la transmission à une éducation centrée sur le développement des potentialités de l'enfant" (De Singly, 2003, 135).



2.1.3. ENTRE ADHÉSION, REJET ET RÉAPPROPRIATION : QUE FAIRE DE SON HÉRITAGE CULTUREL ?

Si certaines passions culturelles ne sont pas adoptées par les descendants, l'implication des parents dans la vie culturelle et la démultiplication des activités d'initiation durant l'enfance se traduisent le plus souvent à l'âge adulte par une participation culturelle dense. Ceci fait écho au constat esquissé par Octobre et al. (2011, p. 75), selon lequel "les parents les plus investis dans les loisirs culturels, quels qu'ils soient, ont des enfants qui ont une probabilité plus élevée de figurer eux aussi parmi les plus investis dans les loisirs culturels, quand bien même les leurs ne sont pas les mêmes que ceux de leurs parents".

"Je tiens ça [goût pour les concerts] de mon père qui est pas mal cd, qui écoute pas mal de musique [...] Nos parents nous ont inscrits à vingt mille stages quand on était petits. [...] Mon père est informaticien mais il s'intéresse quand même pas mal à la photo, tout ce qui est art aussi. [...] On a fait tous les deux de l'escalade quand on était petits mon frère et moi. Moi j'ai arrêté parce que j'ai eu un semi-accident, j'avais 8 ans donc j'ai fait de la bande dessinée, j'ai été dans les Académies et tout ça. [...] Ma mère [peintre] organisait même des stages dans la maison donc on participait aussi. Ma mère a joué un énorme rôle là-dedans c'est clair, avec tous les livres pour enfants qu'elle nous faisait lire. [...] On était vachement bercés dans le milieu de l'art depuis jeunes et nos parents écoutaient de la musique, nous emmenaient à Couleur Café." (Mathieu, 23, sans emploi, études en bande dessinée, Bruxelles)

En dépit des stratégies de transmission de goûts en matière de loisirs initiées par les parents, force est de constater que ces socialisations culturelles produisent des effets contrastés auprès des individus. Tantôt l'individu peut faire sien l'héritage culturel de ses parents en adoptant leurs goûts et comportements culturels, tantôt ces tentatives d'incitation aux pratiques culturelles, tant implicites qu'explicites, peuvent produire des dispositions n'étant pas en totale adéquation avec les modèles parentaux ou, dans certains cas, provoquer un rejet pour les formes culturelles investies par les parents. Sur ce gradient allant de l'adhésion à la répulsion, de multiples manières de se positionner sont observables. Les trois extraits ci-dessous permettent de mettre à jour des réceptions particulièrement différenciées du capital culturel des parents.

"Mon père écrivait très bien, il n'était pas du tout écrivain, il était ingénieur civil. [...] Je pense que le fait que mon père aimait l'écriture... J'ai l'impression qu'il m'a quand même passé ça. Par contre, oui, il adorait la poésie, il adorait Mallarmé par exemple et Paul Valéry et Charles Péguy et Paul Claudel. Mais enfin je garde Mallarmé et Valéry, parce que ça je me les fais miens. Claudel et Péguy bon c'est quand même très bateau. Mais Mallarmé, c'est extraordinaire." (Marianne, 65 ans, retraitée, employée du secteur culturel, diplôme universitaire, Louvain-la-Neuve)

"Chez moi j'en ai toujours lu [bandes dessinées]. Depuis toute jeune, au désespoir de mes parents qui m'auraient bien vu lire des romans. Mais j'ai toujours aimé la bd, j'ai toujours accumulé des bd's." (Inès, 49 ans, enseignante, licence en mathématiques, Brabant Wallon)

"[Vous disiez quand même que vous aviez écouté de la musique classique avec votre maman] Ça oui, mais ça commence à peine à m'intéresser."

Ça ne m'a pas tellement influencé, c'était plutôt le contraire en fait, ça m'a repoussé. (Baptiste, 20 ans, étudiant en histoire de l'art, Bruxelles)

Les discours de ces enquêtés issus de classes sociales relativement favorisées révèlent que les dispositions en matière de culture des parents ne se transmettent pas de manière mécanique ni ne se reproduisent à l'identique auprès de leurs descendants. Comme l'ont souligné Lahire (1995) et De Singly (1996), les individus n'héritent pas du capital culturel de leurs parents comme ils pourraient hériter d'un capital économique. Loin d'être spontanée, cette transmission du capital culturel s'opère par le biais de relations sociales durables nouées dans des contextes spécifiques. De plus, pour hériter, il faut avoir "envie" de le faire et ce travail d'appropriation d'une génération à l'autre peut emprunter de nombreux chemins.

"[L'opéra] J'arrive pas! Pourquoi? Ce n'est rien de rationnel, j'ai un souvenir d'avoir été traîné à l'opéra de temps en temps par mes parents quand j'avais 10-12 ans et je suis resté au stade infantile à cet égard c'est-à-dire que je vois encore ce personnage qui m'apparaissait ridicule, je les vois encore avec un regard de 10 ans. Et j'aime la musique orchestrale [...] mais je ne m'y suis pas fait, l'opéra j'ai pas fait l'effort." (Albert, 85 ans, retraité, publicitaire, arrêt scolarité à 14 ans, Bruxelles)

Le cas de ce retraité témoigne du fait que la socialisation par entraînement n'induit pas nécessairement la formation d'une appétence pour des pratiques culturelles expérimentées durant l'enfance sous l'égide des ascendants. Les enfants ne sont pas des pages vierges sur lesquelles viendrait s'inscrire trait pour trait l'empreinte culturelle des parents. Des formes de résistance ou d'indifférence peuvent donc être à l'œuvre face aux tentatives d'inculcation. S'opère à chaque fois une tension entre filiation, appropriation et résistance dont l'aboutissement n'est jamais pleinement prévisible. Devenant progressivement acteur de sa socialisation culturelle, l'individu opère inlassablement un travail de sélection, d'appropriation et de transmutation, notamment sous l'effet de sphères d'influences extra-familiales.

"Globalement il y a eu des influences, par exemple les peintres que j'aime bien, là il y a clairement eu une influence familiale, musicale aussi, les concerts que je vais voir, en tout cas pour la musique sérieuse classique et jazz, ça c'est clairement familial. Il y a une filiation, après ça on s'émancipe. Au niveau théâtre et cinéma, c'est plus personnel. [...] C'est vrai qu'au niveau familial, il y a des sons dans lesquels on grandit, des images dans lesquelles on grandit qui parlent. Il y a un côté madeleine de Proust qui est partout voilà, de près ou de loin." (Isabelle, 41 ans, rédactrice en chef, licence en philologie germanique, Bruxelles)

Dans son enquête portant sur les habitudes de lecture, De Singly a mis à jour cette forme de dialectique entre socialisation culturelle et individualisation des goûts et habitudes. "Le plus souvent, écrit-il, cette contradiction entre l'héritage et l'affirmation d'un soi autonome est résolue par une distinction entre deux dimensions de la transmission: celle du goût pour la pratique, celle du goût pour tel ou tel type de livres" (De Singly, 1996, p. 158). Une part significative de nos enquêtés ayant reçu une passion culturelle en héritage se sont néanmoins détachés des modèles parentaux au travers de deux types de transformations. Tout d'abord les individus peuvent s'en démarquer en changeant le contenu des objets culturels consommés ou pratiqués. Le goût pour un domaine

culturel précis est conservé mais des transformations dans le contenu, même à la marge, ont lieu. L'individu peut, par exemple, s'engager dans la pratique d'un instrument différent, développer un répertoire musical propre, s'investir dans des activités sportives distinctes, affiner ses préférences en matière de genre cinématographique ou littéraire, préférer les bandes dessinées aux romans ou favoriser le dessin à la peinture. Toutefois, des changements plus profonds dans le mode de consommation ou de pratique peuvent s'opérer sous l'impulsion notamment des nouvelles technologies de l'information. Loin de rester passif face aux modèles parentaux, l'individu ne suit donc pas une stricte logique d'accumulation; le patrimoine culturel qui lui est transmis peut se maintenir sous une forme latente, rester enfoui pour se réactiver plus tard au cours de la vie. Cet héritage peut donc faire l'objet d'une mise à distance voire d'un rejet mais ce désintérêt ou cette aversion n'est pas immuable et peut, selon les circonstances, les moments de la vie et les rencontres, se recomposer, se réactiver comme l'atteste cet extrait.

"[Mes goûts musicaux] ont évolué vraiment. Quand j'étais toute petite, mes parents n'écoutaient que de la musique classique et moi, ça me gonflait et maintenant j'aime vraiment beaucoup la musique classique, j'en écoute pas tous les jours, loin de là. Je pense que j'ai dû écouter de la musique classique sans savoir que c'était de la musique classique, par exemple Erik Satie et que ça a résonné à l'intérieur. Puis je me suis dit que ça j'aimais vraiment bien, j'ai été à la médiathèque et je me suis rendu compte que c'était dans ce registre-là." (Murielle, 50 ans, thérapeute, licence en droit, Liège)

Par ailleurs, la famille comme instance de socialisation culturelle n'agit pas comme une force abstraite mais comme un faisceau d'influences plus ou moins concordantes ou discordantes. Ainsi les interactions nouées entre frères et sœurs participent à la construction et à l'élargissement de la palette des préférences et comportements culturels des individus. Ces derniers peuvent en effet importer au sein de la fratrie, des produits culturels, des attitudes et des pratiques de loisirs qu'ils ont pu se procurer ou développer dans d'autres contextes que le milieu familial, et peuvent donc agir comme une influence culturelle distincte de celle des parents. De manière plus générale, les interactions nouées avec l'entourage familial étendu sont susceptibles de favoriser des confrontations à des univers culturels hétérogènes. Dans certains cas, ces socialisations culturelles sous l'influence d'autres membres que ceux de la cellule familiale de base, s'inscrivent dans la continuité des transmissions opérées par les parents vers leurs enfants, il y a alors renforcement du processus d'apprentissage et de construction des goûts et comportements culturels. Pour d'autres, ces socialisations au contact de parents éloignés peuvent entrer en tension avec le patrimoine culturel qui a été transmis au sein de la cellule familiale de base. La trajectoire de Maxime est révélatrice de ces influences familiales dissonantes. Premier universitaire de sa famille, cet étudiant en médecine mentionnera au cours de l'entretien que ses parents, peu dotés en capital culturel, ne lui ont pas permis d'accéder au monde de la culture savante. C'est par l'entremise de son parrain, bénéficiant d'une position sociale plus nantie que ses parents, qu'il a pu s'ouvrir et se convertir à des formes et comportements culturels appartenant davantage au pôle légitime de la culture.

"Mon parrain est quelqu'un qui fait partie de la haute société, très intellectuel et il me prenait un peu sous son aile, on allait voir notamment le

musée d'histoire naturelle que j'avais été voir tout petit. Et c'est un peu le genre de trucs qui fascinent, qui entraînent. Ou sinon, par rapport à mes parents, je n'ai pas vraiment euh... [...] Ils ne s'intéressent pas beaucoup au... à tout ce qui est culturel." (Maxime, 21 ans, étudiant en médecine, originaire de Mons, Bruxelles)

Loin de se réduire à une reproduction mécanique des dispositions des parents, les transmissions familiales sont éminemment complexes, mouvantes et plurielles et sont donc susceptibles de participer à la construction de profils culturels plus ou moins dissonants.

■ 2.2. LES INFLUENCES PLURIELLES DE L'ENTOURAGE SOCIAL

Le regard porté par nos enquêtés sur leur cheminement culturel et les explications qu'ils en donnent font la part belle aux relations interpersonnelles. À côté ou au-delà des transmissions opérées par le milieu familial, des figures variées de prescripteur, d'accompagnateur culturel sont susceptibles d'infléchir peu ou prou la trajectoire des individus tout au long de leur vie. Ces prescripteurs peuvent imprimer un tournant dans les trajectoires de certains enquêtés et se trouver à l'origine d'un engagement dans une pratique spécifique. C'est la situation d'Albert issu d'un milieu prolétaire et dont les parents étaient faiblement dotés en capital culturel.

"À la bibliothèque, j'ai eu, à 10-11 ans, je lisais n'importe quoi, du bon, du pas bon. [...] J'ai plus pensé à lui pendant 60 ans, 70 ans, qui s'appelle Monsieur X et qui était bibliothécaire et qui me disait... Je voulais emprunter, quelqu'un m'avait parlé de Shakespeare, donc je voulais prendre, je ne sais pas moi, Othello, ou Le songe d'une nuit d'été. Et d'ailleurs je l'ai emprunté, Le songe d'une nuit d'été. J'ai rien compris à rien et X m'a un peu orienté. C'est un brave homme." (Albert, 85 ans, retraité, publicitaire, arrêt scolarité à 14 ans, Bruxelles)

Un voisin, un professeur de musique ou encore un collègue de travail peuvent endosser le rôle de passeur apparaissant "en général sous les traits d'une personne de référence dotée de compétences ou de valeurs nouvelles en regard de celles du milieu familial: il est celui qui permet de faire un petit pas de côté par rapport à l'héritage reçu du père ou de la mère, ouvre de nouvelles perspectives sans provoquer de rupture, bref celui qui assure le changement dans la continuité" (Donnat, 2009, 103).

Parmi les influences exercées par l'entourage social, les relations électives occupent une place de choix. Si de nombreuses enquêtes attestent du fait que la sociabilité juvénile constitue un haut lieu de socialisation culturelle, l'analyse de notre matériau a permis de révéler que les relations amicales continuent, tout au long de la vie, à jouer un rôle significatif dans l'orientation des trajectoires culturelles des individus. Comme le souligne Lahire (2004, p. 482), les préférences et comportements culturels sont soumis à des influences amicales et ce, en vertu du fait que la personne possède certaines raisons et dispositions pour se laisser influencer; notamment "pour faire plaisir à autrui, par courtoisie à son égard, parce que l'activité ou la consommation correspond à une partie de ses propres préférences et propensions culturelles, parce que cela soutient son effort consistant à aller vers telle ou telle catégorie de biens culturels vis-à-vis desquels ses dispositions ne l'entraînent pas "naturellement", parce



qu'elle ressent le besoin d'un intermédiaire compétent qui jouera le rôle de guide culturel, etc.". Les liens amicaux peuvent, dès le plus jeune âge, être à l'origine de la découverte de certaines pratiques ou objets culturels tenus jusque-là à distance. Des "conversions" peuvent alors être à l'œuvre, comme dans le cas de Marie dont les parents présentaient une faible participation à la vie culturelle et qui, par l'entremise de son réseau de sociabilité, a pu s'initier à des pratiques culturelles diverses comme le cinéma, le théâtre, des expositions, des concerts, palliant le défaut d'initiation précoce au sein du cercle familial.

"Mes parents quand ils étaient ensemble, ils ne sortaient jamais quoi. Ils n'allaient jamais au cinéma, jamais au théâtre. Du coup ben ce n'est pas grâce à eux que j'ai eu ça et heureusement j'avais des amies. J'ai une amie chez qui j'étais régulièrement et ses parents m'emmenaient faire des trucs et tout. Et donc c'est grâce à mes amis et mon entourage que j'ai été ouverte à ça." (Marie, 22 ans, étudiante, master en journalisme, Bruxelles)

L'entourage amical favorise bien souvent l'accès à certaines activités culturelles en développant des pratiques d'accompagnement ou en prodiguant des conseils et suggestions. Les invitations lancées ou les recommandations formulées par ces *autrui* significatifs sont dotées d'une légitimité qui peut reposer sur le présupposé que cet ami prescripteur possède une connaissance plus aiguisée dans un domaine spécifique – lui conférant une certaine autorité culturelle – ou sur la supposition que ses préférences sont relativement semblables à celles qu'il pourrait développer puisqu'il en est proche par d'autres aspects.

"J'ai été invité par des amis dans les années 70 au Montreux Jazz Festival en Suisse. C'est un ami qui travaille à la RTBF et qui allait au Festival de Jazz pour la RTBF et nous a dit: "Viens, ça peut être chouette". Et là, j'ai vraiment tout découvert. J'ai vraiment plongé dedans. J'ai eu une espèce de flash parce que j'écoutais plutôt du rock, du blues, etc. Et là j'ai vraiment eu un flash et j'ai commencé Montreux, année après année. Puis on a commencé à chercher des festivals en Belgique parce que la Suisse c'est loin, c'est cher. Et c'est comme ça qu'on a trouvé Dinant, Rossignol, etc. [...] Il y en a où je vais tellement souvent qu'on commence à connaître, même les jeunes. [...] (Paul, 60 ans, enseignant, études d'ingénieur industriel, Bruxelles)

Une expérience culturelle impulsée par une relation amicale peut agir comme catalyseur d'une inclination pour certaines formes culturelles qui peut s'émanciper de l'influence amicale qui en a été le déclencheur pour trouver un ancrage durable. Néanmoins, rien ne dit qu'une opportunité culturelle se présentant à l'individu sera toujours synonyme d'appropriation. Elle peut à l'inverse faire l'objet d'un rejet.

"J'ai été une fois [au théâtre] et après un certain moment, c'est fini, je décroche. [...] On m'avait demandé si je voulais venir parce qu'il y avait une amie qui avait des places en plus. [...] C'était un truc fort classique mais ça n'a rien avoir avec... C'était occasionnel quoi, je me suis dit: "Ouais je vais aller une fois". [...] Je crois que ça a duré quand même deux, trois heures, donc la première heure, ben je regardais puis après voilà quoi [soupir]..." (Michaël, 25 ans, ouvrier dans le bâtiment, diplômé secondaire professionnel, Liège)

D'autres interviewés reconnaissent que leur réseau de sociabilité amicale leur a non seulement permis d'accéder à certaines pratiques par effet

d'entraînement, mais aussi leur a également transmis des compétences esthétiques et des facultés de jugement. Ainsi, le cercle d'amis peut être un lieu d'apprentissage d'une série de codes et d'instruments permettant la familiarisation avec certaines formes culturelles :

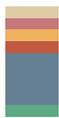
“Les amis ça très clairement ils ont de l'influence vu que c'est systématiquement par eux que je, que j'introduis les différents cercles. [...] Il y a pas mal d'artistes dans mes amis du coup moi je suis pas spécialement, enfin si je vais voir une expo avec des peintres c'est, enfin une expo de peinture avec des peintres, j'ai tout de suite des clefs enfin des personnes ressources pour m'expliquer des choses que je n'aurais pas comprises ou bien, que ce soit de la symbolique ou des techniques ou des trucs comme ça. Et systématiquement, pareil avec des musiciens pendant un concert ou...” (Aurélien, 28 ans, webdesigner, formation en électronique, Liège)

Si pour certains, les relations amicales peuvent jouer un rôle de déclencheur au point que l'investissement dans une pratique finisse par se détacher de l'influence amicale initiale, pour d'autres, ces pratiques apparaissent davantage comme un support de sociabilité de telle manière que si l'ami désinvestit la pratique, l'individu empruntera le même chemin. Sous l'effet des sollicitations émanant des pairs, les individus peuvent donc être amenés à s'engager dans certaines activités sans que ces pratiques ne correspondent à des préférences culturelles solidement constituées et ancrées. Ce qui est recherché à travers ces comportements a davantage trait au plaisir d'être ensemble.

“Ceci dit, j'allais à des concerts parce que j'y allais avec mes amis, parfois j'allais même voir des trucs que je n'aimais pas forcément mais c'était juste histoire de... D'être avec mes amis et de profiter, passer de bons moments, sans pour autant aimer ce que j'allais voir.” (Laurie, 25 ans, juriste, études de droit, Bruxelles)

Ceci fait écho à ce que Octobre et al. (2011, p. 78) ont mis en évidence dans leur enquête portant sur les influences amicales lors de la transition de l'adolescence vers l'âge adulte. À propos de la sociabilité juvénile, les auteurs pointent “la force du lien entre le plaisir à réaliser une activité et celui à être entre amis, les deux s'entretenant réciproquement : c'est qu'en réalité, nombre de pratiques peuvent également être perçues comme un prétexte, ou un support de cette sociabilité à la fois dans ses dimensions performatives et discursives, à tel point qu'elle peut elle-même être vue comme une pratique culturelle à part entière”. Certaines pratiques investies “pour faire plaisir” ou pour rechercher la compagnie des pairs peuvent également s'observer au-delà de la période de l'adolescence. Par ailleurs, si les relations amicales peuvent ouvrir les portes d'univers culturels socialement reconnus comme cultivés, ces relations peuvent également former le lit de pratiques moins légitimes susceptibles de s'inscrire en rupture face aux formes de transmissions familiales et scolaires. De plus, ces réseaux de sociabilité peuvent favoriser l'accès à certaines pratiques culturelles tout en maintenant d'autres à distance, de sorte que l'individu oscille entre réseaux de sociabilité, ou entre réseaux de sociabilité et famille, selon les pratiques culturelles.

“Moi ce qu'il y a, c'est que le cinéma c'est quelque chose de beaucoup plus accessible avec mes potes parce qu'ils aiment tous ça, alors que le théâtre et les musées, franchement ils aiment pas du tout, du tout ça, donc je sais pas, en fait je trouvais ça un peu bizarre d'aller chez eux et faire : “Vous n'avez pas envie de faire une sortie musée les gars ?”, enfin



je sais qu'ils me regarderaient bizarrement donc heu... Avec la famille ouais, avec la famille, théâtre, on en fait de temps en temps, ça nous est arrivé plusieurs fois de nous dire: "on va aller au théâtre", les musées aussi, surtout quand on va en France ou par exemple, ou quand on va ailleurs en Belgique mais dans d'autres villes." (Soline, 17 ans, étudiante en secondaire, option arts d'expression, Bruxelles)

Le réseau amical peut ainsi entraver un engagement plus intensif dans certains comportements culturels. Ceci fait écho à ce que Cardon et Granjon (2003, p.11) ont nommé "dynamique de spécialisation" pour désigner "les situations dans lesquelles un type spécifique de pratiques est réservé de façon (quasi) exclusive à un type de réseau de relations". L'entourage social des individus peut dès lors constituer une contrainte dans le sens où un réseau amical dont les membres sont peu investis dans la vie culturelle n'offrira pas de réelles opportunités de découverte et d'entraînement. Certains interviewés mentionneront à ce propos que la fréquentation de certains événements culturels, pourtant désirée, peut être entravée faute de pouvoir les partager avec des *autrui* significatifs.

"[Comment vous réagissez par rapport aux personnes de votre entourage qui n'ont pas les mêmes goûts que vous en matière de loisirs ?] Ça m'énerve (rire). [Pourquoi ?] Parce qu'ils ne m'accompagnent pas. Parce que parfois il y a des occasions que je rate à cause de ça et puis parce que j'aime bien avoir mes amis proches avec moi lors de chouettes événements et voilà. [...] Les expositions pas beaucoup. Ça m'est déjà arrivé mais pas beaucoup. [...], ça m'intéresse mais là aussi, si j'avais des amis qui étaient plus intéressés, j'irais sûrement plus souvent." (Élisabeth, 33 ans, traductrice, études de traduction, Bruxelles)

L'entourage amical des individus peut induire des inflexions de comportements et préférences culturels. Comme le souligne Bidart (2008, p. 561), avec l'âge, "la sociabilité devient davantage intensive et électorale: plus on vieillit, moins on a de connaissances, de copains et de "simples contacts", et plus en revanche sont privilégiés les liens forts avec quelques "vrais amis"". De la même manière que l'on peut observer bien souvent une homogamie culturelle au sein des couples, les amitiés peuvent également obéir à certaines règles sociales. Ainsi, il est possible de déceler une tendance à l'"homophilie" (Bidart, 1997) qui consiste pour les individus à sélectionner les membres de leur entourage amical selon des critères de ressemblance.

"Tu te rattaches par automatisme avec les gens qui vont dans les mêmes lieux culturels que toi j'imagine, enfin pas j'imagine, j crois que c'est comme ça aussi tu... Pour quelqu'un qui, qui aime la culture, qui donne du temps et qui s'investit aussi là-dedans, j pense que, ben oui, tu retrouves les mêmes personnes un peu partout." (Thomas, 31 ans, chargé de communication, master en art du spectacle, Bruxelles)

Cette proximité sociale et culturelle recherchée, de manière intentionnelle ou non, annihile *de facto* certaines possibilités d'être confronté durablement à des univers culturels hétérogènes et participe vraisemblablement au phénomène de segmentation des publics, évoqué ci-dessous.

■ 2.3. L'EFFET DES CYCLES DE VIE SUR LES TRAJECTOIRES CULTURELLES

Appréhender les pratiques des individus selon une approche diachronique offre des clés de compréhension quant à la manière dont se construisent et s'ancrent les choix d'amorcer et de persévérer dans une activité culturelle, mais permet également d'aborder les pratiques qui ont fait l'objet d'un abandon et de déceler les ressorts de ce renoncement, parfois temporaire. Si les trajectoires sont loin d'être linéaires et ne suivent pas un schéma unique, notre matériau permet cependant de révéler l'existence de certains seuils significatifs de la vie qui ont pour effet de redessiner les contours de la participation à la vie culturelle. En effet, les différents cycles de vie que les individus sont amenés à traverser charrient un certain nombre de contraintes et d'opportunités qui pourront infléchir plus ou moins fortement leur profil culturel.

2.3.1. LE PASSAGE DE L'ENFANCE À L'ADOLESCENCE : TRANSITION D'UNE CAPTIVITÉ FAMILIALE ET SCOLAIRE VERS UNE AUTONOMISATION DES PRATIQUES ?

Si la gestion du temps libre est fortement orientée par la famille durant la petite enfance, l'avancée en âge des individus signe les prémices d'une autonomisation des préférences et des comportements culturels. Cette période est marquée par une quête d'identité et passe par une prise d'autonomie à l'égard des instances de socialisation que sont la famille et l'école et, de manière plus générale, par une mise à distance du monde des adultes. Bon nombre de parents interviewés font mention d'une certaine "plasticité" des jeunes enfants face aux initiations et autres pratiques d'accompagnement qu'ils orchestrent. Lorsque les enfants grandissent, une forme d'émancipation culturelle est à l'œuvre, mettant à l'épreuve les transmissions opérées sous l'égide de la famille. Au cours de cette transition, les jeunes adolescents commencent à développer des pratiques en dehors des influences parentales et scolaires, rappelant que la transmission mécanique d'expériences et de dispositions en matière de culture est illusoire.

"J'y allais [expositions et musées] quand ma fille était plus petite parce que voilà maintenant, elle commence à avoir aussi sa propre vie, comme je dis son propre agenda. Donc il faut jongler avec plus de choses. [...] Quand elle était petite, les enfants quand ils sont petits, ils sont super réceptifs. Ça c'est incroyable. Et puis, à un moment donné, on commence à voir plutôt: "Où je peux m'asseoir?". Mais voilà, je ne sais pas si ça lui plaît ou pas en fait. En tout cas elle n'est pas complètement réfractaire et puis on peut en parler. Mais est-ce qu'elle saute au plafond si je lui dis qu'on va aller voir une expo, je ne sais pas. Là maintenant non. Le théâtre oui, le cirque oui, c'est vrai qu'elle c'est tout ce qui est théâtre, cirque, comédies musicales, elle adore, donc ça oui." (Thierry, 47 ans, professeur d'art, formation artistique, Bruxelles)

"[Mes filles] sont à un âge où, ouais papa il est un peu ringard, un peu tu vois vieux con. Donc je laisse passer ça mais ça va revenir. C'est normal, moi à leur âge... [...] Je les ai souvent tirées au théâtre et puis à un moment donné, à force de ne pas vouloir, j'ai dit non. Ben je les laisse quoi. Et puis tout d'un coup, elles découvriront, via un spectacle [...] D'elles-mêmes quoi, c'est mieux." (Stéphane, 55 ans, comédien professionnel, arrêté de la scolarité à 14 ans, Bruxelles)

À la sortie de l'enfance s'enchevêtrent de manière complexe des influences familiales, scolaires, amicales, mais également des formes d'individualisation des pratiques culturelles notamment sous l'effet d'Internet et autres médias comme la télévision, la radio, etc. L'adolescence constitue donc un moment important où l'individu peut relâcher certaines activités de loisirs investies depuis la petite enfance pour se tourner vers d'autres univers culturels mais, de manière plus significative encore, vers des activités centrées autour des pairs. L'action autonome de l'individu lors de cette période ne s'inscrit toutefois pas nécessairement en rupture avec les modèles parentaux. Comme le souligne Octobre (2004, p. 283), "loin d'opposer pratiques prescrites dans l'enfance et pratiques choisies, on se doit de considérer un continuum de situations qui ferait passer la prescription parentale initiale aux plus jeunes âges vers une autonomisation progressive du choix de la pratique. [...] La pratique amateur est d'autant plus durable qu'elle est précoce et cette précocité est le plus souvent le fait de l'entourage familial".

2.3.2. LE TEMPS DES ÉTUDES SUPÉRIEURES ET DE L'ENTRÉE DANS LA VIE PROFESSIONNELLE : UNE PARENTHÈSE CULTURELLE ENCHANTÉE ?

Prolongeant en quelque sorte l'adolescence, le temps des études supérieures constitue une étape importante dans le sens où les choix posés par les individus et les bifurcations opérées dans les trajectoires contribuent à restructurer en partie les cercles de sociabilité amicale ainsi que les goûts et comportements en matière de culture. Dans bien des cas, s'engager dans un cursus supérieur constitue une rupture majeure dans le parcours biographique des individus, particulièrement lorsque ceux-ci s'éloignent du domicile familial durant la semaine pour vivre en kot. Cet éloignement accentue l'autonomisation des jeunes à l'égard de leurs parents et favorise le déploiement d'espaces de liberté plus vastes pour développer des pratiques de loisirs en présence de pairs. Cette coupure temporaire et répétée avec le lieu de résidence familial peut sonner le glas de certaines pratiques investies auparavant au profit d'activités ne faisant pas l'objet d'un encadrement contraignant. Certaines filières de l'enseignement supérieur possèdent certaines accointances, affinités avec la culture. S'engager dans un cursus littéraire, en histoire de l'art, en tourisme ou dans une école supérieure d'art répond vraisemblablement à des intérêts formés en amont. Ces parcours de formation, liés au domaine artistique ou culturel, peuvent s'avérer propices tant pour ancrer et perpétuer des préférences et comportements culturels formés en amont que pour développer un réseau de sociabilité investi dans la vie culturelle et amorcer de nouvelles pratiques :

"Je viens de terminer mes études de bande dessinée. Du coup, à cause de mon cursus, j'ai beaucoup été dans des vernissages, des concerts en lien avec le vernissage ou le ukulélé sur Meuse, c'est justement un prof de mon école de bd qui organise le festival ukulélé sur Meuse. [...] Quand tu sors et que tu connais plein de gens qui t'ouvrent plein d'opportunités trop chouettes pour faire des trucs qui te plaisent, tu te dis que c'est pas le moment de te casser et que c'est jamais le moment de se casser." (Émilie, 21 ans, master en gravure suivant des études en bande dessinée, Liège)

Le simple fait du déménagement lié aux études peut aussi être l'occasion d'une confrontation à une offre culturelle plus dense. Ainsi, provenant d'un milieu social modeste rural, Luc a entamé des études de médecine

et son départ du domicile familial lui a permis d'accéder à une plus grande diversité en matière de pratiques culturelles.

“Mes parents sûrement pas. Parce qu'ils ne sont pas du tout dans ce coup-là. Ils vivent dans un petit bled. Ça ne faisait pas vraiment partie de ma prime enfance. L'école, jusqu'à 18 ans, mes humanités, c'était dans un collège donc ce n'était pas vraiment ça. C'est plutôt après, c'est plutôt l'unif où ça a été l'ouverture vers des pratiques culturelles en général. Assister à des concerts, aller voir des choses, aller voir des spectacles. [...] D'abord j'ai été à Namur pendant trois ans faire mes trois candis de médecine et puis je suis venu ici à Bruxelles. [...] Et bien à Namur l'offre culturelle est déjà plus importante qu'à Remouchamps ou à Aywaille.”
(Luc, 56 ans, cadre au sein d'une institution internationale, études de médecine, Bruxelles)

Pour beaucoup des enquêtés, la période du cursus peut s'apparenter à une parenthèse culturelle enchantée, même si cette période signe bien souvent l'arrêt de certaines pratiques amateur fortement encadrées par les parents pour embrasser des activités culturelles plus diverses et flexibles, axées principalement autour des loisirs extérieurs et ne nécessitant pas un investissement important et régulier. Profitant d'une plus grande liberté pour articuler temps libre et temps contraint, bénéficiant d'une relative autonomie financière par le biais d'argent de poche ou grâce à des jobs d'étudiants, et n'étant pas encore aux prises avec les contraintes professionnelles et familiales, le temps des études peut donc former le tremplin pour de nouvelles activités en matière de loisirs. Si nous avons fait le choix de parler de “parenthèse culturelle”, c'est en raison du discours tenu par des enquêtés ayant terminé leur cursus et qui ont bien souvent fait mention d'un relâchement de certaines pratiques à l'entrée de l'âge adulte ; c'est-à-dire lorsque s'amoncellent les obligations inhérentes au travail ainsi qu'à l'entrée dans la parentalité. Les contraintes temporelles allant grandissant, le temps réservé aux loisirs personnels s'amenuise et est bien souvent redirigé vers d'autres priorités.

“[C'est la première fois que tu viens ici?] Ça faisait longtemps mais je viens assez souvent... fin'je venais assez souvent à l'époque. [Et pourquoi plus?] Travail, autre vie, moins de soirées, moins le temps. [...] À l'époque il y avait des très bonnes “stainages”. C'était des soirées dubstep qui étaient organisées par des gens, pas que je connaissais, mais qui traînaient dans le même milieu [“ festif électro bruxellois”] que moi donc je venais assez souvent. [...] Je sors moins dans les milieux culturels ces temps-ci mais ça m'arrive d'aller dans des expos, des vernissages, j'étais à Documenta il y a pas longtemps à Kassel, j'ai été à une expo il y a trois semaines à Ostende. J'essaie de bouger. Mais pas autant que je ne le voudrais.” (Loan, 24 ans, commerçant en bois dans l'entreprise familiale, diplômé non révélé, Bruxelles)

Le processus d'avancée en âge et l'entrée progressive dans l'âge adulte constituent un moment majeur où des choix sont posés, où s'observent des bifurcations dans les trajectoires des individus. Des transformations dans le réseau de sociabilité amicale peuvent avoir lieu, distendant les liens entre les pairs et signant parfois la fin d'activités culturelles qui étaient auparavant partagées.

“[Et pourquoi vous avez arrêté la musique?] Parce que les études et puis les chemins se sont séparés. Je vois encore une personne de tous ces gens-là. Et à la limite on gratte toujours ensemble comme ça, mais le



reste c'est surtout les études, la famille, les enfants enfin bon. Parce que mine de rien, ça prenait du temps, faut répéter, faut... Si on veut faire ça bien, il faut quand même passer beaucoup de temps. [...] Ah oui j'étais chef louveteau. J'ai fait d'abord tout le parcours louveteau moi-même jusqu'aux pionniers. Et puis je suis rentré... J'ai fait oh bien 4 ou 5 ans chef louveteau. D'abord assistant puis... [Et ce sont les mêmes raisons qui vous ont fait abandonner?] Ben de nouveau là, ben oui c'est ça. Voilà, on rencontre sa femme, on cherche du boulot et bon c'est un âge... Allez c'est vrai qu'au-dessus de 23-24 ans en général... Il y a des mordus qui font ça toute leur vie mais enfin..." (Paul, 60 ans, enseignant, diplôme d'ingénieur, Bruxelles)

Au fil des années, certaines activités qui pourtant étaient investies depuis la plus tendre enfance peuvent être abandonnées. C'est évidemment le cas de l'engagement dans les mouvements de jeunesse. Par ailleurs, sous l'effet de nouvelles contraintes, d'un nouveau mode de vie, des intérêts culturels peuvent s'effiloche et fragiliser l'investissement dont ils étaient l'objet.

2.3.3. LE TEMPS DE LA CONJUGALITÉ ET DE LA PARENTALITÉ : VERS UNE REDÉFINITION DES CONTOURS DES PRATIQUES CULTURELLES ET DE LOISIRS ?

L'installation dans la vie de couple constitue bien souvent le ressort de nouvelles pratiques. En effet, le partenaire de vie est susceptible de confronter l'individu à des formes culturelles hétérogènes par le simple fait de partager le même espace de vie ou par des pratiques d'initiation ou d'accompagnement. La mise en couple peut aussi former un soutien à certaines activités culturelles correspondant à des dispositions acquises antérieurement et désormais partagées avec le partenaire.

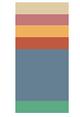
"[Les sorties culturelles] J'en fais beaucoup en couple et la nuit des musées, des choses comme ça, ça on fait aussi avec des amis. [...] Les musées c'était quelque chose qu'on faisait aussi avec mes parents. C'est vrai que c'est un peu eux qui nous ont lancés. Le théâtre c'était plutôt nous qui avons découvert. Parce que par exemple mon ami est encore plus amateur que moi et les spectacles de danse, ça c'est plutôt moi." (Élise, 32 ans, juriste, licence en droit, Bruxelles)

"[Est-ce que vous allez souvent au théâtre ?] En général, c'est d'un point de vue scolaire, ou en amoureux. Le théâtre, ce sera la première fois [avec sa compagne]. [...] Ce théâtre, je l'aime bien, l'idée d'aller au théâtre à deux on l'a depuis un petit temps, et la pièce a l'air assez attirante pour tous les deux donc. [...] Maintenant aussi, je découvre sans doute des choses grâce à ma copine." (Benjamin, 21 ans, étudiant instituteur primaire, Bruxelles)

À l'inverse, un intérêt culturel non partagé par le partenaire de vie peut également entraver l'assouvissement d'une inclination héritée de l'enfance.

"[Vous allez parfois voir des concerts de musique, jazz, classique ou ?] Jazz, j'ai été dans le temps. Depuis que je suis marié, ça fait quand même un bon moment, très peu parce que mon épouse n'aime pas. Donc ça limite." (Jean, 66 ans, retraité, employé dans le secteur télévisuel, formation littéraire, Bruxelles)

Cet exemple montre que les transmissions familiales sont éprouvées au fil de la vie de l'individu et que les comportements culturels sont bien souvent autant voire plus tributaires des événements et rencontres que



des initiations opérées durant l'enfance. L'entrée dans la parentalité est très souvent présentée par les enquêtés comme un tournant substantiel dans leur trajectoire culturelle, les femmes étant les plus promptes à reconnaître cette inflexion dans la mesure où elles s'investissent davantage dans l'éducation des enfants. Devant à présent concilier les obligations professionnelles et les contraintes liées à l'éducation de leurs jeunes enfants, l'usage du temps libre est bien souvent soumis à des reconfigurations majeures. Ainsi, l'investissement dans certaines activités sportives, artistiques ou encore les sorties culturelles peuvent faire l'objet d'une décélération plus ou moins forte ou du moins être soumises à divers accommodements.

“J’ai commencé à aller à l’Académie de Uccle où j’ai fait partie de la classe de chant d’ensemble, où j’ai fait du solfège, où j’ai essayé de faire du piano et j’ai fait l’histoire de la musique. [...] Et puis après ben je me suis mariée, j’ai fait un bébé et j’ai arrêté pendant quasi vingt ans. [...] Faute de temps, non ce n’est pas possible parce que quand vous avez un bébé vous ne pouvez pas vous permettre de ne pas être là aucun soir quoi. Pas possible donc j’ai arrêté.” (Chantal, 58 ans, sans emploi, diplôme de secrétaire de direction, Bruxelles)

“[Y a-t-il des activités que vous avez abandonnées quand vous avez eu les enfants ?] Bah oui Par exemple ? Bah toutes mes sorties, bah oui, bien évidemment. On ne sort plus de la même manière c’est pour ça qu’on essaie de faire plutôt des activités en famille ou en groupe avec des gens qui ont plus ou moins les mêmes centres d’intérêt que nous, qui ont besoin de sortir aussi.” (Catherine, 33 ans, enseignante, licence en communication, Arlon)

La parentalité est donc un élément qui contribue à redessiner les contours de la participation à la vie culturelle. Il apparaît en outre que beaucoup de jeunes parents restructurent l'usage de leur temps libre en orientant celui-ci davantage vers leurs enfants notamment pour que ces derniers puissent acquérir une ouverture culturelle, artistique ou sportive, par exemple, en phase avec leurs propres préférences qui vont alors pouvoir être transmises.

“Ma mère par exemple elle m’emmenait tous les dimanches à Liège visiter un musée ou pratiquement, je ne sais plus si c’était une fois par mois ou tous les dimanches mais je sais qu’on allait souvent visiter les musées à Liège et environs. On est toujours partis en vacances en France et donc il y avait des festivals, des fêtes de village et tout ça et donc bah il y avait tous les soirs des concerts, des grands repas, des bals dansants donc j’ai pris goût, j’ai participé à ça aussi. Ils m’emmenaient beaucoup au théâtre, beaucoup voir des chanteurs de leur génération et même avant donc je pense qu’il y avait quelque chose quand même de très actif dans ce que mes parents m’ont offert et donc voilà, j’ai continué quoi. Par exemple la danse bah ma mère en a fait beaucoup, elle m’a inscrite à la danse donc voilà, c’est des moments qu’on partageait.” (Manon, 29 ans, comédienne professionnelle, diplôme non révélé, Bruxelles)

La naissance d'un enfant signe toutefois bien souvent l'avènement de nouvelles priorités et peut sonner le glas de certaines activités qui avaient été investies auparavant.

“Il faut dire aussi que j’étais enceinte, j’ai accouché de ma fille en 78, j’ai plus repris les cours parce que tout de suite après j’étais enceinte de ma deuxième fille, volontaire, parce que je ne voulais pas beaucoup de



différence, voilà et puis les cours de langues, j'ai jamais repris voilà et c'est un peu ça qui... [...] Une fois qu'on a des enfants, c'est vrai qu'on met des priorités, mes filles elles ont fait des activités, il y en a qui ont fait la musique, le violon, l'autre la clarinette, la dernière a fait la danse, mais je pouvais les conduire aux activités.” (Anne-Marie, 57 ans, sans emploi, diplôme de l'enseignement primaire, région de La Louvière)

Cette reconfiguration du temps libre davantage axée autour des enfants n'est toutefois pas synonyme d'un abandon de participation à la vie culturelle. Ces constats issus de notre matériau sont corroborés notamment par Donnat (2005, p. 5) qui souligne, en recourant à des méthodes quantitatives, que la “naissance d'enfant(s) a un effet négatif sur l'intensité et la diversité des sorties culturelles des femmes qui ont tendance à se “spécialiser”, en liaison au moins partiellement avec le rôle privilégié en matière d'éducation et de transmission qu'elles jouent auprès des enfants: ainsi, par exemple, les bibliothèques sont le seul équipement dont la fréquentation des femmes avec enfants est supérieure à celle des femmes sans enfant”.

2.3.4. L'ÉMANCIPATION ABOUTIE DES ENFANTS ET LE TEMPS DE LA RETRAITE : VERS UN NOUVEAU RAPPORT AU TEMPS LIBRE ?

Le départ des enfants de la maison familiale et l'accession à la retraite sont perçus par les individus concernés comme un moment charnière dans leur trajectoire culturelle. En effet, bien souvent, cette période s'est avérée, pour nos enquêtés, particulièrement propice pour renouer avec certaines pratiques culturelles voire pour intensifier leurs activités de loisirs. La décohabitation des enfants entraîne une modification substantielle dans la manière de configurer leur temps libre. Libérés des contraintes familiales, les individus disposent de plages horaires plus larges pour s'engager dans des activités de loisirs. D'autres interviewés approchant de l'âge de la pension font mention d'une réorganisation de leurs priorités entraînant dans son sillage une restructuration de l'usage du temps libre. Anticipant d'une certaine manière l'accession à la retraite, l'investissement dans le travail peut faire l'objet d'un ralentissement au profit d'activités de loisirs comme en témoigne cet indépendant.

“On aime bien maintenant bouger un petit peu parce qu'on commence à prendre de l'âge, travailler c'est bien mais bon, il arrive un moment que... Je trouve que c'est une découverte de venir ici [centre culturel] parce que les gens d'un certain âge comme nous, bon eux ils ont peut-être plus l'habitude que nous mais c'est toujours boulot, boulot et à un moment il faut dire stop quoi.” [...] Depuis deux ans, trois ans, avant bon... Mais maintenant on commence à bouger, à aller visiter, à aller... Par exemple à Orval, on va visiter les abbayes, les mines. Et par exemple bon euh, on va à l'étranger aussi, on va souvent à l'étranger. [...] On travaille toute la journée, puis au soir on était crevé bon ben... Mais maintenant on commence à stopper un petit peu. Parce que bon comme on dit on a qu'une vie et c'est comme j'expliquais tout à l'heure, c'est dommage qu'on n'a pas commencé ça plus tôt.” (Roger, 56 ans, commerçant indépendant, diplôme secondaire supérieur, Bastogne)

Si pour certains individus, le retrait de la vie professionnelle peut être vécu comme une période problématique, cette période peut aussi constituer un tremplin pour s'investir dans de nouveaux loisirs. Ayant ressenti

un manque de temps libre durant leur vie active ou ressentant la nécessité de “poser de nouveaux jalons” dans leur vie quotidienne, les retraités interviewés ont pour la plupart accru leur participation à la vie culturelle. Cette restructuration de leur temps libre ne s’effectue pas de manière aléatoire ou anarchique mais est tributaire de leurs dispositions culturelles. C’est ainsi l’occasion de réactiver certaines activités partiellement délaissées sous le poids des contraintes professionnelles et familiales.

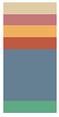
“Depuis que je suis pensionnée, du jour au lendemain j’ai repris [les cours d’écriture]. [...] Le cinéma, je vais beaucoup au cinéma maintenant parce que j’ai toujours aimé le cinéma jeune et que là je n’ai pas beaucoup été au cinéma pendant mes années de théâtre, parce que je privilégiais... [...] Et j’écris. J’ai une pièce en route, j’ai un scénario de film, j’ai un ou deux romans, j’ai des nouvelles et je participe à des concours de nouvelles. [...] Je vais beaucoup à des présentations, à des vernissages d’exposition en Communauté Française aussi. Des présentations de livres, je fréquente pas mal les AML, les archives du musée de la littérature. [...] Maintenant j’ai des petits-enfants dans les pieds.” (Marianne, 65 ans, retraitée, employée dans le secteur culturel, diplômée universitaire, Louvain-la-Neuve)

À côté de ces individus qui ont reconfiguré la structure de leurs activités en établissant un panachage entre activités domestiques et sorties culturelles, d’autres retraités semblent polariser leur temps libre sur des pratiques culturelles à l’intérieur de la sphère domestique notamment sous l’effet de problèmes de mobilité ou de santé.

■ 2.4. L’INFLUENCE DES RUPTURES BIOGRAPHIQUES

Si les grandes étapes du cycle de vie constituent des formes de ruptures, d’autres événements biographiques saillants évoqués par les enquêtés viennent imprimer un tour particulier dans leur vie, rejaillissant bien souvent sur l’orientation des comportements et préférences en matière de loisirs et pouvant, dans certains cas, bouleverser les expériences socialisatrices antérieures. Ainsi, l’individu peut-il échapper au “destin” vers lequel ses dispositions acquises durant la socialisation primaire l’auraient *a priori* dirigé sous l’effet d’une mobilité sociale et scolaire. Ces expériences socialisatrices hétérogènes peuvent alors contribuer à former des profils culturels dissonants, associant par exemple des pratiques bénéficiant de niveaux de légitimité fortement différents.

“[Avez-vous l’impression que l’école ou votre famille vous ait influencé dans le choix de vos loisirs et même dans votre passion pour le théâtre ?] Non pas du tout ! Pas du tout ! J’ai pas été longtemps... J’ai quitté l’école à 15 ans, 14 ans et demi et mes parents n’étaient pas du tout branchés culture, pas du tout. Moi c’était ma curiosité, ma propre curiosité qui m’a amené à découvrir ce monde. Voir ailleurs. Tu veux sortir de ton milieu et puis des amis que j’ai rencontrés m’ont fait découvrir des choses. [...] J’adore les récits de camping-car. Je peux te passer une demi journée à regarder un truc sur le dernier modèle de camping-car à la con, sur le moteur, des trucs de beauf tu vois, mais j’aime et j’assume ! Et j’aime parler camping-car. Mais tu vois, dans mon milieu, il n’y a personne qui s’intéresse aux camping-cars et alors tu parles de ça et c’est très incongru. C’est très connoté “beauf””. (Stéphane, 55 ans, comédien professionnel, arrêt de la scolarité à 14 ans, Bruxelles)



Les reconversions professionnelles peuvent constituer des points de bifurcation qui affectent les logiques de structuration du temps libre et sont susceptibles d'infléchir le rapport à la culture. Ainsi, l'immersion professionnelle d'Alvaro dans un nouveau milieu professionnel et le côtoiement d'artistes qui en résulte, ont déclenché chez lui l'envie de s'intéresser davantage à des formes d'expression artistique variées et socialement reconnues comme cultivées et de fréquenter des lieux d'exposition, musées, théâtres.

“J’ai discuté un peu avec les artistes de la base [...] et vu qu’il y a un vernissage qui se passe juste à côté ce serait bête de ne pas profiter de l’occasion et de m’intéresser un peu plus à l’art et à cette expo. [...] Je n’ai pas été élevé dans un milieu artistique. [...] Le fait de travailler ici m’incite à, beaucoup plus qu’avant, à m’intéresser à l’art parce que je côtoie des artistes, enfin je côtoie, non, mais je suis parfois en contact avec des artistes.” (Alvaro, 29 ans, employé dans le secteur culturel, licence en sciences politiques, Bruxelles)

Sous l'effet notamment du contexte économique actuel, les trajectoires professionnelles sont bien souvent soumises à des bouleversements et peuvent donc s'alterner des périodes de travail et d'inactivité. Cependant, notre corpus d'entretiens permet de mettre au jour des discours contrastés à l'égard de ces périodes d'inactivité professionnelle et de l'implication de ce type de rupture sur les trajectoires culturelles. Tout d'abord, mais de manière plus marginale, la perte de son emploi peut être vécue comme une occasion permettant de renouer avec des pratiques artistiques et des sorties culturelles qui avaient été délaissées sous le poids des contraintes liées au travail. Si cet événement peut entraîner dans son sillage une baisse substantielle du niveau de vie, des stratégies peuvent être déployées pour développer une participation à la vie culturelle dense et peu onéreuse.

“Comme j’ai perdu mon emploi et je me suis dit: “Je vais recommencer à chanter!” [...] Et entretemps je me suis inscrite à l’Académie, donc là j’ai des cours de chant et des cours de chant dansant. [...] J’ai été voir les petits chanteurs qui sont franchement extraordinaires, je vais voir des chorales de temps en temps. Puis je vais à l’opéra quand même. Donc j’y ai été il n’y a pas longtemps et je vais encore le 3 mars. Comme je vous ai dit, il y a moyen d’avoir des places pas chères. [...] Je lis énormément. [...] Je vais chez Pèle Méle. [Donc dans votre quotidien maintenant, l’essentiel de votre temps il est à des loisirs?] Oui c’est pratique! Mais attendez, moi j’ai commencé à travailler à 16 ans, donc je vais dire maintenant je suis au chômage mais bon. Et c’est vrai que ce midi, j’ai voulu aller [...] au Conservatoire parce qu’il y avait de la harpe aujourd’hui. Parce que ça aussi c’est un loisir gratuit, il y a énormément de concerts gratuits au Conservatoire. [Quand vous travaillez encore, ces loisirs, ils étaient indispensables?] Je ne faisais quasi plus rien.” (Chantal, 58 ans, sans emploi, diplôme de secrétaire de direction, Bruxelles)

Pour d'autres enquêtés, la perte d'un emploi, loin de constituer un tremplin pour s'engager intensivement dans des sorties culturelles variées, est davantage vécue sur le mode de l'ennui et de la dérégulation. Cet isolement social peut alors former le lit de pratiques dérivatives tournées vers le domicile. Les objets culturels prisés pour "passer le temps" sont bien souvent l'ordinateur ou la télévision. Autre forme de rupture, la mobilité géographique peut être à l'origine, d'une part, d'une restructuration des réseaux de sociabilité amicale et, d'autre part, de la confrontation à une

offre culturelle contrastée. Cette mobilité est par là même susceptible d'induire des changements en matière de comportements culturels. Pour certains, le rapprochement des centres urbains au cours des études a contribué à développer une inclination pour le mode de vie et les différentes opportunités qu'offrent ces lieux centraux. Le choix de s'installer de manière plus durable dans ces grandes villes après les études peut, en partie, être motivé par la densité de l'offre culturelle.

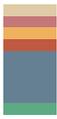
“[Maintenant, tu t’imaginerais te réinstaller dans un endroit comme le village d’où tu viens ?] Non. [Pourquoi ?] Parce que je crois que je m’emmerderais. [Tu as besoin du côté bouillonnant que tu trouves à Bruxelles ?] Oui, oui ! Je crois que je suis définitivement intéressé par l’urbain, par ce que cela offre. [...] J’habite dans le centre donc c’est un bon avantage.” (Luc, 56 ans, cadre dans une institution internationale, études de médecine, Bruxelles)

D'autres ruptures biographiques liées à la vie familiale comme une séparation, un divorce, une recomposition familiale trouvent très souvent un écho particulier dans les trajectoires culturelles des individus. Une séparation peut entraîner dans son sillage une mobilité géographique, une baisse du niveau de vie, une restructuration du temps libre lorsque l'individu se retrouve seul pour assurer l'éducation des enfants, etc. Ceci constitue autant d'éléments qui peuvent faire obstacle au maintien de certaines pratiques. Par ailleurs, la rupture avec le conjoint peut également signer l'abandon d'activités culturelles qui faisaient l'objet d'un partage au sein du couple.

“Je pense que je vais peut-être moins effectivement au théâtre qu’avant et moins au cinéma. Avant j’y étais plus que maintenant parce que j’étais plus dans le mouvement de par mon mari qui y était beaucoup et plus maintenant. [...] Surtout celui qui a été le père de mes enfants enfin qui l’est toujours mais avec qui je ne vis plus puisqu’il était fort dans le culturel puisque lui-même travaille, parce qu’il est comédien. Donc à ce moment-là, on était beaucoup dans le monde entre guillemets culturel, maison de la culture, etc. Et puis, quand on s’est séparés, je me suis intéressée à d’autres choses aussi. Je me suis ouverte à d’autres choses et je dois dire que cela s’est atténué parce que je choisis plus, tandis que là, on y allait, on regardait tout, on voyait tout.” (Christiane, 52 ans, enseignante, diplôme universitaire, région de Tournai)

■ 2.5. L'EFFET “BOULE DE NEIGE” : LA PRATIQUE COMME TREMLIN VERS D'AUTRES FORMES CULTURELLES

Une socialisation à une activité culturelle spécifique peut avoir pour effet de déclencher un intérêt et un investissement dans une autre pratique plus ou moins proche. Cet effet que nous nommons “boule de neige” se retrouve dans le discours de bon nombre d'enquêtés. La formation et l'adoption de préférences et comportements culturels peuvent aiguïser chez l'individu une envie d'explorer d'autres horizons culturels reliés d'une manière ou d'une autre à ses goûts et pratiques initiaux. Une pratique constitue donc potentiellement un support, un tremplin vers d'autres activités. Se manifeste à nouveau ici la dialectique entre socialisation et individualisation. Certains enquêtés évoquent ainsi une forme de “chaîne” générant des faisceaux de pratiques proches ou enclenchant des approfondissements et des découvertes successives.



“Surtout ma famille, ils m’ont appris à lire très, très, très tôt. Donc la lecture a entraîné beaucoup de curiosité, la curiosité a entraîné l’envie de faire du théâtre et puis le théâtre, l’opéra et puis ça a continué comme ça.” (Sarah, étudiante en romane, 20 ans, Bruxelles)

“[À la médiathèque] Généralement je chope un truc et je tire sur la ficelle, tu découvres Billie Holiday et tu te rends compte qu’à côté il y a X. [...] J’aime beaucoup la littérature et la bande dessinée. [...] Là, je lis trois bouquins à la fois, Ring Lardner, j’aime bien la littérature américaine. Et en fait Ring Lardner c’est l’auteur préféré de Salinger et comme j’ai lu tout Salinger, je ne peux plus lire Salinger et sinon Dostoïevski et Edgar Poe. [Qu’est-ce que ça t’apporte la lecture quand tu prends un livre?] J’échappe un petit peu à ma vie à moi. Et puis je trouve ça vraiment pas mal, enrichissant. Et surtout comme je fais de la bande dessinée, il faut que j’apprenne un peu à écrire, c’est important de lire quand on a un petit peu l’ambition de dessiner.” (Émilie, 21 ans, master en gravure suivant des études en bande dessinée, Liège)

Des ponts peuvent donc être jetés entre pratiques de loisirs partageant néanmoins certaines accointances. Ou encore, des expériences socialisatrices peuvent favoriser le glissement d’une posture de “réception” vers une posture de “production”, comme lorsqu’Héloïse a embrassé une carrière de comédienne amatrice sous l’effet d’une initiation au théâtre, tout d’abord en tant que spectatrice et ensuite par le biais de pratiques d’initiation orchestrées au sein de son école.

“En fait je fais du théâtre aussi. [...] J’ai commencé cette année, enfin l’année dernière mais bon, donc ça fait qu’un an. [Et qu’est-ce qui t’a attiré là-dedans?] Ben j’ai toujours aimé le théâtre en fait comme spectatrice et puis aussi comme comédienne par exemple à l’école quand on faisait parfois des petits sketches, j’aimais bien. Je me suis toujours dit que je devais en faire. [Et t’en fais souvent?] Ouais, j’en fais au Conservatoire en fait. J’ai des cours de diction, d’improvisation et de théâtre.” (Héloïse, 17 ans, étudiante en secondaire, Luxembourg)

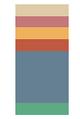
Ce déplacement entre activités de réception et de production n’est bien évidemment pas systématique. Toutefois, lorsque l’individu est impliqué activement dans certaines pratiques, c’est bien souvent par “effet boule de neige” qu’il est amené à s’engager intensément dans l’une ou l’autre d’entre elles.

“En fait j’ai appris plein de choses grâce au cinéma. En fait c’est là où j’ai découvert la littérature par des auteurs, donc du coup j’ai eu envie de lire les livres. À un moment donné, j’ai regardé des films où il y avait beaucoup de danse, de jazz dance, donc j’ai fait de la danse. Et donc en fait c’était un peu mon école en fait. Chaque fois il y avait des choses que je voyais et: “Oh je vais voir, je vais essayer”. Donc c’est un monde dans lequel j’étais complètement emporté.” (Thierry, 47 ans, professeur d’art, formation artistique, Bruxelles)

■ 2.6. DES PRATIQUES DU “PROCHE”

On l'a dit déjà, les individus interviewés, quand ils parlent de leurs préférences culturelles, donnent un poids important aux relations de proximité qu'elles soient familiales ou liées à des rencontres obligées ou choisies. Au-delà des effets de reproduction sociale que les études quantitatives mettent en évidence, l'approche qualitative permet d'affiner la compréhension de la manière dont les personnes comprennent “l'influence” dans l'orientation de leurs préférences culturelles. Les entretiens font apparaître des interprétations qui s'échelonnent entre, d'un côté, une familiarisation par imprégnation dans ce qu'on pourrait appeler une ambiance ou un “bain” culturels et, à l'autre extrémité, la mise en évidence d'un “choc” – pour reprendre l'expression popularisée par la politique culturelle d'André Malraux – d'une expérience déterminante, bien souvent liée à des relations dites électives. Pour reprendre une terminologie propre aux théoriciens classiques des passions, plus les préférences culturelles s'apparentent à des “passions chaudes”, plus la dimension élective tend à s'accroître. Et cela y compris dans le cercle familial dans la mesure où, comme on l'a vu, si l'investissement culturel est de forte intensité, c'est moins la famille dans son ensemble que tel ou tel membre dont l'influence est pointée pour expliquer la manière dont se sont dessinées les préférences culturelles. Cette dimension élective qui s'accroît donc avec l'intensité des investissements culturels tend également à s'accroître avec l'âge, lorsque les préférences se sont déterminées tardivement, lorsqu'elles prennent la figure d'une révélation, voire d'une conversion. Là, ce sont des rencontres qui sont thématiques comme déterminantes : tel enseignant, tel ami, tel collègue, mais aussi telle œuvre, tel spectacle.

Comprendre cette dimension élective est important notamment parce qu'elle interroge l'efficacité des stratégies d'accès à la culture souvent vécues sous le mode de la contrainte. Celles-ci peuvent se révéler contre-productives, précisément parce qu'elles ne créent pas les conditions favorables à la mise en place d'un rapport ouvert à la découverte, à l'éclosion d'une expérience, mais aussi au consentement de l'intéressé. En creux, les pratiques culturelles sont définies temporellement par l'occupation du temps libre s'opposant au temps obligé des activités professionnelles ou scolaires pour les plus jeunes. Cette “liberté” se traduit alors dans la manière dont le rapport à l'activité est réfléchi. Dans tous les cas, l'investissement dans l'activité prend la forme du consentement à une ambiance familière, mais aussi aux contraintes et aux exigences liées à la pratique. Plus précisément deux dimensions affleurent lorsque les interviewés parlent de leur entrée dans telle ou telle pratique culturelle à laquelle ils n'étaient pas “naturellement” portés. C'est tout d'abord l'idée, déjà citée, de consentement à l'investissement, en particulier lorsque celui-ci se trouve être coûteux en temps, en argent ou en efforts sur soi. Ce consentement est très souvent associé à une relation de confiance et de proximité qui l'adoucit, entre celui qui induit les nouvelles préférences culturelles et celui qui y consent. La seconde dimension présente dans l'entrée dans une nouvelle pratique culturelle est celle de l'éveil ; l'expérience culturelle forte fonctionne comme “révélation”, comme si cette expérience touchait une dimension enfouie, jusque-là inexploitée de la personnalité, comme si s'éveillaient avec elle des potentialités jusque-là insoupçonnées. Cette double dimension est aussi présente lorsque la découverte passe par des dispositifs techniques tels Internet.



3. Des déplacements dans les formes de légitimité culturelle ?

La sociologie des pratiques culturelles a depuis fort longtemps souligné l'importance de la question de la légitimité culturelle : les pratiques culturelles bénéficient de degrés de reconnaissance sociale différenciés et connaissent des niveaux de pratique contrastés ; les pratiques les plus légitimes étant relativement plus rares que les pratiques illégitimes. Elle a aussi montré que celles qui bénéficient des plus fortes légitimités sont liées aux groupes appartenant aux classes dominantes, dont les membres sont fortement dotés en capitaux sociaux, culturels et économiques (Bourdieu, 1979). Cette question a fait l'objet de nombreux débats ces dernières décennies, avec en toile de fond les travaux de Pierre Bourdieu auxquels a souvent été reprochée une accentuation des concordances entre positions sociales et préférences culturelles. Les travaux de Bernard Lahire (Lahire, 2004), sans remettre en question de manière radicale ceux de Bourdieu et en particulier sans contester l'idée de légitimité culturelle, en a cependant nuancé le caractère mécanique en mettant au jour l'existence de davantage de flexibilité dans les préférences culturelles. Certaines personnes peuvent apprécier en même temps l'opéra et le karaoké tout en étant parfaitement capables de hiérarchiser ces préférences, d'euphémiser ou de distinguer leur intérêt pour l'activité culturelle la moins noble, attestant par là clairement la permanence de la domination symbolique étudiée par Bourdieu. Des travaux de Lahire, on a donc surtout retenu la distinction entre profils dissonants – intégrant des goûts différenciés en termes de légitimité – et consonants – développant des goûts concordants en termes de légitimité – là où les travaux de Bourdieu pouvaient sembler présupposer une consonance largement généralisée. Plus que ceux de Lahire, ce sont toutefois les travaux de Peterson et son concept d'omnivorité (Peterson, 1992) qui ont contribué à problématiser davantage l'idée de légitimité culturelle, en associant au comportement omnivore une sorte de compulsion éclectique voire relativiste, les personnes omnivores, appartenant aux groupes socialement favorisés, se "rassasiant" indistinctement de multiples consommations culturelles.

■ 3.1. LÉGITIMITÉ CULTURELLE, HIÉRARCHISATIONS DES PRÉFÉRENCES ET RELATIVISME

Comme l'avait montré la recherche quantitative, les entretiens confirment la persistance des effets de légitimité culturelle tout en mettant en évidence la montée relative d'un certain éclectisme et, par la persistance des effets de légitimité, les limites inhérentes à la figure de l'omnivorité culturelle. Les discussions autour de ces problématiques manquent de clarté à cause d'une confusion à propos de deux notions certes liées mais devant néanmoins être distinguées : la légitimité culturelle qui suppose une hiérarchisation des pratiques et genres culturels à l'échelle de la société et une hiérarchisation des préférences culturelles qu'opère chaque individu à son propre niveau. Les travaux de Bourdieu présupposent que chaque individu, quelle que soit son appartenance sociale, tend à opérer une hiérarchisation de ses préférences, mais ils notent aussi que

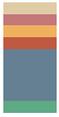
l'homologie entre ces hiérarchisations subjectives et les hiérarchisations sociales liées à la légitimité culturelle varie considérablement selon les groupes sociaux, l'homologie étant la plus forte au sein des groupes fortement dotés en capitaux culturels, sociaux et économiques. Alors que les études quantitatives attestent de la rémanence des effets de légitimité culturelle, l'enquête qualitative permet d'aller plus avant dans l'éclaircissement des articulations entre effets de légitimité et construction des préférences subjectives.

Ainsi l'hypothèse d'une montée du relativisme n'est pas confirmée par les entretiens. Si nombre d'entre eux mettent en scène des individus affichant une gamme de goûts et de pratiques hétérogènes se revendiquant parfois d'un certain éclectisme et entretenant un rapport décontracté à la culture, force est néanmoins de constater chez eux la persistance d'homologies de préférences (ceux qui aiment l'opéra aimeront volontiers aussi les visites de musées...), mais aussi l'existence assez généralisée de dégoûts prononcés, atténuant par là même l'idée d'un effritement des hiérarchies culturelles où désormais, au niveau individuel, "tout pourrait se valoir". Les individus appartenant aux jeunes générations, relativement bien dotés en capital culturel, habitant les grands centres urbains, dont le profil s'apparenterait à celui des "voraces culturels" de l'enquête quantitative, et sans doute les plus prompts à afficher une forme d'éclectisme en matière de préférences et de comportements culturels particulièrement en matière de goûts musicaux, maintiennent néanmoins souvent d'autres genres à forte distance, comme l'illustre l'extrait suivant. Tout se passe à chaque fois comme si la reconnaissance d'un certain éclectisme se complétait aussitôt de l'affirmation de ses limites.

"La musique, c'est quand même assez varié et je suis parti bah dans le Hip-Hop que je détestais à la base mais que j'ai appris à aimer, pas les trucs qui passaient à la radio qui me plaisaient pas trop. Ouais de l'électro, Trip Hop, Jazz et tout ça. C'est plus via cette musique en fait qui est assez ouverte et qui a pas mal d'influences que je suis parti en tout cas dans cette direction. Par contre ce que j'ai pas fait c'est le R'n'B parce que je déteste et le métal. [...] [Et tu aimes le classique aussi?] Ouais."
 (Mathieu, 23, sans emploi, études en bande dessinée, Bruxelles)

De la même manière, présentant une participation à la vie culturelle particulièrement dense et variée, impulsée par son entourage social, un autre interviewé, qui fréquente aussi bien l'opéra, les salles de théâtre, les galeries d'art contemporain que les soirées électro ou les salles de cinéma pour aller voir le dernier James Bond, qui affiche une large gamme de goûts musicaux présentant des degrés de légitimité contrastés et qui se reconnaît comme ouvert à différentes pratiques culturelles, rejette néanmoins catégoriquement certains lieux de sortie. Loin donc de tendre vers le relativisme, les goûts culturels demeurent pour chaque individu toujours bien hiérarchisés, l'idée même d'art ou de culture continuant clairement de renvoyer subjectivement à un principe fort de hiérarchisation, qui n'exclut évidemment pas que chacun puisse ou non accepter que d'autres orientent leurs préférences différemment.

"Tu me verras pas au You tu vois! J'ai été une fois dans ma vie au You j'ai fait: "Merci, au revoir, bonne journée!". C'est... Il y a un moment où t'es au Recyclart pas au You tu vois. C'est tout, c'est des endroits... Enfin t'as deux mondes, t'as deux, trois mondes, enfin t'as des millions de mondes à Bruxelles. Des millions de rôles qui se rencontrent sur des putains de lignes que les gens ont tracées. Il y a vraiment des interstices qui se ren-



contrent et puis après non... Moi je suis bien au Recyclart, je suis bien au... Enfin tu me verras pas au Mirano [...] et le Louise Gallery, jamais je mettrai les pieds là-bas! C'est des mondes de gens qui vivent dans un bloom total, [...] qui sont là pour consommer, se montrer et pour être dans un monde "je t'aime, moi non plus". Non, non!" (Loan, 25 ans, employé dans l'entreprise familiale, secteur du bois, diplôme non révélé, Bruxelles)

Chez les enquêtés qui déclarent des goûts et pratiques tantôt communs tantôt cultivés ou savants, et qui donc pourraient témoigner d'un déclin des effets de légitimité, le choix des activités ne s'opère toutefois jamais de manière indistincte. Plus encore que les préférences, ce sont alors souvent les dégoûts qui attestent de la rémanence de ces effets de légitimité. Par ailleurs, la formation de ces profils que Lahire qualifierait de dissonants est bien souvent tributaire de l'influence des réseaux de sociabilité de l'individu, dans un contexte où, comme on le verra, la recherche de sociabilité constitue une motivation forte des pratiques culturelles. Ainsi, Olivia, inscrite dans différents cercles de sociabilité, adopte des comportements fortement orientés par les goûts différenciés de son entourage social.

"J'ai différents groupes d'amis donc j'ai un groupe d'amis qui provient de l'université, [...] après c'est les membres de cette association et des autres que j'ai connues, ils sont devenus mes amis donc à chaque fois les activités sont un peu différentes en fonction de ce que nous aimons tous ensemble. Par exemple, je pourrais mieux aller voir un film d'action tout à fait normal avec mon copain et ses amis et voir un plutôt social ou décalé, ironique avec les gens de l'assoc'ou avec certains amis. Après, dans des colloques ou des séminaires, je vais plutôt avec les gens du doctorat et avec les amis de l'université on sort faire la fête quoi. [...] Mais après, ça m'arrive d'aller avec mon copain voir un film tout bête, là au Rocourt, on va au cinéma avec des popcorns, voilà ça me plaît aussi, d'une autre certaine façon, je crois que c'est des façons de passer du temps avec des gens qui ont pas les mêmes goûts mais qu'on peut partager des choses aussi et... Pour des concerts aussi, j'ai été à plusieurs concerts que je ne connaissais pas trop et je dis: "Allez, on va essayer" pour aller avec tout le monde y aller." (Olivia, 27 ans, doctorante en communication et information, Liège)

■ 3.2. EFFETS DE LÉGITIMITÉ ET JUSTIFICATION DES PRATIQUES

Lorsque les pratiques culturelles sont éclectiques, il est donc rare qu'elles soient présentées sous un angle relativiste. Bon nombre d'enquêtés déclarent ainsi placer des attentes différentes en fonction de leurs pratiques, comme ici dans le rapport au cinéma.

"Un film de temps en temps. [Quel genre de films?] Ça dépend beaucoup de mon état d'esprit et de qui m'accompagne. Mais ça va de James Bond à Jakten. [Ce n'est pas juste film d'auteur ou juste commercial?] Oui puis ça dépend si tu es un peu crevé, ça dépend aussi avec qui tu y vas. Si tu y vas pour te détendre ou si quelqu'un t'a dit que c'était un super bon film. [...] J'aime bien aller voir des films en 3D, ça me détend, c'est le même effet qu'un roman quoi. Avatar, j'ai adoré, je peux aller le voir 3 fois, j'ai adoré. Je suis dedans complètement, je me sens voler avec les mecs. Mais à côté de ça, j'adore aller voir de bons documentaires. [...] C'est sûr que Avatar par exemple me détend plus que Le cauchemar

de Darwin.” (Luc, 56 ans, cadre au sein d’une institution internationale, études de médecine, Bruxelles)

De nos entretiens se dégagent schématiquement trois attitudes que les individus adoptent pour décrire le rapport qu’ils entretiennent avec des pratiques ou des objets culturels. Elles peuvent parfaitement se conjuguer chez une même personne. La première d’entre elles consiste à décréter qu’on aime un objet culturel pour ce qu’il est, en l’appréciant au premier degré, en défendant positivement ce comportement ou cette préférence et en l’accompagnant souvent d’un discours fortement convaincu. La deuxième est celle que l’individu prétend adopter face à certains objets culturels qu’il apprécie également, tout en gardant une certaine distance généralement de l’ordre du second degré, distinguant ses rapports aux produits culturels entre engagement et détachement, entre exigence et légèreté ou entre sérieux et frivolité. Enfin, la troisième attitude est celle du rejet d’un objet culturel en argumentant que ce dernier “n’est pas fait pour lui”. Le maintien de dégoûts différenciés selon les groupes sociaux, mais aussi, et peut-être plus encore, les attitudes de distanciation parmi les personnes appartenant aux groupes sociaux favorisés mais adhérant à des préférences culturelles éclectiques, incitent à considérer que la distinction entre cultures légitimes et cultures non légitimes tend à se complexifier sans pour autant disparaître. Demeurent en effet de nettes lignes de partage, de démarcation en matière de culture, invalidant par là même l’idée selon laquelle les hiérarchies culturelles se seraient estompées au profit d’un relativisme et d’un éclectisme tolérant. De manière très instructive, plusieurs de nos enquêtés ont explicité dans certaines de leurs réponses une pleine conscience de ces différentiels de légitimité, en particulier face à certains genres culturels fortement marqués, comme l’opéra.

“[Et qu’est-ce que tu penses de l’opéra ?] [Rire] C’est mort ! [C’est mort ?] Ça j’aime pas. [...] Quand je vois ça dans des films je me dis : “Oh j’irai jamais quoi”. [Pourquoi ?] Parce que même les personnes qui y vont c’est les personnes qui se font chier chez eux j’ai l’impression. Ce sont les riches qui s’ennuient. Oui dès qu’il y a un truc ils y vont. C’est pas des trucs que j’aime bien. Peut-être le jour où je deviendrai riche, j’essaierai de faire les choses comme les riches [rire] mais bon, non. J’ai l’impression que c’est mort.” (Sabrina, 20 ans, étudiante en secondaire, Bruxelles)

“[L’opéra] C’est un autre type de culture mais qui à mon sens est une culture assez restrictive dans la mesure où je pense que c’est là vraiment pas à la portée de tout le monde. [...] Enfin ça reste accessible à un public particulier. [...] Le cirque, c’est une culture un peu plus extravertie qui là est à mon sens est à la portée de tout le monde. [...] Je dirais pas que ça implique pas de réflexion mais [...], on sait tous au moins ce qui se passe dans un cirque et là il y a pas de clivage de cultures ou quoi que ce soit.” (Laurie, 25 ans, juriste, études de droit, Bruxelles)

■ 3.3. LE SENS DU MOT “CULTURE”

Ainsi les processus de hiérarchisation subjective subsistent-ils tout en se déplaçant. En atteste aussi la définition de la notion de culture que donnent les individus interviewés¹. La sémantique utilisée s’est là révélée

¹ La question, posée en fin d’entretien pour éviter l’effet surplombant de la question pouvant pousser les interviewés à ne développer dans l’entretien que les pratiques en phase avec leur définition, était “Parmi toutes les activités dont nous venons de parler, lesquelles pour vous sont culturelles ?”



intéressante par rapport aux questions de légitimité culturelle, oscillant entre des catégorisations restreintes, réduisant la culture à sa version savante, et des catégorisations plus larges, s'apparentant à l'extension que donne Coulangeon au mot culture (2005, pp. 3-4). Celle-ci y est entendue comme: "l'ensemble des activités de consommation ou de participation liées à la vie intellectuelle et artistique, qui engagent des dispositions esthétiques et participent à la définition des styles de vie: lecture, fréquentation des équipements culturels (théâtres, musées, salles de cinéma, salles de concerts, etc.), usages des médias audiovisuels, mais aussi pratiques culturelles amateurs". Ces catégorisations ne se réfèrent que très rarement à la définition anthropologique de la culture laquelle inclut l'ensemble des manières de faire propres à un groupe social. Semble s'opérer un glissement de la justification des pratiques et préférences culturelles d'effets de distinction liés aux genres culturels et à leurs légitimités respectives, à des justifications davantage pensées en termes d'épanouissement personnel, avec sans doute un relâchement des homologues entre effets de distinction et attentes d'apports épanouissants. Passons en revue ces différentes déclinaisons du mot culture.

Tout d'abord, pour beaucoup de personnes interrogées, le mot culture renvoie à une acception restreinte s'identifiant aux activités artistiques, au domaine des Beaux-Arts, même s'il existe à ce niveau des déplacements de frontières, comme en atteste la montée en légitimité culturelle du jazz. Cette définition atteste de la persistance des effets de légitimité culturelle.

"Si vous m'aviez parlé uniquement d'activités culturelles, je n'aurais pas mis le sport dedans. Maintenant, définir la culture, j'aurais beaucoup de mal pour le faire moi-même. Mais les activités culturelles, je les mets plutôt dans tout ce qui est, oui, manifestations autour des arts. Je pense que je mettrais ça, que ce soit la littérature ou la lecture, le théâtre, le cinéma, les concerts, la musique." (Élisabeth, 33 ans, traductrice, études de traduction, Bruxelles)

Pour certains - mais sans doute cela a-t-il pu être influencé par le mode d'administration de l'entretien, lié à la fréquentation d'un lieu culturel - ce qui est entendu par culture renvoie davantage aux espaces institutionnels où elle peut être appréciée. La culture se rapporte là encore au domaine artistique mais elle se complète de l'opposition entre des pratiques artistiques qui supposent un rapport à la créativité et des pratiques culturelles qui sont, elles, de l'ordre de la fréquentation et de l'appréciation.

"[Alors aller au cinéma c'est une pratique culturelle mais regarder un film chez soi ça ne l'est pas?] C'est parce qu'on est influencé par ce qu'on entend ailleurs. Forcément, si on entend pratiques culturelles, on entend lieux culturels. Je ne conçois pas que ma chambre soit un lieu culturel donc [rire]. Tu vois? C'est plus dans ce sens-là. Et puis cinéma c'est considéré comme un lieu culturel donc aller au cinéma, ça devient une pratique culturelle. [Quand tu dis qu'on associe pratiques culturelles à lieux culturels, enfin pour toi, les gens qui ont une activité créative donc par exemple de la sculpture ce n'est pas une pratique culturelle?] C'est une pratique artistique. C'est... C'est de la création, c'est différent. [Justement quelle différence tu fais entre l'art et la culture?] Ben ça dépend. Enfin c'est toujours pareil, enfin t'as l'artiste qui crée, il est dans la création et puis t'as la personne qui va venir voir ce qu'il fait et je pense que c'est plus ça la pratique culturelle enfin voilà, t'es spectateur quoi du truc. En même temps, je ne sais pas, peut-être jouer, on pourrait penser

à quelqu'un qui joue de la musique c'est une pratique culturelle mais je considère que c'est plus aller au concert qui est la pratique culturelle que de jouer d'un instrument. Jouer oui enfin voilà c'est de la pratique mais c'est plus dans l'aspect créatif." (Fanny, 23 ans, pigiste, master en journalisme, Liège)

Le lien fait par certains interviewés entre le mot culture et ses lieux laisse penser que certains de ceux-ci, notamment ceux appartenant à la culture légitime, demeurent sacralisés alors que les préférences pourraient dans le même temps, s'être quelque peu "démocratisées". Pour certains interviewés, le mot culture est moins attaché à des genres culturels spécifiques et aux lieux qui leur sont attachés qu'aux formes de rapports qu'ils entretiennent avec eux, à leurs attentes et aux méfiances qu'ils peuvent inspirer.

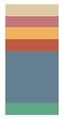
Plus précisément comment les personnes interviewées formulent-elles leurs rapports à la culture ? Plus présente dans les catégories les plus âgées au-delà de 50 ans, la première manière de l'évoquer, insiste sur la dimension intellectualisante des pratiques culturelles, vécues comme un enrichissement en termes d'apprentissage.

"[C'est quoi pour toi la culture ?] La culture, c'est connaître des choses sur les domaines artistiques et l'actualité, etc. La politique et la géographie. La culture, l'art aussi. C'est lié à la connaissance." (Sophie, 17 ans, étudiante en secondaire, région de Waremme)

"Les expositions, le théâtre, la danse, le cinéma, ça c'est culturel. Le jardinage, le bricolage, non. [...] Parce que ce n'est pas intellectuel je trouve. [...] [Qu'est-ce qui est culturel pour vous ?] Je pense qu'il y a une dimension intellectuelle. [Et de détente aussi un peu ?] Oui. [Les deux doivent être complémentaires ?] Oui il doit y avoir un des deux de ces éléments. Mais je pense que l'intellectuel est une condition sine qua non pour que ce soit culturel et la détente pas trop, souvent ça va ensemble mais ce n'est pas nécessaire. [Le tricot est-ce culturel ?] Non, c'est pas culturel, ça n'apporte pas grand-chose à l'esprit." (Victor, 36 ans, fonctionnaire européen, licence en droit, Bruxelles)

"[Et de toutes les activités dont on a parlé, lesquelles, selon vous, sont culturelles ?] Expo, lecture, cinoche, concert. [Et le bricolage ?] Ah non, je ne l'aurais pas classé là-dedans parce que le bricolage, c'est plus fonctionnel. [Et le sport ?] Non, le sport n'est pas une activité culturelle, non. Sport c'est du sport quoi. C'est de l'entretien physique. Culturel pour moi, ça fait quand même plus appel à l'esprit tu vois. Tu peux avoir de la détente mais c'est quand même lié à l'intellect. Le sport c'est plutôt lié au physique et le bricolage, c'est plutôt fonctionnel pour moi." (Luc, 56 ans, cadre dans une institution internationale, études de médecine, Bruxelles)

Cette acception du mot culture laisse penser que des activités peuvent se "culturaliser" dès lors qu'elles se complètent d'effets de connaissance qui la distinguent d'une simple pratique qui serait non explicitement réflexive. Dans cet esprit, le jardinage, la pêche, le bricolage, le tricot ou la cueillette des champignons peuvent ainsi devenir culturels pour autant qu'ils se parent de commentaires qui d'activités simplement profanes la tirent vers un horizon davantage savant. L'intégration dans la culture d'activités pourtant appartenant à la sphère de la quotidienneté peut être mise en relation avec leur médiatisation, leur conférant ainsi une noblesse que leurs usages profanes, jugés non réflexifs ne possèderaient pas. Sans doute s'agit-il là aussi d'une des voies prises aujourd'hui par



le capitalisme culturel, de manière à marchandiser en les “culturalisant” des domaines d’activités appartenant jusqu’ici au domaine des activités quotidiennes, ou en “démocratisant”, c’est-à-dire en étendant à des publics plus larges, des activités dont les pratiques méritant l’adjectif “culturel” étaient jusqu’ici réservées à des sphères restreintes.

Quand ils évoquent leurs rapports à la culture, d’autres répondants font référence à l’épanouissement personnel, se montrant alors souvent plus ouverts dans leur délimitation des activités pouvant prétendre à l’appellation “culturelle”, allant même jusqu’à y inclure des pratiques sportives.

“La culture c’est tout ! La culture c’est tout ce qui fait l’épanouissement de l’homme. [...] Parce que le sport c’est de la culture... la culture, ce n’est pas simplement la musique, le théâtre et l’opéra. Pour moi, la culture c’est l’épanouissement de la personne. Il y a la cuisine, c’est culturel aussi je trouve. [...] C’est l’épanouissement de l’homme. Donc toute activité dans laquelle l’homme peut s’épanouir.” (Annie, 75 ans, retraitée, études de secrétaire commerciale, Chaudfontaine)

“Ben c’est quelque chose qui, oui, quelque chose qui nourrit, qui nourrit, c’est un peu, qui nourrit l’âme c’est un peu pompeux, mais ça nourrit quoi, ça nourrit... Justement ça pourrait empêcher qu’on s’ennuie.” (Olivier, 54 ans, sans emploi, formation de cuisinier, diplôme secondaire inférieur, Bruxelles)

Le mot culture vise-là plutôt des activités dans lesquelles la personne se réalise parce qu’elle s’y investit pleinement. Les activités deviennent culturelles lorsque l’on s’y adonne pleinement, sans retenue, sans arrière-pensée et lorsqu’elles correspondent à soi et contribuent à l’épanouissement intérieur de la personne. Si évolution il y a dans la question de légitimité culturelle, elle se situe peut-être dans l’émergence d’un lien plus léger et plus détendu entre la “noblesse” de certains genres culturels et les sources d’enrichissement de soi.

Une troisième acceptation renvoie le mot culture à l’ouverture à l’altérité. La culture conduit à sortir de soi pour s’ouvrir “au monde extérieur”, pour se confronter à des univers hétérogènes – que ceux-ci soient proches ou lointains – et pour élargir ses horizons. Dans cette acception, la culture prend une connotation d’emblée plus collective.

“[C’est quoi la culture pour toi ?] Ça c’est une question un peu piège quand même là hein parce que... ! La culture c’est quelque chose qui apporte une réflexion sur les autres, sur le monde. Pas sur soi, pas sur son égoïsme, sur sa petite vie mais qui ouvre des horizons sur tout ce que l’on peut voir en dehors.” (Sarah, 20 ans, étudiante en romane, Bruxelles)

“[Qu’est-ce que la culture pour vous ?] Ouverture à des choses qu’on ne connaîtrait pas spécialement par son contexte familial, amical, professionnel, c’est donc une ouverture au monde, à des choses qui justement ne sont pas spécialement à portée facilement.” (Caroline, 36 ans, graphiste et réflexologue, études de graphisme, Liège)

Dans ces trois définitions, le mot culture demeure chargé de valeur et de “noblesse”. Toutefois, pour en tout cas les deux dernières définitions, ce qui donne valeur et noblesse à la culture et permet aux interviewés d’opérer des distinctions entre ce qui mérite réellement l’adjectif “culturel” et ce qui le mérite moins ou pas du tout, semble majoritairement renvoyer à des expériences subjectives où se mêlent une dimension éducationnelle somme toute assez classique, mais aussi – et ceci est

sans doute plus nouveau – une dimension de développement personnel davantage liée à des richesses intérieures qu'à l'accumulation de savoirs et de connaissances.

Pour certains individus interviewés, souvent jeunes, les activités culturelles constituent des occasions pour développer et entretenir des liens de sociabilité.

“[Parmi toutes les activités dont on a parlé, en ce compris le jardinage, le bricolage, la couture, tout ça, lesquelles sont, selon vous, des activités qu'on peut dire culturelles?] Culturelles? Je dirais que c'est surtout des activités qu'on peut partager avec quelqu'un. Donc euh même si on cuisine, on essaye des choses différentes, et on peut en parler avec quelqu'un et partager un peu des idées. Je pense que ça a aussi un aspect culturel. Donc hors de la sphère de culture classique comme des musées, théâtres et tout ça. Je pense que c'est surtout l'aspect social.” (Élise, 32 ans, juriste, études de droit, Bruxelles)

“La rencontre, la nouvelle expérience, aller à gauche à droite. La culture c'est une bulle que quelqu'un peut avoir à certain endroit et qu'il partage, on peut rentrer dans cette bulle.” (Manuel, 20 ans, étudiant en ingénieur du son, région de Braine-l'Alleud)

“Pour moi il y a du culturel dans le fait de se retrouver autour d'une table et de proposer à des potes de manger ensemble. Comme il y a du culturel à aller voir un documentaire ou un film. [Il y a un lien? Il y a quelque chose qui se crée?] Oui il y a quelque chose qui se crée, qui est gratuit et qui... Même si après bon faut payer sa place il y a quelque chose... [Un lien social?] Oui c'est ça! Et qui occupe aussi le temps, qui n'est pas le temps... Qui coupe avec le temps professionnel.” (David, 32 ans, enseignant, master en journalisme, théologie et sciences religieuses, Bruxelles)

Ces notions de sociabilité, de rencontre et de partage visant à “faire ou être ensemble” tiennent aujourd'hui une place de choix dans la conception que se font les jeunes individus de la culture. Dans un contexte où le développement des technologies informatiques favorise celui des activités culturelles domestiques, la recherche de sociabilité devient une motivation de plus en plus importante des sorties culturelles. La suite de l'analyse le confirmera.

Plusieurs répondants ont également évoqué la question de la transmission et de l'héritage.

“La culture c'est le partage d'émotions et de savoirs. Enfin le partage du savoir qu'un peuple a pu accumuler au fil du temps.” (Arthur, 19 ans, étudiant en secondaire, Nivelles)

“[Qu'est-ce que c'est la culture pour vous?] Ouf! C'est... C'est en même temps le dispositif qui permet la transmission d'une espèce d'héritage d'un groupe social donné. Et c'est en même temps, c'est en même temps le dispositif et l'héritage, les deux quoi.” (Aurélien, 28 ans, webdesigner, formation en électronique, Liège)

“[Qu'est-ce que c'est pour vous la culture? Quels mots cela vous évoque?] C'est la transmission.” (Françoise, 49 ans, infirmière, études d'infirmière, Arloncourt)

Ici le mot culture renvoie plutôt à ce qu'on pourrait appeler une inscription identitaire et patrimoniale. Cette logique de transmission, intimement liée à une volonté de partage, concerne très souvent des individus

plus âgés, bien souvent inscrits dans une perspective éducationnelle. Pour d'autres, cette idée de transmission est envisagée dans des termes plus larges et concerne alors la perpétuation de traditions ou encore l'héritage de savoirs accumulés au sein d'un groupe social donné. En ce sens, la culture peut renvoyer à une acception proche de son sens anthropologique incluant aussi bien les "œuvres" que les pratiques plus quotidiennes qui, elles aussi, participent de l'héritage et des exigences de perpétuation. Ce registre est le plus souvent mobilisé par des individus présentant un certain capital culturel et participant de manière assidue à la vie culturelle et artistique.

Enfin, pour un certain nombre d'interviewés, c'est une lecture politique du mot culture qui est proposée, renvoyant explicitement aux enjeux de domination.

"[Qu'est-ce que c'est pour vous la culture ?] Un financement étatique. Un financement public quoi. C'est ça la première image qui me vient en tête. Maintenant je sais qu'il y a aussi de la culture financée par du privé, qu'il y a de la contre-culture ou de la sous-culture qui s'autofinance. Moi, j'ai une vision financière de la culture, à cause de mon métier je crois. Chercher des financements pour monter un projet. C'est ce qui définit la culture au sens du public aussi je crois, dans le sens où quelque chose qui n'est pas financé n'est pas vu comme spécialement culturel. Si c'est financé, c'est reconnu par l'État comme culturel. La culture pour le public, c'est lié à la passion, à l'intérêt, et dans ce sens-là, la culture c'est tout. Mais s'il faut lui donner une définition, enfin ce que font les pouvoirs publics quoi, en disant ça c'est culturel donc ça rentre dans tel budget, ça c'est sport donc ça rentre dans une autre catégorie. Et ça se rapporte même à des secteurs spécifiques: cirque, théâtre, numérique, musique... Mais les frontières existent de moins en moins et là il y a vraiment un travail à faire." (Adrien, 38 ans, artiste dans le domaine des arts numériques, diplômé d'infographiste, Bruxelles)

"[Qu'est-ce que c'est pour vous la culture ?] Un instrument du pouvoir. Un instrument de domination. La culture des dominants toujours quoi. [Et qu'est-ce que vous rêveriez que cela soit ?] Une culture des dominés, une culture qui ne soit plus une culture quoi. Qu'on sorte du mot culture quoi. Qui dit déjà toujours comment même les minoritaires et leurs productions sont repris dans une série de canevas qui peuvent être entendus par les dominants. Comment est-ce qu'on rencontre si peu l'art africain dans un musée occidental quoi. Parce que la culture, c'est les dominants qui la font, c'est le Ministère, c'est le pouvoir. [...] Je mesure, je mesure où je suis et ce qui fait que ça soit les dominants qui aient la culture." (Damien, 24 ans, étudiant, master en sciences politiques, Bruxelles)

4. Des pratiques culturelles segmentées, un public de moins en moins fidèle

■ 4.1. LA MONTÉE DE LA SEGMENTATION ET LE FANTÔME DE LA MIXITÉ

En écho des entretiens individuels menés auprès de “consommateurs” culturels, les opérateurs rencontrés lors des focus groupes insistent également sur le maintien des effets dissuasifs liés à la légitimité culturelle, sur la segmentation croissante des publics, et sur la place grandissante de la recherche de sociabilité dans la motivation des pratiques et spécifiquement des sorties culturelles.

Les enjeux liés aux effets induits par la légitimité culturelle sont bien connus des opérateurs puisqu'ils constituent une des toiles de fond des politiques culturelles mises en place depuis les années 60-70 en Fédération Wallonie-Bruxelles, lesquelles ont pris appui sur le débat entre démocratisation de la culture et démocratie culturelle. À entendre les opérateurs, ce débat est d'ailleurs loin d'être dépassé. Ils ont rappelé la constante négociation, qui apparaît souvent comme une tension, entre ces deux principes d'action culturelle au sein de leur propre institution, mais aussi au sein de leur secteur, avec l'administration ou encore avec le politique. Cette tension est perceptible quand ils construisent une programmation théâtrale qui veut favoriser la découverte, “sortir des sentiers battus” et ainsi courir le double risque de se couper d'un public déjà difficile à fidéliser ou de s'adresser à des niches d'utilisateurs qui ne répondent pas à l'ambition d'une politique culturelle favorisant l'élargissement de l'accès à la culture. Ils notent encore leur difficulté à amener des publics socialement défavorisés dans les musées par exemple, à les faire entrer en dialogue autour d'œuvres artistiques, alors qu'ils ne disposent pas des ressources, notamment langagières, habituellement mobilisées dans ce type de discussions. Certains d'entre eux vont jusqu'à parler de violence quand ils évoquent les relations qui s'instaurent entre des formes et des genres culturels et les publics populaires, socio-économiquement défavorisés. Dans tous les cas, le fossé entre l'offre culturelle et certains groupes sociaux, que l'enquête quantitative nommait “les désengagés culturels”, paraît s'agrandir, y compris quand les institutions ancrent leur travail dans la démocratie culturelle. Plus que jamais, mais sans doute sous des formes nouvelles, demeurent donc des césures liées à la légitimité culturelle, plus que jamais le travail de démocratie culturelle, reposant sur la mise au jour des compétences culturelles des acteurs eux-mêmes faisant droit à leurs propres repères culturels et sur la reconnaissance de la valeur des pratiques non légitimes, celles des groupes défavorisés, reste à faire.

La mixité des publics, souvent invoquée, pourrait être un des indicateurs de l'affaiblissement des effets de légitimité culturelle. Qu'en pensent les opérateurs rencontrés ? S'ils évoquent des initiatives allant en ce sens c'est pour rappeler, tout aussi vite, la difficulté voire l'impossibilité à leurs yeux grandissante de les réussir totalement. Comme dans d'autres champs des politiques publiques, cette notion de mixité paraît constituer bien plus un mot magique qu'une réalité forte. Les difficultés

à réussir la mixité sont certes liées aux effets de légitimité culturelle mais aussi à ce qui est diagnostiqué comme un manque de curiosité des différents publics, souvent à la recherche moins de découvertes et nouvelles expériences culturelles “pures” que de l’entretien des préférences intériorisées, des réseaux électifs et des communautés amicales rassemblées, entre autres, autour de préférences et de sensibilités culturelles. Sans doute faut-il également rapprocher ces observations de celles qui indiquent une importance croissante des attentes de sociabilité liées aux activités culturelles qui s’accompagnent d’une recherche d’entre soi, non pas basée sur l’exclusion volontaire de l’autre mais sur l’expérience commune, l’expérience de la “tribu”, de la “bande”. Les entretiens individuels ne disent pas autre chose, la socialisation par les pairs mais aussi la rencontre avec d’autres usagers comme avec les intervenants culturels, le bibliothécaire, l’animatrice, sont des moteurs très forts de l’expérience culturelle. À cet égard l’analyse mériterait d’être approfondie quand, par ailleurs, on connaît le développement d’activités culturelles à domicile. Sans doute la domesticisation de la pratique culturelle, en particulier grâce à de nouvelles formes d’accès aux biens culturels tels les dvd, le Home cinéma ou Internet, modifie-t-elle en miroir le sens de la “sortie culturelle”. Il faut peut-être de nouvelles raisons de sortir pour des activités culturelles qui justifient la sortie et pour lesquelles la réponse ne peut pas être trouvée “chez soi”. Dès lors, et à côté de justifications liées à l’absence d’équivalent domestique, la sociabilité serait une bonne raison pour pratiquer une activité culturelle hors de chez soi. L’importance de la sociabilité est prise en compte par les opérateurs et leur institution qui la favorisent, par exemple, en concevant un aménagement des lieux hospitaliers à son égard.

L’attachement de la pratique culturelle à l’expérience collective, couplée à la non-mixité sociale pousse donc, autant qu’elle en résulte, à l’hyper-segmentation des publics. Ce phénomène est particulièrement prégnant dans des pratiques où se mêlent consommation et production et autour desquelles existent des communautés, constituées en dehors des institutions culturelles et qui tiennent ensemble de manières diverses, notamment au travers des réseaux sociaux.

■ 4.2. **UNE SEGMENTATION GÉNÉRATIONNELLE**

La tendance à la segmentation vise d’abord des publics jeunes. Certains opérateurs radicalisent ce constat en voyant dans les publics jeunes une juxtaposition de communautarismes, ce qui, d’une certaine façon, pourrait rejoindre des propos recueillis lors des entretiens individuels attestant de préférences fortement liées à des réseaux de sociabilité constitués sur des goûts partagés ou, en miroir, manifestant de fortes répulsions à l’égard de genres culturels liés à des styles de vie lourdement marqués, comme ici avec le rap.

“[Qu’est-ce que t’aimes bien comme style de musique ?] Ben, je ne suis pas difficile. J’aime bien un peu de tout, à part le rap. Enfin, il y a un groupe dont j’ai oublié le nom qui est plus ou moins potable. Sinon, le rap, j’aime pas, c’est toute l’ambiance. Ça part du style vestimentaire aux paroles dans les chansons qui sont en général pas très développées. Et même le son de manière générale, j’aime pas ça du tout quoi.” (Maxime, 21 ans, étudiant en médecine, originaire de Mons, Bruxelles)

["Qu'est-ce que vous pensez du rap ?] Je hais! [Pourquoi?] D'abord, c'est un des rares styles musicaux que j'accroche pas et puis je n'aime pas tellement ce qui se dit là-dedans. Je trouve que c'est souvent se plaindre, rouspéter, exprimer son mécontentement. Enfin, c'est cette image-là que j'ai du rap." (Paul, 60 ans, enseignant, formation d'ingénieur industriel, Bruxelles)

La variable générationnelle acquiert donc une valeur explicative forte sans pour autant effacer le poids de l'origine socio-économique, l'enquête qualitative comme les focus groupes venant soutenir la force de l'une et l'autre dans la construction des trajectoires culturelles. Ainsi, pour certains groupes de jeunes vivant à la fois la précarité socio-économique et de multiples dénis de reconnaissance y compris culturels, le fait à la fois d'être jeunes et issus de milieux populaires, souvent, de surcroît minorisés culturellement, constitue deux facteurs fragilisant la construction de leur rapport à la culture, en particulier à la culture légitime. Ainsi aux yeux d'un intervenant culturel travaillant dans une maison de jeunes dans un quartier populaire, la culture, assimilée à l'école, et les pratiques culturelles y associées sont parfois considérées "presque comme une insulte". On peut penser que ces jeunes considèrent leur mépris pour la culture comme une forme de résistance à la stigmatisation et à la relégation scolaires dont ils font l'objet. Certains d'entre eux développeront des pratiques culturelles hors de la culture institutionnalisée, comme le hip-hop. À l'autre bout du spectre social, d'autres communautés juvéniles se forment et usent pleinement des pratiques culturelles au travers, entre autres, des réseaux sociaux. Ces deux groupes de jeunes, pour ne citer qu'eux, ne développent pas le même rapport aux pratiques culturelles, ne construisent pas nécessairement les mêmes goûts ni les mêmes dispositions mais peuvent, néanmoins, avoir des points communs dans leurs rapports aux institutions culturelles, leurs pratiques culturelles étant par exemple plus éphémères, moins fidélisées, plus labiles. Les points qui suivent rendent compte de ces rapports culturels particulièrement relevés chez les jeunes.

■ 4.3. **LA TENSION ENTRE FIDÉLISATION INSTITUTIONNELLE ET EXPÉRIMENTATION CULTURELLE**

Les opérateurs s'accordent très généralement sur le constat de l'affaiblissement de la fidélité institutionnelle qui pourrait évoquer une méfiance grandissante à l'égard de l'institution, ce que certains d'entre eux ne sont pas loin de partager. En effet, d'aucuns semblent penser que l'objectif de fidélisation institutionnelle conduit à la routinisation de leurs programmations, de leurs stratégies et va à l'encontre des exigences d'ouverture à d'autres publics.

Plusieurs interlocuteurs rapportent leurs expériences d'échecs, avant tout en termes d'audience, d'activités culturelles dans lesquelles leurs institutions et eux-mêmes s'étaient profondément investis, étant au départ convaincus de leurs chances de réussite. Cette impression contraste avec certains des entretiens individuels qui, au contraire, attestent d'une fidélisation institutionnelle. Cette contradiction n'est sans doute qu'apparente, renvoyant à l'idée que fidélisation rime avec segmentation. Une analyse sur le grand nombre permettrait sans doute de dégager un continuum de pratiques dont les extrêmes pourraient être, d'un côté, une fidélité confiante aux compétences des programmeurs qui conduit à les suivre

les yeux fermés dans leurs propositions et de l'autre des comportements exploratoires cherchant par leurs propres moyens à construire une programmation à soi, naviguant entre des activités et des institutions nombreuses. La difficulté de fidélisation de ces publics qui sont dans cette démarche exploratoire va de pair, en particulier dans les grandes villes, avec un sentiment d'épuisement des médias traditionnels d'information, en particulier les médias papier. L'information tend à passer de plus en plus par des médias eux-mêmes segmentés et de plus en plus liés aux technologies dominantes, voire par des réseaux de bouche à oreille.

■ 4.4. L'EFFET "ZAPPING"

Favorisées en partie par la montée des nouvelles technologies de la communication, se développent des attitudes de "multitasking", non seulement dans le rapport à la culture mais aussi, par exemple, dans les pratiques professionnelles. Fort présente chez les jeunes mais pas uniquement, cette évolution vers des pratiques changeantes, labiles, ne manque pas d'interpeller dans la mesure où s'y dégage une nouvelle forme de rapport à la culture, que l'on pourrait lier à la montée d'une anthropologie de l'activité, où il s'agit d'être constamment actif ou activé. Alain Ehrenberg y voit une des caractéristiques du temps présent, soulignant la montée des pathologies de l'hypoactivité – la dépression – mais aussi de l'hyperactivité dont se plaignent de plus en plus de parents et d'enseignants (Ehrenberg, 1998). Certains jeunes interviewés décrivent très explicitement ce type de comportement où de multiples activités s'opèrent en même temps sans que ne soit assurée ni leur continuité ni leur hiérarchisation, à la manière des différentes fenêtres ouvertes, en attente, entre lesquelles l'individu surfe sans véritablement en gérer les passages.

"Il n'y a pas du tout de transition. Avant-hier, j'étais couché dans mon pieu en train de lire des articles sur la création d'entreprises et puis je passe à autre chose et c'est super naturel. J'ai une certaine tendance à... C'est peut-être pas le plus efficace et j'essaie de me détacher d'un certain multitasking permanent où dès que je reçois un mail, je saute dessus et j'arrête ce que j'étais en train de faire et je switch des trucs en permanence. Mais je peux être en train de lire un article, m'arrêter parce que je reçois un mail, voir que c'est un truc que je dois faire pour un client, aller éditer un site web et laisser l'article en plan. J'ai 30 onglets ouverts dans mon navigateur, j'ai des trucs en plan un peu partout [...] C'est complètement erratique." (Aurélien, 28 ans, webdesigner, formation en électronique, Liège)

Commencer des activités sans les achever, se laisser distraire par de nouveaux stimuli plus attrayants parce que demandant moins d'efforts ou de concentration, comme regarder des vidéos sur Internet, chatter, jouer à des jeux, "switcher" d'une activité à l'autre, perdre rapidement patience lorsqu'un objet culturel demande certains efforts, que ce soit pour la pratique d'une activité créative, d'un sport ou la compréhension d'une œuvre artistique moins accessible, sont autant de caractéristiques définissant cette démarche "touche-à-tout". Ceci se retrouve dans le discours d'enquêtés ayant amorcé bon nombre de pratiques mais dont l'intérêt s'est essoufflé au fil du temps. Surfant d'une pratique à l'autre, les enquêtés sont amenés à embrasser de nouvelles activités au gré de leurs envies, par attrait pour la nouveauté.

“[À propos de son intérêt pour les années 20] Surtout la musique et les claquettes, ça va avec, ça me fait de la danse et de la musique. [Si tu voulais faire quelque chose en plus, tu m’avais dit la trompette, je suppose que c’est dans cette ligne-là aussi?] Non, il faut que j’arrête ma boulimie de trucs à faire là! Genre ouais je vais faire du ukulélé, je vais faire des claquettes, de la trompette et du trombone et de la gravure, c’est bon tu sais. [T’as l’impression parfois de commencer des choses et de pas les terminer?] Ouais des fois j’ai l’impression un peu de... [De vouloir toucher à tout et puis pas...] Un peu des fois, genre un peu comme les enfants capricieux. [Et comment t’expliques ça, que tu aies envie de tester des choses... Quand tu commences des choses, c’est le travail qui te rebute, le fait qu’il faille faire des efforts pour arriver à un niveau bon ou c’est plus parce que tu aimes bien?] Un peu des deux, je ne sais pas toi, tu as envie d’apprendre 36 trucs que tu as envie de faire mais tu n’as pas le temps. Genre j’aimerais bien faire de la boxe aussi mais j’ai pas le temps.” (Émilie, 21 ans, étudiante, master en gravure suivant des études en bande dessinée, Liège)

De la même manière qu’Internet permet d’entrelacer dans le même mouvement pratiques sociales, divertissement et culture, c’est la recherche de la conjonction de ces différentes dimensions qui oriente les comportements de ces individus.

Le zapping croissant des publics, s’il peut s’avérer être un aiguillon pour l’offre culturelle, en obligeant celle-ci à innover en développant des pratiques proactives qui visent à aller à la rencontre des publics là où ils sont, peut cependant aussi nuire au travail culturel de longue haleine tout en donnant l’impression aux opérateurs culturels d’être, malgré leur réactivité, toujours un “coup en retard” par rapport à des demandes changeantes, éphémères et labiles. La multiplication des manifestations culturelles événementielles, à l’image bien connue aujourd’hui du succès des festivals offrant des conditions d’hyper-choix et de zapping, des programmations alléchantes, des grands noms mais aussi des lieux où se rencontrer, consommer, boire, manger, en atteste. L’affaiblissement de la fidélité institutionnelle chez certains publics se comprend donc aussi à travers la multiplication des lieux et des événements culturels. Autrement dit, si une part du public est moins fidèle c’est aussi parce que l’offre culturelle se multiplie et se diversifie. Dans tous les cas, les institutions subventionnées se situent dans des paysages extrêmement touffus les obligeant à multiplier les opportunités, à sortir de leurs murs et à être hyper-réactives: “C’est très opportuniste, si on fait de petits événements on ne nous voit pas.”.

5. La montée de la culture d’écran et ses effets sur l’offre culturelle

Les travaux d’Olivier Donnat ont mis en exergue la montée en puissance de la nouvelle culture d’écran (2009). Ses travaux sur les pratiques culturelles des Français ont en effet mis en évidence des changements importants dans l’usage du temps libre, particulièrement en relation avec les évolutions technologiques, et plus spécifiquement avec la montée de cette culture d’écran, incarnée par les jeux vidéo, la téléphonie mobile, les appareils technologiques nomades comme les tablettes et lecteurs mp3,

le téléchargement, les plateformes de streaming ou de replay, le home cinéma, etc. Les entretiens confirment très généralement ces constats, faisant donc apparaître un déplacement des pratiques mais aussi un déplacement des sources d'inégalités d'accès à la culture, étant donné bien entendu le coût économique de ces appareillages techniques, le coût psychologique de la familiarisation à leurs usages mais aussi la très forte segmentation occasionnée par l'hyper-offre.

Les entretiens attestent des effets de la concurrence entre les multiples dispositifs médiatiques et des processus d'érosion de leurs usages comme en témoigne, par exemple, l'effritement de l'usage de la télévision au profit de l'écran d'ordinateur ou de la tablette numérique. Une concurrence d'ailleurs alimentée par une exacerbation du consumérisme entretenue, d'une part, par des stratégies d'obsolescence programmée des appareillages et, d'autre part, par des démarches de marketing développées par les grandes marques qui survalorisent la détention précoce du dernier matériel sorti, même si celui-ci ne se distingue à vrai dire du précédent que par une esthétisation renouvelée. Cette accélération des renouvellements technologiques contribue à une accélération du décrochement des populations qui demeurent attachées à des stades technologiques dépassés et qui auront peu de chances de "refaire leur retard". Cette nouvelle culture d'écran et les logiques technico-économiques qui l'accompagnent contribuent donc clairement à accentuer les écarts générationnels dans le rapport à la culture mais aussi à accélérer les effets de mode. Une des dimensions importantes de ces évolutions rapides des dispositifs techniques se situe également dans les transformations de leurs formes de spatialisation, dans la mesure où aux appareils fixes, qui ont induit la domestication des pratiques évoquée précédemment, se substituent de plus en plus des appareils "nomades, offrant une large palette de fonctionnalités au croisement de la culture, de l'*entertainment* et de la communication interpersonnelle" (Donat, 2009), et, pourrait-on ajouter, favorisant le développement de pratiques compulsives ou addictives, accompagnant l'individu dans ses déplacements.

Les nouvelles technologies semblent avoir accentué la porosité entre culture, divertissement et pratiques de sociabilité, et contribuent en retour à un reformatage des pratiques liées aux dispositifs plus anciens comme en témoignent ces extraits d'interviews portant sur l'usage de l'ordinateur.

"[Tu utilises un ordinateur, pour quoi?] Purée c'est ringard comme question [rire]. C'est toi qui les as faites? Euh un ordinateur pour télécharger, trouver des films, de la musique, rester en contact avec des amis, ce genre de choses quoi..." (Arthur, 19 ans, étudiant en secondaire, Nivelles)

"[En dehors des activités dont on vient de parler, qu'est-ce que tu fais de ton temps libre?] J'écoute de la musique, je suis souvent sur l'ordinateur aussi [rire]... [Tu fais quoi sur l'ordinateur?] Euh bah souvent je parle avec des gens, le plus souvent sur MSN. De temps en temps sur Facebook mais je préfère MSN parce que c'est des gens que je connais mieux." (Bérénice, 17 ans, étudiante en secondaire, Nassogne)

Sans qu'on ne sache clairement s'il faut y voir une avancée de la démocratisation de la culture ou de la démocratie culturelle, ou encore une voie d'avancée de l'éclectisme culturel, nos entretiens attirent également l'attention sur le fait que, en effritant certains obstacles financiers à

l'accès aux pratiques et aux produits culturels, les nouvelles technologies accentuent les opportunités d'accessibilité et de découvertes dans des champs de plus en plus vastes. Ainsi, Internet a-t-il alimenté et alimenté-t-il, depuis les années 80, un "boom musical" et contribue à élargir le répertoire musical des individus. Ces derniers peuvent désormais picorer sur la toile des contenus culturels variés dématérialisés.

On l'a dit déjà, les jeunes entretiennent un rapport beaucoup plus fort avec la nouvelle culture d'écran. S'apparentant au profil de consommateur culturel connecté, cette "génération Youtube" est marquée par un goût prononcé pour l'immédiateté, la constance et la vitesse rapide des flux d'informations ainsi que par une forme d'acceptation du caractère éphémère de beaucoup d'objets culturels contemporains. Cette population "hyper branchée" conçoit l'outil Internet comme un moyen d'expression individuelle, comme une voie ouvrant la possibilité d'accéder à des objets culturels et des savoirs particuliers, comme une fenêtre donnant sur l'univers de la culture globalisée, sans que cela n'annihile forcément les pratiques amateurs des jeunes enquêtés. Internet peut, à l'inverse, encourager ces activités comme le montre cet extrait d'entretien de Soline à propos de sa pratique en amateur de la guitare et de l'écriture.

"Je rentre des cours, je vais sur mon PC, je "Facebook" un petit peu, puis après, je me dis: "Tiens", je prends ma guitare et en fait, sur Internet, il y a vraiment des sites super simples et il y a... On m'a appris vraiment tous les accords donc dès qu'il y a une chanson qui me plaît, je tape la chanson, je mets "cordes" et directement, j'ai le site, la partition et directement je peux m'entraîner à la faire, parfois c'est une demi-heure, une heure par jour et le week-end aussi, beaucoup plus. [...] En fait, c'est super facile quoi d'apprendre en autodidacte je trouve parce qu'il y a vraiment, vraiment tout sur Internet. Il suffit d'avoir un PC, une guitare et hop, on apprend. [...] Je vais sur des sites [de rencontre] et je rencontre beaucoup, beaucoup de gens. [...] Donc c'est beaucoup, beaucoup de communication en fait, même sur Facebook avec mes amis, donc je discute tout le temps. Et sinon, quand j'en ai marre de discuter alors j'écris beaucoup de textes, j'adore faire ça et je les partage parfois avec des gens que je ne connais pas, pour avoir un avis plus objectif parce que c'est un peu gênant de montrer un texte à quelqu'un qu'on connaît parfois." (Soline, 17 ans, étudiante en secondaires section arts d'expression, Bruxelles)

Plus encore, pour les individus engagés dans des pratiques artistiques, Internet peut constituer un support attractif pour diffuser, partager leur production, et acquérir par là une certaine visibilité et constituer donc – aussi – un vecteur de démocratisation de la culture, comme il peut être le support de stratégies notamment coopératives d'accès à la notoriété. C'est notamment le cas de Thomas, pratiquant le graffiti et qui mobilise les réseaux sociaux pour faire connaître son travail de création, ou le cas d'Alexandre, membre d'un groupe de rap, qui problématise le caractère à "double tranchant" de ces nouvelles technologies.

"Tu sais aujourd'hui, il y a cette volonté de voilà, de partager directement ton art avec la terre entière à travers les Twitter, les Facebook, l'Instagram, Google + et tous les réseaux sociaux. Voilà, je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise chose mais c'est comme ça. En tout cas c'est comme ça que tu te fais connaître. Enfin c'est une des façons de se faire connaître aussi. Il y a ce besoin d'immédiateté, les gens sont très impatients et je pense que j'en fais partie, je suis très impatient



aussi et ça me plaît aussi d'avoir des retours sur ce que je fais donc c'est intéressant." (Thomas, 31 ans, chargé de communication, master en art du spectacle, Bruxelles)

"C'est vrai qu'Internet par rapport à nos grands frères ben on a un avantage. Internet, c'est à double tranchant parce qu'il y a de tout, les gens maintenant, ils sont un peu saoulés, y a vraiment de tout, il y a du bon comme du mauvais donc ils sont toujours hésitants, avant c'était sur scène que ça se pouvait mais bon on les voyait sur scène sinon ils n'étaient nulle part, aujourd'hui avec Internet, on a accès à tout le monde et il faut se démarquer un maximum." (Alexandre, 23 ans, en formation d'éducateur spécialisé, Charleroi)

Potentiellement porteurs de nouvelles créativité, de nouveaux genres culturels liés aux nouvelles technologies émergent d'autant plus qu'ils sont de plus en plus économiquement accessibles. Livres autoédités sur Internet qui permettent de court-circuiter les circuits d'édition habituels, pratiques photographiques, réseaux sociaux d'échanges de pratiques et de conseils, autant de pratiques qui témoignent d'une créativité culturelle importante et que les opérateurs culturels tentent d'accompagner, d'accueillir, de soutenir, même si elles échappent encore largement aux politiques culturelles.

L'importance prise par ces dispositifs numériques invite à repenser les relations entre pratiques et technologies culturelles et aux effets sur les pratiques de ce que les théoriciens de l'école de Francfort avaient appelé les industries culturelles. On se souvient sans doute également des travaux de Marschal Mac Luhan qui, plutôt que de considérer ces technologies comme des outils à disposition pour des usages, suggérait de les envisager à la fois comme des dispositifs prolongeant le corps humain, mais aussi de saisir leur contribution à ce qu'on pourrait appeler un "formatage anthropologique" qu'illustrerait, par exemple, la banalisation des usages des téléphones portables ou encore des oreillettes qui deviennent en quelque sorte des attributs corporels, des secondes peaux, contribuant à modifier le rapport à l'environnement matériel (notamment aux ambiances sonores) et humain. Plutôt que de s'y investir en fonction de motivations propres, répondant à leurs intérêts, les individus s'y trouveraient attachés, au sens propre du terme, adoptant alors des comportements induits par ce que ces dispositifs techniques autorisent et favorisent. Si certains de nos interlocuteurs se situent plutôt dans une perspective d'ouverture des possibles, de stimulation de la créativité, d'autres évoquent très explicitement le potentiel addictif que portent les nouveaux médiums de communication.

"Ce que j'ai remarqué ces derniers temps, comme cette tour était cassée, sans PC, je suis paumée, je m'ennuie trop, je tourne en rond. [...] L'ordi c'est facile quoi, mais c'est trop facile de ne pas s'ennuyer, c'est pour ça que vraiment, c'était genre il y a 4-5 jours qu'il a pété et pendant 3 jours j'étais sans ordi et j'étais vraiment perdue quoi. Je reste tout le temps en bas, à regarder la télé, mais moi je ne regarde jamais la télé normalement, je suis quelqu'un qui ne regarde pas beaucoup la télé, je préfère le PC à la télé donc voilà sans PC, je suis perdue." (Soline, 17 ans, étudiante en secondaire section arts d'expression, Bruxelles)

"[Et Facebook?] Ah tout le temps, tout le temps [rire]. [Qu'est-ce que tu fais sur Internet la plupart du temps?] Facebook. [...] Même si je veux chercher autre chose, dès que mes doigts touchent au clavier, je tape

d'abord Facebook. Après je me rends compte, ah non c'était autre chose [rire]. Mais il faut d'abord que je mette Facebook en fait. [Qu'est-ce que tu aimes bien sur Facebook?] Le fait de voir les commentaires parce que tout le monde raconte sa vie sur Facebook. Voir la vie des gens, communiquer parce que j'ai des cousines aussi en Afrique." (Sabrina, 20 ans, étudiante en secondaire, Bruxelles)

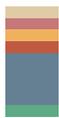
Certains interviewés ne manquent d'ailleurs pas de manifester une attitude réflexive par rapport à ce type de risque en mettant en place des stratégies de défense visant à éviter les dangers d'incursion dans la sphère privée, par exemple en s'imposant des usages restrictifs de Facebook ou, plus simplement, à se prémunir contre le danger de devenir "accro".

"En fait, l'ordinateur, moi, ça me fait mal à la tête, j'aime bien, je m'en sers mais pas... [...] Ça m'agace vite, une fois que j'ai fait le tour. [Regarder des films et des séries?] Je me laisse facilement entraîner par mes coloc's mais j'ai habité pendant 6 mois à Paris et mes seuls amis c'était "How I met your mother" et ça m'a pourri la vie. [...] Pendant 6 mois, j'ai fait que ça, mais que ça, mon temps, toute la journée. [...] Les séries, je trouve ça addictif, je ne peux pas, je ne peux pas sinon je tombe dedans, c'est pire." (Émilie, 21 ans, master en gravure faisant suite à des études en bande dessinée, Liège)

Quant aux interviewés plus âgés, ils ne sont ni totalement démunis ni totalement rétifs à cette nouvelle culture d'écran bien que les usages qu'ils en font se différencient de ceux pratiqués par les jeunes générations. L'outil informatique ayant fait son irruption dans une part significative des milieux professionnels, la propagation des connexions Internet à haut débit et la démocratisation des ordinateurs personnels sont autant d'éléments qui ont contribué à familiariser de nombreuses personnes à ces nouvelles technologies, en plus d'ailleurs d'une socialisation qui peut se faire de manière intergénérationnelle, les petits enfants pouvant faire office d'initiateurs au numérique pour leurs grands-parents. Si bien souvent chez les personnes plus âgées, l'appropriation de ces appareils technologiques est le fait de populations bien dotées en capital scolaire et/ou occupant une position sociale relativement favorisée, d'autres cas viennent nuancer ce constat, même si les populations issues de couches sociales moins favorisées semblent plus promptes à reconnaître certaines difficultés d'adaptation aux objets numériques. Si une différenciation sociale se manifeste auprès des enquêtés de plus de 50 ans, elle ne semble plus tant s'opérer au niveau de l'accès à l'informatique que sur le plan des usages, des compétences et des contenus culturels recherchés par ce biais.

Au-delà de l'effectivité de leurs pratiques d'Internet, les personnes plus âgées se déclarent défiantes à l'égard des outils numériques, stigmatisant les risques d'addiction auxquels succombent les jeunes générations, tout en pouvant par ailleurs, chez certaines d'entre elles manifester un enthousiasme, que l'on qualifierait volontiers de juvénile, à l'égard des possibles ouverts par les technologies numériques.

"Moi j'ai acheté un iPad, un engin complètement diabolique, putain ce qu'on peut faire avec ça, c'est super! Et en plus, tu peux le trimbaler partout. Ouais ben tu vois, moi j'ai un iPad, je suis des cours d'anglais, je fais des exercices de mémoire. [...] [Vous utilisez d'autres choses? Internet aussi pas mal?] Moi je regarde tous les trucs Arte en [...] replay. Enfin y a pas qu'Arte, il y a plein... Je vais dire c'est un truc, tu peux y passer des



jours. [...] C'est vraiment chronophage quoi. Pourtant je l'utilise intelligemment tu vois. Tu vois c'est pas... [Et vous faites ça à quel moment par exemple?] Périodes de creux, périodes... [...] Ben le soir, je regarde la télé bêtement. Ouais, enfin, tout moment en fait, quand j'y pense. Parfois je lâche le truc. Puis il y a toujours un truc intéressant à aller chercher sur ces machins." (Stéphane, 55 ans, comédien professionnel, arrêt de la scolarité à 14 ans, Bruxelles)

Il est intéressant de souligner que selon l'enquête menée par le SPP Intégration Sociale (2010, p.1), la fracture numérique s'est réduite en Belgique puisqu'en "2009, la proportion d'utilisateurs d'Internet dans la population belge de 15 à 75 ans s'élève à 75 %, contre 58 % en 2005. L'augmentation de la proportion d'utilisateurs d'Internet est visible dans toutes les catégories sociodémographiques habituellement utilisées pour mesurer les inégalités numériques". Cette réduction des inégalités numériques du moins en matière d'accès à Internet et à ces technologies constitue donc une évolution importante qui trouvera vraisemblablement de nouvelles répercussions dans l'usage du temps libre des individus.

Autre effet de la démocratisation de l'accès aux technologies numériques et particulièrement à l'Internet, plusieurs opérateurs culturels, tout en dénonçant le développement d'une certaine passivité culturelle de la part des publics consommant la culture comme un produit marchand à l'égal d'autres, constatent le développement de comportements avisés et exigeants à l'égard de l'offre culturelle. Grâce à la consultation d'Internet, mais aussi à leur insertion dans des réseaux sociaux, de plus en plus d'utilisateurs culturels se tiennent informés de l'offre culturelle, choisissent leurs sorties en fonction d'informations glanées sur le net qu'ils n'hésitent pas à recouper. Certains d'entre eux, au travers de sites de conversations par exemple, émettent des jugements critiques et font savoir leurs avis. Même si ce processus est limité et certainement réservé à des franges très spécifiques de la population, se profile là un processus d'horizontalisation des compétences critiques qui rend la frontière entre critique et public beaucoup plus friable et qui remet en cause le monopole de la critique médiatique traditionnelle. La pluralisant, problématisant l'ancien monopole des pages culturelles des journaux, ce processus rend la critique moins prévisible, plus incertaine mais aussi plus instantanée, obligeant les producteurs culturels et les institutions à y être non seulement attentifs mais aussi réactifs. Par ailleurs, cette pluralisation et cette accélération de la critique contribuent à modifier le rapport aux productions culturelles en affaiblissant la frontière entre auteur, créateur, d'un côté, et public, de l'autre.

Critiques, plusieurs opérateurs ont encore décelé dans cette extension de la culture numérique, une tendance à l'esthétisation, à la "culturalisation" des pratiques de consommation, dont témoigne avant tout l'attrait pour les marques, vêtements, chaussures, téléphones portables. Ils semblent ainsi avoir conscience de l'élargissement de la définition du mot "culture" en régime de capitalisme culturel et du rôle, difficile voire schizophrénique, qu'ils ont à y jouer. Si les évolutions récentes du champ culturel montrent une tendance lourde à la marchandisation de la culture, certains sociologues contemporains comme Scott Lash évoquent aussi une esthétisation ou d'une "culturalisation" de la marchandise. Ces deux tendances se rejoignent quand le nom d'un artiste ou d'un groupe devient une marque exploitable dans le registre de la mode, des parfums ou lorsque des formes culturelles émergentes s'associent à des "looks" exploitables commercialement.

6. Extension de l'offre culturelle et positionnement des acteurs

■ 6.1. UNE OFFRE CULTURELLE PLÉTHORIQUE ?

Les entretiens expriment le sentiment d'une forte expansion quantitative de l'offre culturelle et sa très large pluralisation. Ce sont les interlocuteurs au-delà de 50 ans qui ont manifesté avec le plus de netteté le constat d'une importante dilatation de l'offre culturelle.

“Quand j'ai commencé à sortir dans les lieux culturels bon, je vous dis il y a... Il y a 30 ans et à l'époque y avait pas grand-chose à Bruxelles donc dès qu'il y avait un nouveau lieu, surtout comme ici, bon tout le monde se retrouvait ici quoi donc c'était l'occasion de voir un nouveau lieu, de participer à des nouvelles activités, des groupes de musique ou de théâtre qu'on n'a jamais vus, il y avait beaucoup de choses qui changeaient à l'époque quoi donc c'est plus la découverte à ce moment-là quoi. [...] Déjà à l'école, j'étais pas très... J'étais pas très assidu mais à l'époque on ne parlait pas de culture, y'avait rien hein, y'avait pas heu, niveau culturel il se passait rien, je pense que maintenant ça se passe un peu plus ou des sorties pour des expos que moi à l'époque où j'étais à l'école...” (Olivier, 54 ans, sans emploi, formation de cuisinier, diplôme secondaire inférieur, Bruxelles)

Au-delà de ce constat largement partagé, les répondants évoquent aussi les disparités dans la distribution géographique de l'offre, ce qui contraste radicalement avec l'accessibilité numérique “déterritorisée”. L'offre se concentre dans les milieux urbains et, en particulier, à Bruxelles, mais aussi à Liège. La question du maillage culturel de l'espace se pose. Liée au point précédent, les difficultés d'accès aux activités culturelles sont également évoquées, d'autant que les personnes interviewées manifestent dans le choix de leurs pratiques culturelles un important ancrage territorial et un désir de proximité géographique liée à la question de la mobilité. Ce constat pose la nécessité de lier politiques culturelles et politiques de mobilité. En termes d'accès à la culture, les obstacles socio-économiques sont évoqués par ceux qui connaissent les situations socio-économiques les plus précaires.

“[Y a-t-il des activités que vous auriez aimé faire et que vous n'avez pas eu l'occasion de faire ?] [...] Peut-être certains musées. Mais c'est cher de les faire tous. Parfois c'est cher, 14,50€ la place, Terracotta, à la Bourse. [Vous êtes partie pour aller le voir et finalement vous n'avez pas pu ?] À l'entrée on s'est dit : “Ouhlala”. C'est dommage ça doit être bien.” (Thérèse, 60 ans, serveuse retraitée, diplôme non révélé, Bastogne)

“Je trouve que il y a certains domaines qui deviennent un peu du luxe parce que franchement les prix deviennent, ça devient incroyable, pour une soirée cinéma c'est un budget important surtout si on veut en faire régulièrement je trouve que...” (Jamila, 33 ans, employée dans le secteur médical, licence en kinésithérapie, Bruxelles)

“[Vous avez parlé de la difficulté parfois financière de certaines activités culturelles, lesquelles plus précisément à part le cirque ?] Il y en a ! Certains théâtres, certains concerts rock, ça dépend des salles mais il y



a des salles où vraiment... Dans les festivals aussi. Il y avait des festivals où il y avait le pass 3 jours à 100 €, bon désolée mais. Le cinéma on sait si on y va on sait qu'on va payer 10 €... Oui ce serait plutôt ça. L'opéra aussi." (Véronique, 48 ans, professeur et écrivain, licence en philosophie, Bruxelles)

Même si l'on sait que la variable économique n'est pas le seul obstacle à la fréquentation des lieux culturels, la multiplication de telles assertions parmi nos interlocuteurs repose clairement, et de manière lourde, la question de la démocratisation de la culture. Plusieurs de ces interlocuteurs ayant par ailleurs salué l'existence de dispositifs facilitant l'accès économique à la culture comme l'article 27, ou les moments d'accès gratuit aux musées.

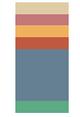
Pour les interviewés, les contraintes peuvent aussi être temporelles: le temps de la culture doit pouvoir s'articuler à ceux du travail et de la famille. Les plus grands consommateurs de culture sont ceux qui parviennent à articuler "naturellement" temps libre et temps contraint. Cette structuration du temps trouve son origine bien souvent dans des expériences socialisatrices antérieures. Ceci fait écho à ce qu'Octobre et al. (2011, p.74) ont mis au jour dans une étude longitudinale portant sur les pratiques culturelles d'adolescents: "les niveaux les plus élevés de "reproduction" des pratiques culturelles parentales sont ainsi presque systématiquement observés au sein des familles dont les parents sont dotés d'un rapport au temps qui articule, sans les dissocier ni les opposer, idéal d'épanouissement dans le travail et multiplication des activités pour le développement personnel". L'accès à l'information culturelle mais également et surtout la difficulté à pouvoir la décoder alors qu'elle devient pléthorique, ont également été soulignés.

"Je pense qu'on fait partie d'une des villes d'Europe où il y a une multitude de soirées, de pièces, d'expositions, de manifestations de performances en tous sens et qu'on n'est pas assez au courant. C'est-à-dire que c'est mal fait. Il n'y a pas une très bonne organisation du point de vue marketing médiatique." (Loan, 25 ans, employé dans l'entreprise familiale, secteur du bois, diplôme non révélé, Bruxelles)

Plusieurs personnes interviewées insistent sur la nécessité de développer des attitudes proactives dans la recherche d'informations ou sur l'importance de pouvoir appuyer leurs choix culturels sur des personnes de confiance, sur des réseaux de sociabilité ou encore sur la fidélisation à des institutions culturelles faisant office de caution.

Sont encore soulignées des disparités dans les moyens dévolus à la communication dont disposent les institutions alors que par ailleurs, des activités culturelles demeurent dans l'anonymat, simplement parce qu'elles n'arrivent pas à émerger dans la concurrence communicationnelle qu'entraîne la multiplication de l'offre.

Si pour les personnes interviewées, l'extension de l'offre culturelle pose avant tout la question de l'hyper-choix, les opérateurs y voient la montée d'un paradigme concurrentiel, où s'installent des rapports de force, des impératifs de repositionnement, où tentent de se définir des publics-cibles, où se développent des stratégies de communication, voire de marketing, et où s'accroissent les tensions entre une culture marchande en pleine explosion et une culture subventionnée, non marchande, confrontée à des difficultés de plus en plus rudes. La présence du monde marchand oblige les opérateurs publics, soit à s'ajuster à



ses manières de faire pour pouvoir le concurrencer et à développer dès lors des politiques de “grandissement”, soit à occuper des espaces par défaut. Dans le contexte actuel, ces politiques de “grandissement” peuvent paraître incontournables si l’on veut pouvoir concurrencer des opérateurs privés et acquérir une visibilité importante, le cas échéant internationale. Elles sont aussi une condition et un résultat de l’accès à des moyens privés, au sponsoring, à des partenariats public-privé qui, certes, peuvent devenir indispensables au développement institutionnel mais qui conduisent aussi à des orientations stratégiques spécifiques. Un interlocuteur y voit également un atout permettant de gagner en autonomie par rapport aux pouvoirs publics, signe sans doute d’une évolution dans les imaginaires des partages entre privé et public. Par contre d’autres opérateurs dénoncent le processus de marchandisation et les difficultés engendrées qui tiennent notamment à l’étroitesse de leurs moyens face à des exigences de professionnalisation et de spécialisation des fonctions de leurs personnels.

Par rapport à cette tendance à la marchandisation, on le verra ci-dessous, des opérateurs culturels se positionnent comme des accompagnants de projets culturels émergents ou “outsiders” pour leur permettre d’“aller plus loin”, selon l’expression d’un de nos interlocuteurs, ou encore de mieux visibilité leur travail. Il s’agit ainsi souvent pour eux de résister à la puissance de la culture marchande en mettant en place des espaces obéissant à des logiques différentes. Mais en les accompagnant, ils favorisent du même coup leur professionnalisation et, pour certains, leur entrée dans la culture marchande. Certains opérateurs se disent d’ailleurs clairement confrontés aux exigences de professionnalisation de la culture au travers des demandes financières que leur adressent, une fois acquis des débuts de reconnaissance, ces groupes dont ils ont par ailleurs peut-être favorisé l’émergence. Ainsi, les opérateurs culturels publics occupent de fait, souvent à leurs corps défendant, une place au sein des processus de marchandisation de la culture sans avoir la possibilité de bénéficier de ce qui pourrait apparaître comme un “retour sur investissement” somme toute légitime. Pour le dire peut-être trop nettement, les opérateurs culturels opèrent quelquefois un travail nécessaire mais dont les fruits économiques seront tirés non par eux-mêmes mais par la culture marchande et les industries culturelles.

Enfin, à propos des processus de socialisation culturelle juvénile déjà évoqués, les nouveaux médias de communication relèguent la télévision ou le cinéma qui constituaient jusqu’il y a peu le prototype des industries culturelles. Alors que la télévision est toujours partiellement un média de service public et que la production cinématographique bénéficie de politiques publiques importantes, même si elles dépendent principalement des compétences régionales, les nouveaux médias de l’industrie culturelle échappent totalement aux politiques culturelles, même si, sous l’horizon de l’idée de “ville créative”, ils peuvent bénéficier de stratégies politiques d’attractivité économique, par exemple au travers d’incitants fiscaux. Par rapport à ces nouveaux médias qui occupent de plus en plus l’espace des pratiques culturelles, les stratégies politiques de régulation culturelle mises en place parallèlement à la perte par les pouvoirs publics du monopole sur l’offre télévisuelle paraissent de bien peu de poids.

■ 6.2. CRITIQUES ET MISES À DISTANCE DE LA CULTURE MARCHANDE

Certains des interviewés, parmi les plus engagés, n'ont pas manqué de critiquer la marchandisation croissante de la culture. Dans "Le nouvel esprit du capitalisme", Boltanski et Chiapello (1999) mettent en évidence la montée, dès les années 60, de la critique artiste du capitalisme qui s'ajoute, voire se superpose, à sa critique sociale. Alors que cette dernière, s'appuyant sur des valeurs de solidarité, d'égalité et de sécurité, désigne le capitalisme comme source de misère, d'exploitation, d'oppression, d'égoïsme, entraînant dans son sillage l'effritement des lieux sociaux et des formes de solidarités communautaires, la critique artiste dénonce, quant à elle, le capitalisme comme source d'aliénation, de désenchantement et d'inauthenticité, étouffant toute forme de créativité, de liberté et d'autonomie. Portée à son début par les mouvements contestataires, contre-culturels et notamment étudiants, cette critique a, selon les auteurs, fait l'objet d'une récupération par le système capitaliste pour former ce qu'ils nomment le nouvel esprit du capitalisme. Ils le théorisent principalement à partir de la littérature managériale qui, à partir des années 80, n'a eu de cesse de récupérer un certain nombre de valeurs mises en avant par ces mouvements contestataires telles la responsabilité, l'autonomie, la créativité, l'authenticité. Plusieurs des interviewés, majoritairement des jeunes issus de classes sociales favorisées et vivant dans des grands centres urbains, font leurs arguments de critique artiste. Dénonçant l'assimilation des formes culturelles à des produits destinés à la vente et à la recherche du profit, ces interviewés n'y voient qu'inauthenticité, dérives de la créativité, érosion de la diversité ou encore homogénéisation de la culture. Contre cette tendance, plusieurs interviewés revendiquent alors une forme d'autonomie dans leurs pratiques culturelles, mettant à distance cette culture marchande assimilée à une offre de produits qualitativement médiocres et formatés aux fins d'une séduction consumériste.

"Il y a peu de chansons passées il y a trois ans qui passent encore maintenant en radio. Moi j'écoute toujours une certaine musique que j'écoutais il y a dix ans et ça ne me lasse pas. Alors que généralement ces musiques, on te les matraque tellement. Si les radios matraquaient pas tellement, on pourrait peut-être plus les apprécier mais maintenant on en a marre, c'est toujours la même chose. Il faut qu'ils apprennent à varier, c'est une conformisation de la musique en général et ça m'énerve parce qu'il y a énormément de genres, il y a énormément de trucs super bien qui se font à côté mais t'as toujours l'impression que c'est exactement les mêmes artistes qui passent tout le temps en radio, qui passent tout le temps à la télé et... Ça va! Ça n'aide pas les gens à avoir un esprit curieux de découverte, à apprendre à se renseigner sur les autres musiques. Ils écoutent ce qu'on leur passe et c'est tout, ce sera toujours la même chose, ils vont pas avoir une oreille musicale très développée donc dès qu'ils vont écouter autre chose, ils vont se braquer, se fermer et rester dans le petit carcan du R & B et rock commercial et je pense que c'est pas une bonne chose. Il faut que tout le monde soit passionné, ait envie de découvrir des choses sinon tu restes devant ta tv, tu fais rien, c'est chiant quoi." (Mathieu, 23, sans emploi, études en bande dessinée, Bruxelles)

Par le biais d'Internet, cet enquêté entreprend de nombreuses recherches afin de dénicher de nouveaux groupes ou genres musicaux, fréquente régulièrement de petites salles de concert et manifestations festiva-

lières où il est confronté à des univers musicaux qui lui étaient parfois étrangers, étoffant par là même sa palette de goûts. Encore une fois, cet exemple atteste des limites inhérentes au concept d'éclectisme ou d'"omnivorerie culturelle" (Peterson, 1992) dans le sens où les individus n'aiment pas "tout" de manière indistincte. D'autres enquêtés mettent en exergue une forme d'engagement dans le secteur culturel sous-tendu par une recherche de pratiques alternatives aux formes marchandes. Ces pratiques, considérées comme plus authentiques sont par là même hautement valorisées dès lors qu'elles permettent de vivre des expériences culturelles davantage "vraies", tranchant avec les expériences de consommation ordinaire.

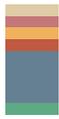
"Toutes les petites salles de concert alternatives de Liège, la Zone, l'An Vers, le Carlo-Lévi, le CPCR, le Garage, [...] J'en oublie forcément dans la liste, plus les squats, la chauve-souris mais qui a fermé maintenant. [...] Il y a le Passe-Partout à quelques centaines de mètres qui est un centre culture autogéré, squatté et il y en a encore un autre du côté de Bressoux-Droixhe et euh... Qu'est-ce qui fait que j'y retourne systématiquement? C'est... Bon la qualité des animations, concerts machin, etc., le prix qui est vraiment, qui est relativement bas, le fait de ne pas avoir l'impression d'être pris pour une marchandise et d'être, enfin d'avoir un échange culturel avec le lieu, l'activité, etc. et pas juste un échange bancaire quoi. Et hum... Et le fait que ce sont la plupart des lieux je vais y retrouver des amis, si pas des gens qui ont, si pas des gens du public au minimum des gens de l'organisation parce qu'à force d'organiser des choses on connaît, on finit par connaître un peu tout le monde" (Aurélien, 28 ans, webdesigner, formation en électronique, Liège)

En quête d'ambiances particulières, de lieux sortant de l'ordinaire, d'expressions artistiques déliées des considérations économiques, de créations originales ne cherchant pas à plaire au plus grand nombre, à la recherche parfois d'événements se situant en dehors des lieux culturels institutionnalisés, ces individus se distinguent par la revendication d'une forme d'autonomie dans la formation de leurs préférences et de leurs pratiques.

Cette quête de pratiques culturelles à distance de la marchandisation de la culture et de l'homogénéisation culturelle s'accompagne d'effets à la fois de distinction et de sociabilité, distinction par mise à distance de la culture marchande et sociabilité construite à partir d'une communauté de préférences culturelles pensées comme alternatives.

"Pour les événements plus underground, plus home made, des petites soirées, des petits concerts avec des jeunes groupes ou des jeunes DJ's, c'est hyper compliqué en Belgique. Par rapport à la France, aux Pays-Bas, l'Italie je ne sais pas s'ils se bougent plus ou s'ils ont plus d'aide mais il y a plus d'ouvertures. Il y a quand même moins d'espaces ici pour s'exprimer. [...] [Est-ce qu'il y a des lieux culturels dont vous connaissez l'existence mais où vous savez que vous n'irez jamais?] Le Forest National ça je n'irai pas, par rapport au prix et à l'ambiance marketing qu'il y a autour. Moi je vais voir de l'art, je ne fais pas une sortie business." (François, 21 ans, étudiant en tourisme, Bruxelles)

"Le cinéma, j'aime bien l'Arenberg. Euh, quoi d'autre? A Louvain-la-Neuve, je ne vais pas beaucoup aux spectacles, je ne vais pas du tout au Jean Villard, du tout du tout. [Pourquoi?] Si j'y vais quand même de temps en temps quand il y a des artistes que je connais. Mais sinon j'y vais jamais, par exemple Villers-la-Ville j'y vais jamais, j'ai été il y a longtemps du



temps de X mais j'y ai plus jamais mis les pieds. C'est le genre de truc qui ne m'intéresse pas du tout. Je trouve que c'est très bien hein parce que les gens y vont en famille et que donc c'est un grand spectacle populaire. Mais moi, si vous me demandez mon avis c'est vraiment un milieu où j'ai vraiment pas envie de..." (Marianne, 65 ans, retraitée, employée dans le secteur culturel, diplômée universitaire, Louvain-la-Neuve)

La mise à distance de la culture marchande, voire de la culture "subsidée", est en effet souvent couplée avec la constitution de réseaux de sociabilité qui se nourrissent du sentiment de constituer une communauté unie par des préférences culturelles partagées, à distance également des lieux institutionnels. Ceci rejoint en partie la définition proposée par Simon (2009, p. 39) de l'underground comme "ensemble d'activités créatives, artistiques et culturelles, qui se déploient hors des réseaux formellement organisés d'institutions de production, d'exploitation et de diffusion. Ces activités créatives, expérimentales, souvent présentées comme subversives, (visant à se différencier de l'institué en affirmant s'y opposer, ou plus simplement à renouveler l'offre créative d'un secteur), sont portées par des individus en réseaux, parfois par des groupes faiblement structurés". Les dimensions d'exploration, d'expérimentation et d'exigence y occupent une place importante, la distance prise par rapport aux lieux institutionnels et à la culture marchande pouvant apparaître comme garantie d'authenticité. Certains enquêtés ont évoqué les logiques d'insertion dans des réseaux spécifiques liées à l'accès à ce type de pratiques, parlant par exemple alors de "microcosme" organisant des formes d'entre soi autour de préférences culturelles lourdement ciblées. Se révèlent là certaines formes de dispositifs qui doivent être activés pour que les pratiques et les genres culturels puissent être considérés comme "alternatifs", ce terme opérant alors des effets distinctifs. Parmi ces dispositifs, il y a le fait de ne pas jouir d'une large diffusion, ce qui garantit un certain élitisme, et de ne pas s'inscrire dans le panel des lieux reconnus institutionnellement et/ou par la culture marchande, ce qui atteste d'une certaine "authenticité" sur laquelle l'inscription dans des logiques économiques et/ou dans des logiques de subventionnement jetterait la suspicion.

Rémanence des anciennes tensions entre culture et économie ou entre culture et institution, chez certains enquêtés c'est une "humeur anti-institutionnelle" qui prend le dessus plus même que la critique de la culture marchande et du capitalisme culturel. Celle-ci se double alors, voire cède le leadership à une critique des politiques culturelles menées par les pouvoirs publics, avec en toile de fond une suspicion radicale selon laquelle les interventions étatiques ne pourraient que tarir le potentiel subversif, voire l'intérêt des productions culturelles, ou à tout le moins se refuseraient à accueillir des productions culturelles réellement novatrices.

"Je fréquente assez peu les grosses institutions. [...] L'offre culturelle, elle est déjà à côté quand elle s'appelle "offre culturelle". Demande, offre, on est où là? Vous me parlez de quoi là? Vous me parlez d'un marché ou vous me parlez de la culture? [...] L'offre culturelle mais même si vous le faisiez gratuit... Qu'est-ce que ça veut dire mettre en valeur dans un musée? Qu'est-ce que ça veut dire amener quelqu'un au musée? Pourquoi on amènerait quelqu'un au musée s'il n'y va pas déjà? Vous ne ramènerez jamais les gars des quartiers nord les gars! Ou ça sera en mendiant! Comment est-ce qu'il faudrait sortir des structures de l'État. Sortir de la logique du Ministère de la Culture qui décide de ce que sera

la politique culturelle.” (Damien, 24 ans, étudiant, master en sciences politiques, Bruxelles)

“C’est important qu’on ait ces endroits indépendants pour qu’ils ne dépendent pas pleinement de ces institutions culturelles... Parce que certains artistes qui ne sont pas très connus ou qui peut-être seraient pas subventionnés parce que, je sais pas, je ne sais pas comment expliquer. [Donc vous avez l’impression que les politiques culturelles ne subventionnent que des artistes connus ?] Pas des artistes connus mais des trucs peut-être qui seraient plus attractifs touristiquement ou plus... Je dis pas que c’est forcément le cas il y a aussi peut être un côté plus qualitatif mais... Bon le fait que ce soit indépendant de l’État permet justement que l’on puisse un peu élargir les horizons au niveau de la musique ou d’ici, etc.” (Baptiste, 20 ans, étudiant en histoire de l’art, Bruxelles)

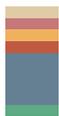
■ 6.3. DES CULTURES ÉMERGENTES, VIVACES, NON INSTITUTIONNELLES ET PEU RECONNUES

Si certains des opérateurs notent la montée de la culture marchande, du “zapping” culturel et des tendances à l’homogénéisation culturelle, ils reconnaissent que la situation actuelle serait propice à l’éclosion de milieux culturellement riches et créatifs, particulièrement mais pas seulement en milieu urbain. Rejoignant plusieurs entretiens individuels insistant sur la multiplication de lieux où rencontrer une créativité hors institution, ils relèvent l’existence de lieux privés autogérés où se déroulent des activités créatives, culturellement intéressantes, souvent branchées sur les réseaux sociaux. Devant une relative désinstitutionnalisation des pratiques et l’explosion de multiples créativités informelles à mille lieues des industries culturelles et de la classe créative chères au concept de ville créative (Florida, 1994), les opérateurs doivent se repositionner, par exemple en développant des pratiques d’hospitalité à des formes culturelles nées ailleurs mais nécessitant, à un moment de leur développement, des espaces d’accueil et du matériel dont les praticiens ne disposent pas, pour des répétitions, des réunions, des spectacles. De l’avis d’individus interviewés, ces formes culturelles émergentes sont peu reconnues.

“Déjà je vais te dire un truc, sur la Belgique, il y a de bons artistes dans le rap, dans tout franchement, le pire c’est quoi ? Il n’y a pas des gens pour nous soutenir. [...] Il n’y a pas assez de soutiens. Je ne sais pas, les gens deviennent lobotomisés quoi. C’est comme si on était à côté mais les gens nous calculent pas quoi” (Amadou, 26 ans, profession non révélée, diplômé non révélé, Bruxelles)

“Après il y a certaines choses qui ne sont pas très exploitées, par exemple les skateboards et tout ce qui est un peu lié à la culture Hip Hop, il n’est pas très exploité à Liège. Et oui à la place Saint-Lambert, il y a quelques skateurs euh mais il n’y a pas une place pour eux, dans une ville si grande que ça, il n’y a pas même un lieu. [...] Pour les graffeurs c’est pareil, on trouve les mêmes soucis, il y a l’école des breaks, il y a un... Mais bon c’est pas très connu.” (Olivia, 27 ans, doctorante en communication et information, Liège)

Ben voilà il y a beaucoup de bâtiments à l’abandon et je pense que la culture ferme un peu les yeux sur tous ces dépôts qui seraient exploi-



tables pour des artistes, je ne parle pas que pour la musique, même au niveau Hip Hop, c'est un milieu où je suis, ben je peux vous dire à Charleroi, on a des graffeurs, des danseurs, des D. J's, des M. C's, après dans d'autres styles de musique, j'ai des amis qui font du rock ben eux aussi ils sont en galère pour un local et ça relève de la culture. [...] Ce qui nous manque à Charleroi et qui manque un peu partout je pense, c'est vraiment des structures. Des structures avec des gens qui sont, en plus d'être payés, en plus d'être là pour travailler, ils ont le cœur et la passion... On n'essaie pas de donner envie aux jeunes non plus, je pense que ça devrait être, vraiment, même à l'école, le fait que, le sport et la culture, ça doit être remis au goût du jour." (Alexandre, 23 ans, en formation d'éducateur spécialisé, Charleroi)

Ces critiques sont intéressantes, à la fois parce qu'elles jettent le soupçon sur les politiques qui se construisent sous le référentiel de la démocratie culturelle mais qui se montrent incapables d'accorder une pleine légitimité culturelle à ces formes émergentes, et parce qu'elles mettent en exergue les attentes associées à ces nouvelles pratiques et donc donnent des lignes d'orientation des politiques culturelles: la mise à disposition de services, d'infrastructures et d'animateurs, soutien aux activités créatives qui se déploient par ailleurs et dont l'émergence n'est pas nécessairement tributaire des politiques institutionnelles.

Quant aux opérateurs rencontrés, eux aussi insistent sur le manque de reconnaissance de ces formes culturelles émergentes de la part des politiques, et sur le décalage entre ces pratiques et attentes culturelles nouvelles et les cadrages administratifs autour desquels se sont institués les dispositifs administratifs et les politiques publiques. Face à un paysage extrêmement mouvant, s'accentuerait notamment l'écart entre la temporalité des pratiques culturelles, les acteurs qui les portent et les pratiques administratives. Ce constat conduit certains intervenants à y voir un signe de désengagement des pouvoirs publics. Ce constat est encore plus aigu lorsque des opérateurs travaillant dans des espaces liés à la désindustrialisation et où se concentre la pauvreté, ne trouvent pas de répondant auprès des décideurs politiques. Dans le même ordre d'idées, les opérateurs ont souligné leur difficulté à soutenir les projets émergents. Bien souvent les premiers contacts entre les porteurs de ces projets et les institutions se construisent sur des bases non marchandes. La difficulté survient toutefois rapidement dès lors que doivent s'établir des interactions contractuelles, les responsables des institutions culturelles se plaignant d'un manque de moyens pour assurer une rémunération de ces prestations qui en assurerait la reconnaissance et pourrait également favoriser une professionnalisation des pratiques. Se répète là, sous une forme renouvelée, une critique classique adressée aux politiques culturelles issues des années 60-70 qui ont, professionnellement, favorisé l'émergence et la reconnaissance de métiers d'animation ou d'organisation culturelles mais beaucoup moins celles des créateurs².

Ces critiques croisées conduisent certains intervenants à souhaiter davantage de flexibilité mais aussi de réactivité par rapport aux pratiques innovantes et émergentes, sans que ne soient fortement thématiques les risques d'affaiblissement des garanties de stabilité institutionnelle par rapport à la montée de financements qui seraient de plus en plus liés à des projets, et donc à des durées déterminées, conduisant le finance-

² Ainsi certains s'interrogent sur l'intérêt, voire la nécessité, de repenser et de rajouter les Tournées Art et Vie.

ment de la culture à se rapprocher des logiques propres à un marché concurrentiel où les différents opérateurs “luttent” entre eux en vue de s'approprier des ressources limitées.

7. S'investir culturellement

■ 7.1. UN DÉPLACEMENT DANS LES FORMES D'INVESTISSEMENT CULTUREL ?

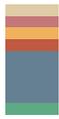
À partir des entretiens individuels ou de certains propos recueillis lors des focus groupes, on peut émettre l'hypothèse d'un déplacement relatif des formes d'engagement culturel. Comme nous y avons insisté précédemment, les formes d'engagement liées à une familiarisation avec des pratiques culturelles spécifiques au cours des différentes phases de la socialisation, et notamment de la socialisation primaire, continuent de jouer un rôle essentiel. Cependant certaines d'entre elles laissent davantage émerger une logique d'individualisation qui peut parfois être en rupture avec les modes de socialisation. Ainsi transparait chez certains interviewés et opérateurs rencontrés, la montée d'un rapport exploratoire à la culture venant contrebalancer et complexifier la fidélité aux formes d'engagement des milieux d'origine ou aux institutions culturelles. Particulièrement perceptible parmi les publics jeunes, ce mode d'engagement culturel se retrouve dans d'autres publics. Des responsables d'anciennes associations d'éducation permanente rapportent la montée de tels engagements labiles et éphémères avouant, “(avoir dû) assouplir l'idée de l'engagement long car les femmes (*membres de l'association*) vont et viennent”.

Cette dimension exploratoire se manifeste tout d'abord par un goût pour la découverte et pour la surprise. Trouvant sans doute sa concrétisation la plus évidente dans le surf sur Internet, à propos duquel le concept même d'engagement exploratoire a été théorisé (Auray, 2010), il se manifeste également dans le rapport à d'autres genres et d'autres pratiques culturelles d'individus dotés d'un capital culturel.

“Les pièces de théâtre c'est pour découvrir des choses avec lesquelles on n'est pas forcément familiarisé. Ça permet de découvrir autre chose. Moi je pense que c'est la découverte essentiellement.” (Laure, 22 ans, étudiante, master en psychologie, Mons)

“[Toutes ces activités, cinéma, théâtre, peut-être un peu moins les concerts mais toutes ces activités, vous les faites pourquoi? Ça vous apporte quoi?] Ha ben déjà c'est bien de quitter chez soi pour ne pas rester calé devant la télé ou devant, devant son ordinateur. Ben c'est... Oui c'est déjà découvrir... Découvrir le... Un metteur en scène, une pièce, des acteurs, c'est principalement pour ça quoi. [Pour la découverte?] Pour la surprise, oui c'est ça, la découverte, la surprise que ça peut apporter quoi.” (Olivier, 54 ans, sans emploi, formation de cuisinier, diplôme secondaire inférieur, Bruxelles)

“[Qu'est-ce que ça vous apporte d'aller voir un film?] Ben ça change avec le temps maintenant. C'est le sujet qui est important, la manière de le traiter, et puis je regarde aussi beaucoup le travail de l'image et du son



parce que voilà c'est quelque chose qui m'intéresse et alors l'idéal pour moi c'est de ressortir d'un film avec plein d'inspiration pour mon propre travail. [...] Me nourrir en fait voilà, pour moi, quelque chose d'intéressant c'est quelque chose qui me nourrit. J'ai l'impression d'avoir appris, découvert quelque chose. Des portes qui se sont ouvertes, des choses que je n'aurais pas pu imaginer avant. C'est pas des choses directes en lien avec le film mais ça fait un petit déclic." (Thierry, 47 ans, professeur d'art, formation artistique, Bruxelles)

Plusieurs des interviewés disent ainsi rechercher certaines pratiques précisément parce qu'elles sont susceptibles de prodiguer des sensations fortes comme l'émoi, le saisissement, le bonheur, l'ébranlement. Ces sensations trouvent un écho particulier dans leur vie, faisant de cette expérience un moment d'exception tranchant avec le quotidien. Ceci transparait de manière particulièrement éclairante dans le discours de cette enquêtée à propos de l'opéra.

"L'opéra ça j'aime beaucoup. [Vous savez expliquer pourquoi? Vous savez ce que vous aimez?] Ben parce que c'est un art total, parce que on est... On est engagé par tous les sens à la fois et c'est quelque chose qui est grandiose qui, un peu comme les tragédies classiques qu'on ne joue plus beaucoup, qui fait un peu... Allez la purgation des sentiments, c'est quelque chose qui fait un peu dans l'excès et donc ça vous permet un peu, comme un grand défouloir, vivre intensément une émotion, c'est quelque chose qui est très gai." (Laurence, 42 ans, enseignante et conseillère juridique, licence en philologie romane, Liège)

Cette intensification affectuelle peut se vivre à la fois comme spectateur mais aussi comme acteur, ici dans le contexte d'une participation comme choriste à un spectacle de gospel.

"Je commençais déjà à bouger parce que vu l'ampleur de l'histoire, des musiciens, etc., c'était entraînant. Et puis quand c'était le jour du concert, on vous met votre toge et là vous êtes quelqu'un d'autre. Ça vous... Franchement, le fait de mettre cette toge, c'est plus la même chose alors que ce n'est que bêtement un bout de tissu. Et c'est vrai que ça a été un moment extraordinaire. [...] [Qu'est-ce que vous aimez là-dedans?] Honnêtement, je ne peux pas dire, c'est le fait de chanter ensemble. Et puis vous arrivez à des... En fait, quand vous entendez toutes ces voix, ça se fond... Enfin je ne sais pas, je trouve ça extraordinaire! [...] Vous ne pouvez pas croire comment vous vous sentez, c'est absolument extraordinaire, franchement c'est magique, franchement il faut le vivre quoi. [...] C'est quelque part prendre son pied." (Chantal, 58 ans, sans emploi, diplôme de secrétaire de direction, Bruxelles)

L'engagement dans la culture peut apparaître sous la forme d'une recherche d'opportunités et d'occasions qu'il s'agit de saisir pour en faire l'expérience, quitte à l'abandonner presque aussi vite. Cette tendance pourrait être mise en relation avec la montée de la référence à la flânerie ou à la déambulation dans le rapport culturel à la ville, ou aussi à la montée ou à la redécouverte de l'idée de sérendipité dans l'activité scientifique, ou encore aux formes de navigation, de "surf" sur le web. Ce qui est recherché ce sont des rencontres à deux dimensions: l'inattendu, le hasard, d'un côté, et, de l'autre, leur potentialité à susciter des expériences émotionnellement intenses même si éphémères. Cette recherche de sensations, d'explorations semble s'opposer au constat, souligné par certains opérateurs, d'une absence de curiosité, d'une résistance à la

découverte. Mais, très probablement, les publics visés par ces constats ne sont pas identiques, même si on peut aussi supposer que l'insertion dans des "communautés" formées autour de proximités culturelles doit vraisemblablement à la fois encourager l'exploration mais également en baliser les frontières.

Ce rapport exploratoire à la culture est fortement lié aux nouvelles technologies de la communication. Même s'il est toujours possible de prétendre que des compétences de curiosité sont acquises dans les milieux proches ou à l'école, la configuration même du web invite à un tel rapport exploratoire privilégiant la recherche de rencontres inédites. Autre enseignement extrait de l'enquête, l'école ne paraît pas être un lieu propice au développement de ce rapport exploratoire. Pour de nombreux répondants, la plupart du temps l'école ne se présente pas comme un lieu propice au développement de l'accès à la culture, non pas parce qu'elle n'organise pas de telles rencontres mais essentiellement en raison des formes dans lesquelles elles s'opèrent. Ces formes, se présentant souvent de manière contraignante, ne permettent précisément pas l'émergence de ce rapport exploratoire et expérientiel à la culture. Ceci n'empêche pas que certains enseignants ou certains contextes pédagogiques peuvent tout à fait, au sein de l'école, susciter l'enthousiasme et apparaître comme des acteurs et des moments marquants dans la carrière culturelle des jeunes.

De même, l'interprétation des abandons de certaines pratiques auxquelles les interviewés avaient été initiés – souvent par leurs parents, parfois aussi par l'école – renvoie elle aussi souvent à une incapacité de ces pratiques à encore susciter l'envie, l'engouement, le plaisir, la rencontre. Le manque d'envie en vient alors à délégitimer les efforts exigés par l'apprentissage. L'explicitation des raisons des réorientations de pratiques renvoie systématiquement à ces dimensions – plaisir, sociabilité... – qui paraissent constitutives du "goût" pour certaines pratiques plutôt que d'autres. Ces remarques rejoignent ce qui a été évoqué précédemment par rapport aux reconfigurations de ce que peut recouvrir l'idée de légitimité culturelle. Bien entendu, on l'a vu, cette légitimité culturelle renvoie toujours largement à une hiérarchisation entre des pratiques "nobles", reconnues, et des pratiques qui le sont moins ou pas. Toutefois paraît émerger une autre forme de légitimation culturelle, dont il faudrait préciser à la fois les contours et l'ampleur, pour laquelle le potentiel expérientiel deviendrait d'une certaine façon aussi, voire plus déterminant que le genre culturel auquel est généralement associée l'idée de légitimité culturelle. Pratiquer la capoeira, les danses africaines, le karaoké, "tripper" lors d'un concert, participer à un jeu de rôle grandeur nature, oublier ses tracas quotidiens dans le tricot ou le jardinage, tenter des expériences culinaires, participer à une chorale, s'entraîner pour les 20 km de Bruxelles, autant d'activités culturelles qui ne bénéficient pas d'une légitimité culturelle au sens le plus courant donné à cette expression, mais dont le succès même invite à penser une légitimité qui se situerait alors précisément dans cette capacité de susciter ce type d'expérience que l'on peut nommer "esthétique", à condition bien sûr de rendre au concept d'esthétique un sens large qui excède celui d'artistique au sens des des Beaux-Arts et qui couvre alors le champ de la sensibilité et des émotions (Schaeffer, 1992). À tout le moins, on assisterait à un décrochement relatif des liens entre genres culturels légitimes et attentes "esthétiques", certaines pratiques autres paraissant particulièrement propices à les satisfaire.

Au-delà de la classification de genres culturels plus ou moins légitimes, ce qui deviendrait là déterminant ce serait plutôt la capacité de susciter ces expériences d'intensification affective, de plaisir (ou de déplaisir mais qui enrichit comme dans la souffrance de l'entraînement) que peuvent provoquer certaines pratiques. Ce constat ne s'oppose pas avec l'hypothèse selon laquelle ces potentiels d'intensification esthétique répondent en fait à des mises en forme sociales, à des modes, comme en attesteraient, par exemple, la littérature ou les émissions télévisuelles du conseil psychologique mettant en scène l'émotion ou l'explosion de la littérature d'accompagnement des pratiques culturelles tels le jardinage, la cuisine, la décoration, la pratique sportive.

Comment se situent les opérateurs face à ces glissements ? Ils confirment largement l'importance que revêt, pour certains publics, en particulier les jeunes, l'idée d'expérience elle-même liée à celle d'exploration. Soucieux de répondre à cette demande d'expérience, certains d'entre eux conçoivent leur action culturelle à partir de plusieurs dimensions. Il s'agit tout d'abord de favoriser des intensifications affectives et émotionnelles encouragées par des espaces bienveillants et qui engagent très vite la sociabilité, des rencontres avec "l'inattendu", autant de ruptures, ou de sensations de rupture, avec la continuité de la quotidienneté mais de manière socialisée et contrôlée. L'action culturelle se donne encore comme ambition de stimuler l'activité, prêtant à l'usager la possibilité d'échapper à la position de simple spectateur ou de consommateur, de brouiller les pistes en franchissant les frontières entre auteur et spectateur, par exemple pour aller vers des pratiques de "partage". À cet égard, il serait intéressant d'analyser la montée de certaines pratiques culturelles dont une des spécificités est précisément l'exigence d'un engagement actif. C'est le cas des jeux de rôle grandeur nature et des activités s'organisant autour de ce qu'on peut appeler, en utilisant une terminologie déjà ancienne, le "loisir actif" : les cours de cuisine, le jardinage notamment pensé comme activité politico-culturelle, la redécouverte du tricot comme activité culturelle. Sans doute de telles tendances sont-elles liées à la valorisation d'une anthropologie de l'activité déjà évoquée.

Pour répondre à la demande d'expérience, le projet culturel peut aussi encourager les manifestations d'extimité visant à mettre en scène des parts d'intériorité, y compris sur des scènes qui les publicisent au moins partiellement. Cette tendance est particulièrement claire dans les usages de Facebook et se trouve révélée en miroir par les effets potentiellement éprouvants, voire dévastateurs, qu'elles peuvent générer.

Dans la foulée de ce glissement vers l'idée d'expérience, certains opérateurs culturels désignent les dispositifs culturels comme des "laboratoires". En raison des liens de ce mot avec le domaine des sciences et techniques, on ne s'étonnera pas qu'il ait été évoqué à propos du domaine des technologies numériques, sans que son usage ne puisse s'étendre à des pratiques culturelles peu outillées technologiquement. La montée de l'importance de ce référentiel de l'expérimentation se perçoit également dans les critiques qui sont quelquefois adressées aux politiques culturelles qui lui laisseraient de moins en moins de place. L'argument est évoqué par rapport à la fois à l'avancée des politiques événementielles, au "branding urbain" et aux nouvelles formes de cadrage de l'octroi des subventions et de leurs modes d'évaluation. Au travers, par exemple, de la montée d'exigences de performances qui risquent de restreindre les

espaces où l'échec – inhérent à l'idée d'expérimentation – est possible.

Si le recours à la notion d'expérience n'est pas nouveau, celle-ci était déjà présente dans le projet de la démocratie culturelle, sensible à la dimension pratique de la culture, elle relevait alors de l'horizon de politiques culturelles qui entendaient "animer" les populations. Aujourd'hui cette attente se trouve portée davantage par les publics eux-mêmes. La question étant bien entendu de saisir les glissements qui, dans ce processus, se sont opérés dans ce que "animation", "activité" ou "expérience" veulent dire.

■ 7.2. LE TRAVAIL SUR SOI

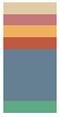
Selon plusieurs auteurs, la société contemporaine se caractériserait par l'injonction à travailler sur soi-même. En attestent tant la profusion de la littérature psychologisante que les transformations des politiques sociales demandant à l'individu en souffrance d'aller puiser en lui-même les ressources qui lui permettront d'en sortir et de construire son projet de vie. Sans doute peut-on comprendre la référence au travail sur soi comme une version contemporaine du rôle de la culture dans la constitution du "moi expressif" opposé au "moi rationnel" (Taylor, 1998). Selon le philosophe le "moi expressif" présuppose un individu doté de richesses intérieures qui gagnent à pouvoir s'extérioriser et qui, dans le cas de l'artiste, constituent la ressource créative par excellence. Le "moi expressif" comme le processus d'"esthétisation de la vie quotidienne" décrit par D. Bell, ont gagné en prégnance dans l'imaginaire de la personnalité depuis les années 60-70, ce qui a conduit à populariser les valeurs artistes (originalité, spontanéité, autonomie, créativité, authenticité...). Leur dissémination a poussé à la réorientation de certains anciens dispositifs institutionnels y compris dans le champ culturel.

Ce travail sur soi, bien décrit par Didier Vrancken (2006), affleure dans les discours émis par certains individus interviewés pour justifier leurs pratiques culturelles : il s'agit de "profiter" des activités culturelles pour réfléchir à soi-même, pour mieux se découvrir.

"Un des derniers films que j'ai été voir c'est un film qui était un documentaire justement sur une histoire de famille. Donc j'ai été le voir parce que je pensais que ça allait me nourrir par rapport à mon propre projet mais par rapport à ma réflexion. Donc voilà c'est plutôt comme ça que je vais voir les choses. Je vais vers les choses que j'ai l'impression qui vont m'apporter, soit répondre à des questions, voilà, par rapport à ma vie, soit me nourrir par rapport à mon travail artistique, ou alors par rapport à ma paternité, quand je me posais des questions, voilà. Quel genre de père je souhaite être ? Ou alors avec ma fille, qu'est-ce que j'aimerais bien faire passer comme message ? Et je trouve que là, pour ça c'est l'idéal." (Thierry, 47 ans, professeur d'art, formation artistique, Bruxelles)

Cette dimension psychologisante et expressive émerge quand il s'agit pour l'individu de qualifier les moments de réussite ou de satisfaction esthétiques.

"Qu'est-ce que ça m'apportait [la danse] ? Je me sentais bien là-dedans. J'adorais faire ressentir des émotions aux autres à travers la danse. Là je me retrouve parfois toute seule à danser dans mes escaliers, dans mon salon. J'aime bien ressentir la musique et m'exprimer dessus en fait."



J'aime vraiment beaucoup ça. [...] Pour un public c'est... Moi je vais leur montrer de quelle manière moi j'interprète cette musique et de quelle manière j'ai envie de leur faire passer cette musique ou cette danse.” (Marie, 22 ans, étudiante, master en journalisme, Bruxelles)

“[Et parmi toutes ces activités, lesquelles t'apportent le plus?] La batterie parce que c'est vraiment quand je joue, que je me sens bien, je me sens fier et ça me rend libre, libre d'expression. [Est-ce que toutes ces activités c'est plutôt des passe-temps ou t'en attends plus?] J'en attends beaucoup plus, pour la batterie en tout cas. Pour le sport, un passe-temps mais j'en attends pour me sentir bien physiquement.” (Jérôme, 16 ans, étudiant en secondaire, Marneffe)

La pratique culturelle de consommation comme de production est pensée comme un processus psychique permettant de se rapprocher de soi pour mieux se connaître. Des interviewés ont ainsi évoqué des réorientations importantes dans leurs parcours biographiques liées à des pratiques favorisant le travail et le retour sur soi. Dans ces parcours, des pratiques comme la lecture, le *self-help*, notamment le yoga et la méditation, apparaissent et viennent se substituer à d'autres loisirs comme le sport, les sorties, mais également à des formes d'engagement dans la vie publique investies auparavant. C'est notamment le cas d'Alvaro qui a délaissé son implication associative militante et s'est récemment tourné vers des méthodes de développement personnel. Perçues comme des pratiques thérapeutiques, ces méthodes visent à entamer un travail introspectif, à comprendre les relations humaines et à se “remettre debout” après un accident biographique.

“J'ai lu un livre de Dale Carnegie, [...], c'est “Comment se faire des amis et avoir une influence sur leur vie”. Ce livre par exemple, il m'a excité, mais vraiment il y a des livres comme ça qui te font grandir, ils te font prendre conscience de certaines choses, ils t'expliquent des choses que tu voulais apprendre mais que tu ne savais pas où trouver l'explication. [...] Je me considère comme une personne bien mais je sais aussi que je suis très maladroit parfois dans mes relations avec les personnes. (...) Il y a des choses, des aspects de ma personnalité qui me dérangent un peu tu vois, d'autres choses que je ne parvenais pas. Donc voilà, j'essaie, j'ai pris la démarche de changer ça tu vois. Comment? En se renseignant, en lisant des livres qui parlaient de ça, le développement personnel, la psychologie un peu pour comprendre la relation, bon déjà les êtres humains comment ils sont tu vois, comment ils résonnent ou comment ils se mettent en relation.” (Alvaro, 29 ans, employé dans le secteur culturel, licence en sciences politiques, Bruxelles)

Ce travail entrepris viserait non pas tant à la fois à reconquérir une identité intrinsèque qu'à s'engager dans un processus de transformation de l'identité, pour se “retrouver” tout en s'adaptant davantage à son milieu. Des pratiques culturelles prennent dès lors parfois une valeur thérapeutique dans le discours de certains individus en quête d'authenticité et ce, parfois, au détriment des formes d'engagement dans la vie citoyenne.

“Quand j'étais mariée, j'étais déprimée, angoissée, ça allait très, très mal. [...] J'ai découvert la méditation et c'est comme ça que je me suis inscrite à X, ici à un monastère à côté, des journées complètes de méditation. C'est une question thérapeutique mais ça m'a beaucoup aidée. La même chose maintenant depuis le divorce, j'avais décroché la méditation et tout ça et comme j'ai repris les études dernièrement, j'étais complètement à

côté de la plaque, angoissée et mal et depuis que j'ai pris la méditation et le yoga j'ai commencé à me sentir de nouveau bien. C'est quelque chose qui convient très bien." (Maria-Paula, 52 ans, sans emploi, formation en management et master en sciences du travail, Louvain-la-Neuve)

"Bon le crochet par exemple, quand j'ai fait mon burnout, on m'a dit de m'occuper. [...] Alors là, la neurologue, elle me fait ainsi, elle dit: "Il faudrait peut-être que vous vous occupiez l'esprit", parce que c'était le travail qui me bouffait. [...] Elle dit: "Il y a d'autres gens très nerveux, on leur apprend le crochet ou la broderie parce que ça calme". [...] Alors je me suis dit: "On va essayer le crochet". [...] Il y avait plus que là que je me sentais bien en fait, parce que ça m'occupait l'esprit. Pour dormir pareil, il fallait que je pense à mon crochet pour dormir, sinon je ne savais pas dormir, je pensais au boulot, c'était fini." (Béatrice, 50 ans, sans emploi, diplôme enseignement secondaire inférieur, région de La Louvière)

En creux, ces témoignages mettent en évidence ce qui peut apparaître également comme une nouvelle forme de risque d'instrumentalisation de la culture. Non pas tellement au service de l'État ou des industries culturelles, mais plutôt ici au service de l'amélioration du rapport à soi et du bien-être. Ce que nous révèle un des témoignages précédents, où le professionnel de la santé consulté suggère une activité culturelle, peut être mis en relation avec les suggestions faites à des demandeurs d'emploi par des conseillers d'insertion de CPAS, par exemple de s'investir dans des pratiques culturelles.

Dans le même ordre d'idées mais avec des formulations plus déflatoires, plusieurs interviewés réfèrent leurs pratiques culturelles à des gains d'épanouissement personnel, liés par exemple à l'enrichissement de soi ou encore au sentiment de réalisation de soi au travers de pratiques créatives.

"La majeure partie de mon temps libre, je le passe justement à... Voilà, je mets mes gants, je mets mon masque et je suis dans ma cave et je peins mes trucs. Et je pense que ce temps-là, il est vraiment vital pour... Voilà avancer et être bien aussi dans mon quotidien. [...] J'ai l'impression que voilà, j'ai besoin de m'accorder du temps pour faire ces choses. [...] [Quelles sont les activités qui t'apportent le plus?] La peinture et le montage. La peinture pour le développement, l'épanouissement personnel et le montage pour le souvenir je pense que, le montage et la photo j'les mets ensemble." (Thomas, 31 ans, chargé de communication, master en art du spectacle, Bruxelles)

"[Parmi toutes les activités dont on vient de parler, lesquelles t'apportent le plus?] Le hockey. [Pourquoi?] Parce que c'est un sport d'équipe et ça fait du bien d'être soudé, puis ça dépense bien. [Et toutes ces activités ce sont des passe-temps ou c'est plus?] Non, c'est essentiel à mon maintien psychique, j'en ai besoin pour rester bien." (Arthur, 19 ans, étudiant en secondaire, Nivelles)

Cet infléchissement dans la motivation des pratiques culturelles où la dimension psychologisante tend à gagner en importance se repère aussi dans la montée en puissance, en particulier dans les populations les plus jeunes, de la référence au défolement, parfois, voire souvent, verbalisé dans le vocabulaire du "trip", hérité de l'usage de stupéfiants.

■ 7.3. DU DIVERTISSEMENT AU DÉFOULEMENT

De nombreux interviewés justifient leurs pratiques culturelles en termes de divertissement, de détente, voire de défolement face à la pesanteur et l'aliénation inhérentes au quotidien, qu'il s'agisse des contraintes familiales ou professionnelles. Sont alors souvent évoquées des pratiques ne bénéficiant pour les personnes qui les évoquent que d'une légitimité toute relative.

"[Qu'est-ce que ça vous procure de regarder la télévision ?] Une détente, pour un peu souffler quoi." (Sylviane, 50 ans, sans emploi, licence en histoire de l'art, muséologie et archéologie, Louvain-la-Neuve)

"[Et qu'est-ce que ça vous apporte un festival comme ça ?] Bah disons qu'on déconnecte un peu, on sort du boulot et tout, on fait une trêve. [...] Des films surtout ouais. [Ça vous apporte quoi ?] Bah c'est bizarre comme question... [C'est pour vous détendre, vous occuper ?] Bah me détendre oui, c'est rarement du cinéma d'auteur danois quoi ou truc qui te prend la tête." (Nicolas, 29 ans, abandon études de traduction, actuellement en formation conducteur semi-remorques, Ciney)

"[Pour chacune de ces activités qu'est-ce que vous en retirez quand vous les faites ?] Et bien j'essaie en tout cas d'en retirer du plaisir parce que voilà je travaille quand même pas mal et donc j'essaie quand j'ai du temps libre, que ça me détende et voilà que ça me vide un peu la tête, me consacrer entièrement à quelque chose donc du plaisir, du bien-être. [Lesquelles vous apportent le plus ?] Le sport c'est super pour vider la tête, sinon plaisir bien-être, c'est plutôt se faire un super truc à manger, de prendre d'autres effets pour faire un super plat et voilà ce qui est hyper gratifiant c'est de réparer quelque chose, de construire quelque chose, ça j'adore, c'est une grande satisfaction personnelle, sinon ben voilà, faire de la couture c'est réparer quelque chose soit c'est essayer de créer quelque chose." (Jamila, 33 ans, employée dans le secteur médical, licence en kinésithérapie, Bruxelles)

Le registre de la détente est mobilisé par des individus plus avancés en âge, le plus souvent impliqués dans la vie active indépendamment de leur catégorie socioprofessionnelle. Ceci fait d'une certaine manière écho à ce que nous avons pointé dans l'effet des cycles de vie. L'entrée sur le marché du travail et l'entrée dans la parentalité constituent des tournants importants dans la trajectoire des individus susceptibles de réorienter les contours de la participation à la vie culturelle et des loisirs, sous le poids de contraintes grandissantes. Ainsi, ces moments de détente permettraient à ces individus de relâcher, pour un laps de temps déterminé, ces obligations, de se délasser, de trouver du "temps pour soi" ou encore d'établir une pause dans la vie quotidienne.

À l'inverse, pour les populations plus jeunes, les registres de l'évasion et du défolement paraissent beaucoup plus prégnants. L'évasion, plus qu'un délasserment, permet aux individus de s'échapper mentalement et/ou physiquement du quotidien, d'"être transportés ailleurs", d'être totalement pris par une pratique que ce soit par la lecture, par la danse, par les films, par la musique, comme le révèlent ces extraits qui mobilisent le registre de l'évasion.

"[Quand tu lis un livre comme ça, qu'est-ce que ça t'apporte ?] En fait, je dis toujours que si j'avais pu choisir une époque à laquelle vivre, j'aurais choisi le Moyen Âge et donc j'aime bien me retrouver dans cette ambiance, parce qu'il y a un peu cette ambiance moyenâgeuse dans ces

bouquins de Fantasy donc ça me permet de m'évader." (Maxime, 21 ans, étudiant en médecine, originaire de Mons, Bruxelles)

"Je lis de tout. Plutôt romans. [Et télé? Ordinateur?] Un peu ordinateur, Facebook, la télé, pas trop. Enfin, je regarde parce qu'on a la télé dans le salon, en passant. Mais j'aime bien regarder des films aussi, comme pour les livres, je recherche une histoire qui me transporte ailleurs." (Héloïse, 17 ans, étudiante en secondaire, Luxembourg)

Si l'évasion est plutôt liée à des pratiques sédentaires, mobilisant l'imagination, le défoulement renvoie quant à lui davantage à des pratiques physiques, plus souvent de groupe.

"La danse, ça c'est pour me faire plaisir, c'est pour me défouler." (Chantal, 58 ans, sans emploi, diplôme de secrétaire de direction, Bruxelles)

"Je fais du body combat et du Jam. [...] Généralement les filles vont pas forcément s'identifier à ce genre de sport parce que ça a quand même une connotation assez masculine mais pour autant ça change rien. [...] [Vous le faites pourquoi?] Je le fais parce que c'est... Pour moi ça fait partie intégrante de ma vie et je dois avoir peut-être ce côté un peu hystéro ou... Je sais pas, hyper actif où j'ai ce besoin, à côté du boulot, de me défouler et de pouvoir tout faire sans aucun... Sans rien contrôler, sans réfléchir et voilà." (Laurie, 25 ans, juriste, études de droit, Bruxelles)

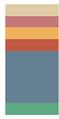
"[Le sport, qu'est-ce que ça vous apporte?] Ça me permet de me défouler, pratiquer avec un groupe, partager les mêmes passions, c'est gai. Ça fait déjà six ans que je fais du roller et le vélo, depuis que je suis petit. [...] [Parmi toutes ces activités, lesquelles vous apportent le plus?] Tout ce qui est sportif, parce que je me sens bien, c'est bon pour la santé et le moral. [Ces activités sont plutôt des passe-temps ou plus?] C'est plus que ça, c'est un peu ma vie en fait, je fais des rencontres, des amis." (Justin, 17 ans, étudiant en secondaire, Bruxelles)

Qu'il s'agisse d'évasion ou de défoulement, ces discours informent sur une forme d'imaginaire qui peut être associé aux pratiques culturelles. Il s'agit de prendre distance par rapport à la quotidienneté, de provoquer une sorte d'absence à soi permettant de se retrouver, d'une certaine façon en s'oubliant. Le discours sur l'évasion ou le défoulement se construit avec pour toile de fond l'inauthenticité du quotidien. S'oublier, s'abandonner, se détacher pour mieux se retrouver, s'éloigner de soi pour être davantage présent à soi. On perçoit là quelles places peuvent occuper les pratiques culturelles lorsque le rapport au monde est lourdement pensé et vécu sous le registre de l'aliénation.

■ 7.4. PRATIQUES CULTURELLES ET ATTENTES DE SOCIABILITÉ

La sociabilité, on l'a dit déjà, est un moteur important des pratiques culturelles. Ce type de motivation semble d'ailleurs ne pas avoir d'âge.

"[Et qu'est-ce que ça vous apporte dans votre vie de faire partie de cette chorale?] C'est d'abord le plaisir de chanter bien sûr et puis de rencontrer un tas de gens, de collègues choristes, certains que je connais depuis des années. On se voit assez régulièrement même en dehors des répétitions. [C'est un milieu dans lequel vous connaissez pas mal de gens?] Oui, certainement, depuis 35 ans que je le fréquente, fatalement oui." (Louis,



62 ans, fonctionnaire retraité, diplôme secondaire supérieur, Bruxelles)

“Lire un bouquin c’est bien mais on est tout seul chez soi et on rencontre pas forcément des gens et ici c’est bien parce qu’on rencontre des gens qui ont les mêmes intérêts que nous. [C’est important pour vous de rencontrer des gens qui ont les mêmes intérêts que vous ?] De rencontrer ou finalement de sortir de mon cocon, de mon appartement quoi. De rencontrer vraiment oui... C’est important... Mais j’ai déjà un ami qui aime bien ce genre de choses aussi donc ça va, j’ai pas besoin de rencontrer de nouvelles personnes. Mais c’est important de voir au moins qu’il y a d’autres gens qui s’y intéressent au moins.” (Baptiste, 20 ans, étudiant, master en histoire de l’art, Bruxelles)

“[Il y a des lieux dont tu connais l’existence mais où tu sais que tu n’iras jamais ?] Ben oui évidemment. C’est comme tout le monde hein, on va dans les lieux où on pense qu’on va rencontrer des gens plus ou moins comme nous, plus ou moins du même univers, du coup ça marchera mieux. Je ne vais pas aller dans une soirée R’n’B alors que je n’aime pas du tout ça. Je pourrais pas m’entendre avec les gens enfin voilà quoi... Au bout d’un moment, enfin c’est sectaire mais on n’a pas vraiment le choix. Tout le monde agit pareil de toute façon. On va dans les endroits qui nous inspirent plus confiance. [...] Si on rencontre des gens, on va pas chercher des gens complètement opposés à notre vision de la vie. Pas comme quand t’es gosse et que t’as pas de barrières, tu t’en fous, t’as pas de goûts musicaux, c’est différent.” (Mathieu, 23, sans emploi, études en bande dessinée, Bruxelles)

Dans certains cas, les enjeux de sociabilité paraissent même plus importants que la nature de la pratique culturelle.

“Je ne viens pas ici pour le festival lui-même, ça c’est une évidence. Je viens pour partager avec ceux que j’aime et qui préfèrent venir ici. [...] [Ça vous arrive de les suivre dans des lieux ?] Évidemment ! Je n’attends que ça ! C’est ça la rencontre ! C’est pas ce que tu me proposes, c’est d’autres petites choses. [...] La rencontre, c’est tout ce qui me reste dans ce monde. Suivre les gens et les amis, évidemment, c’est tout ce qu’il me reste. Sans se faire croire. Sans croire qu’on va tout changer. Je suis venu ici pour suivre des gens même si je me méprise d’être là.” (Damien, 24 ans, étudiant, master en sciences politiques, Bruxelles)

Sans généraliser – nous verrons que des interviewés lient la réussite de certaines de leurs pratiques culturelles au fait de pouvoir être seuls, la compagnie leur apparaissant perturbatrice – il nous semble que la recherche de sociabilité constitue un facteur motivationnel croissant des sorties culturelles dont doivent certainement tenir compte davantage les institutions culturelles, notamment au niveau de la réflexion sur les infrastructures (nombre de musées ont inscrit dans leurs espaces et leur organisation, l’hospitalité, l’accueil, la sociabilité...), mais aussi au niveau des stratégies d’animation.

■ 7.5. DU DIVERTI AU PASSIONNÉ : ESSAI DE TYPOLOGIE

Toutes les personnes interrogées ne s’investissent pas également dans leurs pratiques culturelles. Au regard des discours recueillis, le degré d’investissement est lié, d’une part, au temps investi pour la pratique de

certaines activités culturelles proportionnellement aux autres activités du temps libre et du temps contraint et, d'autre part, au rapport subjectif entretenu à l'égard de telle ou telle activité de loisir. L'échelle d'investissement dans la pratique se décline ainsi :

Le loisir comme...	Passe-temps/ divertissement	Activité mobilisatrice	Passion
Investissement Faible	+	-	-
Moyen/fort	-	+	-
Très fort	-	-	+

Parallèlement à cette première distinction, les entretiens révèlent également la possibilité de situer les personnes dans leur rapport aux activités culturelles sur une échelle allant du meneur au suiveur, étant entendu que ce n'est que très rarement la personne dans son ensemble qui peut être ainsi qualifiée mais plutôt sa position par rapport à telle ou telle pratique. Il est en effet tout à fait possible qu'une même personne se révèle meneur par rapport au jardinage et suiveur par rapport à la lecture. Les meneurs se caractérisent par des préférences culturelles plus tranchées et par une autonomie culturelle fortement revendiquée. Mettant en œuvre une démarche individuelle et volontaire pour explorer les opportunités que recèle l'offre culturelle, ces individus choisissent leurs pratiques sur base d'un tri réfléchi et sélectif et sont susceptibles d'entraîner leur entourage dans ces activités culturelles. Pour ces meneurs, les pratiques solitaires ne constituent pas un obstacle à la participation culturelle. Les suiveurs affichent quant à eux des préférences culturelles moins constituées et leur démarche de découverte est laissée davantage "au hasard" et/ou à des relations sociales auxquelles est accordée une certaine confiance. Cette catégorisation est empreinte de différenciations sociales, dans le sens où les individus disposant d'une position privilégiée dans l'espace social et d'un certain capital culturel sont les plus à même de revendiquer l'autonomie des meneurs. L'âge constitue également un facteur discriminant puisque ce type de profil nécessite une certaine indépendance financière et culturelle. L'exploration des entretiens a mis au jour trois profils idéaux-typiques, croisant la dimension "suiveur-meneur" et révélateurs des degrés d'investissement contrastés observés dans notre échantillon, à savoir le diverté, l'amateur, le passionné.

7.5.1. LE DIVERTI

Loin de constituer des "désengagés culturels", les divertis déploient certaines, voire nombre d'activités culturelles avec le concours d'*autrui* significatifs, sans que celles-ci ne fassent l'objet d'un investissement particulièrement saillant au sens où l'attachement à ces activités, même s'il suscite l'engouement, ne bénéficie pas pour autant d'exclusivité. Lorsqu'ils s'engagent dans une pratique, ils peinent à l'ancrer durablement dans leur trajectoire biographique. Passant volontiers d'une pratique à l'autre, leur intérêt peut s'étioler et se redéployer dans d'autres sphères. Papillonnant parfois d'une activité en activité ou s'investissant dans certaines formes de loisirs mais sans y prêter une signification profonde, ils présentent en général une culture de sorties plus ou moins importante impulsée et soutenue par leur entourage social. Leurs réseaux de sociabilité jouent un rôle de prescripteur et d'accompagnateur particulièrement marqué dans l'orientation de leurs comportements en



matière de temps libre. Ainsi, ils peuvent être amenés à fréquenter certains lieux culturels sans que ces pratiques ne correspondent à des goûts clairement constitués, ancrés dans leur profil. Plutôt que d'entreprendre une démarche exploratoire pour accéder à certaines formes culturelles, ils apparaissent plutôt comme des suiveurs, mais néanmoins prêts à faire des expériences nouvelles sans forcément les rechercher. Pour eux, expérience culturelle et pratiques de sociabilités sont étroitement mêlées.

“Si je sors de chez moi, j’ai tendance à faire une activité avec quelqu’un, c’est dans mes habitudes, voilà. [...] Je vais sur Spotify et alors il y a le thème auteur compositeur que j’aime pas mal mais je ne saurais même pas vous citer un nom parce que j’écoute comme ça. Si j’aime vraiment bien, je vais regarder le nom et je vais essayer de... Sinon niveau passion, je ne suis pas une grande passionnée. Je m’intéresse à plein de choses mais pas de manière intensive. [...] Quand il y a une expo, j’aime bien d’y aller mais je ne suis pas une mordue d’expos non plus. [...] En primaire, j’allais à la danse classique et mouvement de jeunesse. En secondaire, je crois que c’est tout, j’ai fait un peu de natation pour apprendre. En secondaire, j’ai continué les mouvements de jeunesse; de la danse classique je suis passée à la danse plus moderne, le jazz, j’ai fait un peu de diction, déclamation, un peu de guitare mais sans solfège. En fait, je commençais beaucoup de choses mais j’arrêtais voilà. En fait, je ne suis pas une passionnée. [...] J’allais beaucoup à la patinoire, ça je me rappelle. Forcément j’allais au cinéma avec les copines mais ce qu’on allait voir n’était pas très intéressant. J’allais à des concerts avec mes parents. [...] Jean-Jacques Goldman, Roch Voisine, Patrick Bruel plein de fois.” (Caroline, 36 ans, réflexologue et graphiste, études de graphisme, Liège)

Pour les divertis, les pratiques culturelles sont vécues sur un mode à dominante occupationnelle, mobilisant des registres motivationnels comme le plaisir, le divertissement, le défoulement. Elles constituent autant d’occasions de sorties entre amis, d’opportunités afin de passer du temps avec des proches, de s’amuser et de sortir du quotidien, sans pour autant “se prendre la tête”. La pratique d’activités en solitaire leur apparaît souvent peu envisageable et peu attrayante.

“Jamais seule, j’aime pas être seule, c’est inconcevable pour moi d’aller au cinéma toute seule ou d’aller voir un concert toute seule. Même aller au théâtre toute seule non. Jamais seule. [...] Il y a le cinéma. J’aime beaucoup aller voir un film de temps en temps pour voir mes amis. Je vois énormément mes amis. [Et vous faites quoi?] Pas grand-chose en fait. Souvent plein d’amis qui viennent chez moi. On papote, on glande. [...] Je crois que ce que j’ai besoin c’est de me divertir en fait.” (Marie, 22 ans, étudiante, master en journalisme, Bruxelles)

“[Comment tu as connu [ce festival] ?] Bah c’est des amis qui avaient déjà été et donc je suis venu avec eux. [...] [Qu’est-ce qui t’as attiré de prime abord?] L’idée que ce soit un festival et que j’y aille avec des potes. [T’étais au courant de la programmation ?] J’étais au courant mais je ne la connaissais pas vraiment. [Tu connaissais des groupes ?] Quelques-uns mais pas assez que pour venir pour ça. [...] Mais ma mère et ma grand-mère ont souvent été au théâtre et donc je les suivais” (Arthur, 19 ans, étudiant en secondaire, Nivelles)

L’influence des réseaux de sociabilité et de personnes faisant office de référence, autant pour leurs ressources de sociabilité que pour leurs goûts culturels, est déterminante dans l’orientation des comportements culturels,

ce qui peut avoir pour effet des parcours éclectiques au gré des modifications relationnelles, sans que jamais l'investissement ne prenne des formes intensifiées, ni que les attachements ne soient réellement durables.

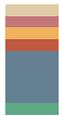
“J’essaie de me divertir un maximum en apprenant. Donc j’ai voulu commencer des cours de trompette qui pour le moment ne marchent pas spécialement bien. [...] L’art contemporain, ce n’est pas mon milieu qui m’y a amené dedans, c’est parce que je suis tombé amoureux d’une meuf qui est... Enfin tombé amoureux... Qui fait de l’art contemporain tu vois et de là j’ai commencé à m’y intéresser, j’ai été voir ses expos et ci et ça. Moi enfin je pense que 80 % de ma vie elle est en fonction des femmes. [...] Moi je sais que je peux faire des choses pour une femme que je ne ferais pas pour moi. Et puis en faisant ça, je me rends compte que ça cartonne quoi. L’art contemporain j’aurais jamais... [...] Ben moi j’aime bien le rap parce que j’ai un pote qui rappe tu vois. Maintenant, il y a plein de trucs que je trouve que c’est de la merde, ça fait deux-trois jours qu’on m’a filé des sons que j’écoute en boucle parce qu’il y a l’instru qui me touche. [...] [À propos du jazz] Je suis plus sensible à l’ambiance en fait, je vais être là, pour moi, où j’ai découvert l’ambiance jazz c’est à X, à Y avec mon ami qui vit pour ça. [...] Aller au cinéma, faut vraiment que... Là je viens de voir une projection d’un pote à moi qui a fait un documentaire à deux sur le squat à Jésus et j’ai trouvé ça intéressant, j’étais content d’avoir été, pouvoir en parler avec d’autres gens mais euh... [...] J’aime bien y aller [à l’opéra] puis j’en parle avec ma pote de l’Aca parce que j’y vais souvent avec elle et là on parle de ça.” (Loan, 25 ans, employé dans l’entreprise familiale, secteur du bois, diplôme non révélé, Bruxelles)

7.5.2. L’AMATEUR

L’amateur a développé au cours de sa trajectoire des intérêts culturels plus spécifiques, que ce soit au contact d’autres individus ou par une démarche d’exploration plus individuelle. Il organise ses pratiques culturelles et choisit les lieux qu’il fréquente en fonction de ses préférences. Il peut être ouvert et éclectique, sans être pour autant relativiste, mais il hiérarchise volontiers ses différents intérêts. À la différence du diverti qui se laisse bien souvent porter par son entourage, l’amateur met en œuvre des démarches plus volontaristes, notamment pour se renseigner sur les opportunités culturelles qui s’offrent à lui, pour organiser certaines sorties et pour développer des connaissances plus précises dans les domaines d’activités qui l’intéressent.

“C’est souvent des gens que je connais qui me signalent un événement comme ça. Je peux aussi en faire seul. J’aime bien les musées classiques. [...] Dès qu’on me donne la possibilité de venir avec quelqu’un, c’est sûr que j’y vais. Sinon oui, je vais aussi dans les musées classiques. Comme là, c’est comme le tableau qui s’inspire de Jérôme Bosch. J’étais il y a une semaine à Lille où il y avait une exposition avec tous les peintres flamands. [...] J’aime bien la littérature en art. Des musées. [...] C’est hebdomadaire, il ne faut pas dire que c’est quotidien. Je me sens impliqué dans l’art, c’est important.” (Quentin, 23 ans, étudiant en management et publicité, Bruxelles)

Endossant lors de certaines occasions le rôle de meneur, en initiant des personnes de son entourage social à des pratiques spécifiques, l’amateur peut également, dans d’autres circonstances, revêtir la posture de suiveur, soit que l’activité ne soit pas située fort haut parmi ses préférences, soit que ce soit pour lui l’occasion d’enrichir ses préférences.



“Tu vois la peinture par exemple je sais comment ça évolue mais le domaine musical j’ai pas les bases. Je les ai acquises récemment. J’ai essayé d’acquérir un peu tout ça. Mais quand j’entends mon gendre encore une fois, lui a une vraie culture musicale tu vois. Il sait quels sont les mouvements importants, les gens importants des mouvements, etc. Donc il sait “lire” ça tu vois. Donc moi c’est vraiment du pur “émotionnel”, plaisir. Il y a parfois des choses qui me plaisent plus que d’autres, mais je ne peux pas dire que je sois bloqué dans un style musical. [...] [La peinture] je connais les classiques et j’aime bien le 19^e siècle, l’art moderne. J’aime bien cette période-là jusque les années 70.” (Luc, 56 ans, cadre au sein d’une institution internationale, études de médecine, Bruxelles)

Il peut s’intéresser à des formes culturelles relativement diversifiées mais marque toutefois, parmi celles-ci, des préférences vers lesquelles vont ses investissements les plus significatifs. Ceux-ci lui permettent d’acquérir un certain degré de maîtrise que ne possèdent pas les non-initiés ou les divertis. À leur propos, il ne recourt pas à la sémantique de la passion, lui préférant celle du plaisir ou de l’apprentissage.

“Je cuisine tous les jours, je cuisine pour la vie quotidienne sans faire tout le temps des efforts démesurés, y consacrer des heures et des heures. [...] C’est quand même quelque chose qui occupe peut-être... Enfin je ne pourrais pas dire une proportion mais jusqu’à 20 % de mon temps actif sur une journée. [C’est quelque chose que tu aimes faire ? Cuisiner ?] Oui, c’est quelque chose, qui, loin de me déplaire, qui permet de faire des découvertes au fil du temps. [...] Selon les découvertes, en partie selon les lectures aussi, puisque j’ai quand même une bibliothèque de livres de cuisine assez impressionnante. [...] La consommation, le choix, la dégustation des vins est largement associée à la cuisine. J’ai donc participé pendant une petite vingtaine d’années à un cours de dégustation de vin purement informel. [...] Avec un groupe d’amis dont certains avaient quand même des connaissances, mêmes acquises dans le cadre de cours, et chacun apportait finalement sa pierre et son information et on a découvert beaucoup de choses grâce à ça. Mais évidemment, ça ne m’est pas indispensable.” (Marc, 63, enseignant à la retraite, licence en langue germanique, Bruxelles)

Bon nombre d’enquêtés ont déclaré avoir pratiqué une activité artistique amateur comme la peinture, la photographie, le théâtre, la musique, etc., sans que cette pratique n’ait réussi à trouver un ancrage durable dans leur trajectoire. Si la pratique s’essouffle et fait l’objet d’un relâchement, l’intérêt pour cette forme d’expression artistique peut toutefois se maintenir en amateur.

“C’est là que j’ai appris le saxo. J’ai arrêté la fanfare parce que j’étais arrivée aux limites de mes compétences. J’ai pas l’oreille musicale et pas le rythme; pour danser oui, mais pour jouer de la musique non. Je suis arrivée à un palier que ne je pouvais pas dépasser donc j’ai arrêté, avec regrets la fanfare et depuis mon saxo il est là et je le regarde.” (Murielle, 50 ans, thérapeute, licence en droit, Liège)

De la même manière, cette personne a pratiqué le théâtre en amateur avec des membres de son entourage mais a relâché cette pratique sous le motif d’un encadrement trop contraignant. Cependant, cet intérêt pour le théâtre est alimenté par de ponctuelles sorties dans les salles de spectacle. C’est également la situation d’une autre interviewée qui a fréquenté le conservatoire pour y apprendre les rouages

de la pratique du théâtre et qui, tout en abandonnant cette activité, a continué de fréquenter les salles de théâtre en compagnie de son mari en tant que spectatrice. Néanmoins, elle a mis un terme à ces sorties dans les salles de théâtre suite à son divorce. Ainsi, les amateurs présentent des formes d'engouement plus prononcées que les divertis, sans pour autant que ces intérêts ne s'inscrivent de manière durable et immuable dans leur profil culturel. Par rapport aux différentes acceptions prêtées au mot culture que nous avons détaillées précédemment, ils accentuent souvent l'acception que nous avons nommée "intellectualisante", tout en y associant souvent la dimension enrichissante et épanouissante.

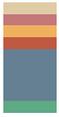
7.5.3. LE PASSIONNÉ

Contrairement au divertis, susceptible de déployer bon nombre de pratiques d'une manière non intensive et non durable, et même s'il peut demeurer ouvert à d'autres intérêts culturels, le passionné se focalise sur un intérêt culturel spécifique et développe une série de comportements afin d'alimenter cette inclination. Son engouement, loin d'être passager, s'inscrit par ailleurs dans la durée. Davantage investi que l'amateur, il s'en distingue également dans la mesure où sa passion constitue une part importante de son identité. Présentée comme un élément incontournable dans leur vie, leur passion est évoquée par les enquêtés comme quelque chose d'essentiel dans leur trajectoire, dont ils ne pourraient se passer. Certains interviewés avouent ainsi entretenir une forme d'attachement (Hennion, 2003), de lien de dépendance à l'égard de leur passion. Supports et vecteurs d'identité, ces activités-passions constituent pour eux une source inextinguible de bien-être personnel. Ainsi, ce qui est recherché et procuré n'a pas tant trait de manière directe à la sociabilité, mais tient davantage à un registre plus individuel. Ces penchants ancrés durablement dans leur trajectoire permettent de sortir ces individus de leur quotidien, de vivre des expériences sortant de l'ordinaire.

"[À propos de sa passion pour le chant et la danse] Ecoutez, elle [la musique] m'a portée depuis toujours. Je me souviens qu'à ma Communion, [...], je chantais déjà! Donc! [Rire]. Non la musique, ça a toujours été... Et c'est vrai que mes parents [danseurs] mettaient aussi des disques. La musique pour moi, c'est vraiment le... Je ne peux pas vivre sans musique. [...] Plus on chante, au plus on a envie de chanter." (Chantal, 58 ans, sans emploi, diplômé de secrétaire de direction, Bruxelles)

"Je vais partout où il y a du jazz, tous les concerts et les festivals. Ça me coûte 2000-3000€ par an. [...] [Lesquelles de vos activités considérez-vous comme des passe-temps et desquelles attendez-vous le plus?] Le jazz, c'est plus que ça. C'est la raison pourquoi ma vie est vraiment plus spéciale que normale. Enfin les enfants, c'est le plus important mais à côté, c'est la musique." (Herman, 56 ans, profession non révélée, arrêté de la scolarité à 14 ans, Malines)

"Je suis revenu à l'écriture parce que c'était un amour perdu et je ne peux pas, je ne peux pas arrêter. C'était une drogue d'écrire et de mes 18 et ben j'ai 23 ans maintenant, ça fait 5 ans maintenant que je fais partie d'un groupe qui s'appelle [X], puis j'ai rejoint [Y] qui était un gros collectif, on était 15 rappeurs. [...] [Ça vous prend combien de temps sur une semaine par exemple?] Je pense qu'on ne compte plus à la fin parce que c'est constamment. Même quand on est au boulot, même quand... On a



toujours une petite réflexion pour le hip hop, on se dit : "Ah je penserais ça, ah!" ou il y a une petite phrase qui vient en tête, on l'écrit dans le téléphone, c'est du 24-24 quoi. [C'est une passion dévorante?] Oui, c'est tout donner, c'est avec le cœur quoi." (Alexandre, 23 ans, en formation éducateur spécialisé, Charleroi)

Si certains passionnés revendiquent une forte autonomie dans le choix de leurs activités culturelles et endossent le rôle de prescripteur, de meneur auprès de leur entourage social, d'autres marquent leur préférence pour des activités culturelles menées sans la présence d'*autrui* significatifs. Loin de constituer un support à des pratiques de sociabilités amicales ou familiales, leurs activités culturelles ne sont pas nécessairement sous-tendues par une envie de partage. Les accompagnateurs peuvent même être perçus d'une certaine manière comme entravant, court-circuitant, parasitant le rapport à l'œuvre ou à la pratique mais également le rapport avec les autres membres du public. Loin d'être toutefois exclusivement autocentrés, les passionnés tendent à faire la distinction entre les moments qu'ils ne dédaignent pas, bien au contraire, où ils partagent leur passion et les moments, plutôt solitaires alors, où ils la "vivent".

"J'aime pas trop aller en groupe au théâtre. Les groupes sont monolithiques et il n'y a pas autant de liberté de vision dans un groupe. Et déjà quand tu connais la personne qui est assise à côté de toi, tu as un tas d'informations qui te viennent de la respiration, de la manière dont il croise les jambes ou quoi. Et moi, ça me perturbe. Ça ne me perturbe pas les spectateurs que je ne connais pas, parce que je ne suis pas impliquée. Mais de quelqu'un que j'aime bien, dont je pressens qu'il pourrait ne pas aimer ceci, etc., ça me déroute un peu. Donc j'aime beaucoup aller voir les choses seule. Et j'aime beaucoup aller voir les expositions seule aussi. De toute façon, les expositions, on ne peut les voir que seul, même quand tu vas à deux ou trois, tu n'as pas le même rythme. Il y a des œuvres qui t'intéressent moins que d'autres. Ton voisin, c'est le contraire. [...] Et puis être seule, ça veut dire être avec tous les autres. [...] Si tu es avec quelqu'un, tu es fatalement en conversation, en interaction avec la personne avec laquelle tu es, ça te prend toute ton énergie et tu n'es plus avec le fond universel comme ça. Moi j'ai l'impression d'être liée plus à l'universel quand je suis seule quelque part, devant des œuvres d'art en particulier." (Marianne, 65 ans, retraitée, employée dans le secteur culturel, diplôme universitaire, Louvain-la-Neuve)

"Dans les musées je préfère aller seule parce que j'y passe beaucoup de temps, j'épluche tout, je prends des notes, donc c'est très casse-pieds pour la personne qui voudrait m'accompagner et je prends toujours le double du temps imparti habituellement." (Sylviane, 50 ans, sans emploi, licence en histoire de l'art, muséologie et archéologie, Louvain-la-Neuve)

La passion est avant tout une forme intensive d'attachement à des pratiques et à des biens culturels. Elle peut tout à fait se porter sur des activités dotées d'une moindre légitimité culturelle, comme dans l'extrait d'interview suivant où la passion s'est constituée autour de la culture de bonsaïs.

"C'est un truc qui nous prend quand même quelques heures de bon temps. [...] On ne sait pas encore tout parce que je pense qu'il faut être dans l'horticulture pour voir... Par exemple, une année, on a en a perdu un et c'était juste des cochenilles. On ne savait pas ce que c'était une cochenille. Parce qu'il y a la farineuse ça se voit et alors, il y a l'autre qui

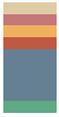
se fait une carapace genre résine. Et bon on voyait l'arbre qui avait tout le temps plein de mouches parce qu'elles sécrètent un miellat qui attire les mouches. On se demandait quoi et on voyait l'arbre dépérir, dépérir. [...] Bon ça ce sont des erreurs qu'on ne fait plus. Les érables et tout ça, ils sont sensibles à la cochenille, tout ce qui est résineux c'est plus susceptible aux maladies cryptogamées mais maintenant, ce que je voudrais bien essayer de faire c'est de les soigner sans trop d'insecticides. [...] Je fais un calendrier des soins. Chaque arbre, j'essaie de voir l'évolution. Il n'y a que comme ça que... C'est comme un enfant hein. Tu le vois tous les jours, tu ne vois pas l'évolution. [...] Tu dois essayer de respecter le plus possible la physionomie de l'arbre. Alors tu as certaines branches que tu ne peux pas avoir sur l'arbre." (Jean-Marie, 56 ans, sans emploi, arrêté de la scolarité à 14 ans, région de La Louvière)

La passion présuppose l'acquisition d'une maîtrise de la pratique, de compétences techniques, de la sémantique appropriée, des codes associés. Celui qui les détient en retire satisfaction tant par rapport à ses attentes personnelles que par rapport à l'image qu'il veut donner de lui-même. Les passionnés peuvent parler longuement de leur pratique, entrant volontiers dans les détails les plus techniques. Ce degré de maîtrise présuppose souvent une initiation précoce (indispensable par exemple dans l'acquisition d'une virtuosité) mais aussi le maintien dans la durée d'un entretien, d'une mise à jour et d'un grandissement des compétences. Cet effort n'est toutefois pas réellement perçu comme tel et est souvent considéré comme inhérent à la pratique. S'ils accordent souvent, comme l'amateur, une importance à l'acception intellectualisante du mot "culture", ce sont plutôt les acceptions liées à l'enrichissement de soi qui sont déterminantes.

Plusieurs des enquêtés passionnés ont insisté sur l'importance dans la constitution de leur passion, de personnes proches, dotées d'une certaine légitimité et encourageant l'investissement dans cette pratique. Un parent, un professeur, un ami...

"Le prof disait que j'étais douée et tout ça. Donc il m'a vraiment coachée pour continuer et à la maison je travaillais beaucoup pour apprendre le plus de morceaux possible comme ça va très... En fait la guitare ça va très, très, vite pour apprendre un morceau, donc en... Oui c'est vrai, en 2 semaines, 3 semaines, on sait déjà jouer 4-5 morceaux et donc ça va super vite, donc c'est motivant et donc j'ai vraiment, vraiment, été passionnée par la musique aussi et la guitare m'a aussi beaucoup appris sur la musique enfin en général, sur l'histoire du rock, sur l'histoire de beaucoup d'artistes. [...] Si je pouvais vivre de ça, ça serait génial quoi, donc moi quand je joue, je me sens vraiment bien. Je me dis... À chaque fois que je joue, je m'imagine avoir un public devant moi, qui m'écoute et fait: "Wahou" et tout, je me sens vraiment bien quand je joue quoi, ça c'est sûr." (Soline, 17 ans, étudiante en secondaires section arts d'expression, Bruxelles)

"Moi, c'était une facilité. C'est vrai que je ne travaillais pas beaucoup plus que mon frère. Mais le prof m'a toujours dit: "C'est bien", il a même dit à mes parents que j'avais un bon niveau quoi. J'ai une amie aussi qui me disait: "Oui mais toi je me rappelle, tu jouais toujours bien." J'ai une facilité en fait. Je n'ai jamais pensé faire le conservatoire parce que j'étais pas du tout douée c'est jusque que j'avais une facilité à jouer. C'est pour ça que j'ai pas eu difficile mais ça ne veut pas dire que ce n'était pas la torture les exercices, c'est juste que ça rentrait facilement, j'avais



une oreille, j'étais motivée." (Élisabeth, 33 ans, traductrice, études de traduction, Bruxelles)

Certains interviewés parviennent, quant à eux, à "vivre de leur passion" et présentent par là même une forme d'engagement plus marqué encore, souvent rapporté à des initiations précoces, liées à l'entourage familial. Comme le souligne Donnat (2009, p. 120), "tous les passionnés n'ont pas eu à construire et préserver cet espace-temps "à soi" et à rechercher un équilibre plus ou moins stable entre passion, vie professionnelle et vie familiale, tout simplement parce qu'ils ont fait de la première le pivot de leur existence, en parvenant à la professionnaliser ou à trouver un emploi en rapport direct avec elle". Pour ces enquêtés qui ont réussi à professionnaliser leur passion, la frontière entre temps contraint et temps libre est alors peu marquée et particulièrement poreuse.

"[Il y a tout de même une frontière entre votre travail et vos loisirs ?] Une frontière ?! Non, il n'y en a pas vraiment. Ça tourne autour de ça plus ou moins. Ce sont des métiers-passions donc ce n'est pas enfin voilà quoi... À part le voyage, mes loisirs tournent principalement autour de ma profession." (Stéphane, 55 ans, comédien professionnel, arrêt de la scolarité à 14 ans, Bruxelles)

"La culture des loisirs, qu'est-ce que c'est d'abord dans une vie ? Quelle place est-ce que ça occupe ? Et où est la limite entre le factuel d'une vie... Moi j'ai eu de la chance de travailler dans un domaine où je n'avais pas du tout l'impression de travailler par le fait même que je travaillais pour le loisir des gens, des autres. Et donc, de ce fait, je n'avais pas l'impression de faire un travail. Donc est-ce que c'est une vie professionnelle ou est-ce que c'est une vie tout simplement, je n'en sais rien. La vie factuelle c'était revenir à temps pour les enfants, c'était faire à manger, c'était..." (Marianne, 65 ans, retraitée, employée dans le secteur culturel, diplôme universitaire, Louvain-la-Neuve)

D'autres individus impliqués professionnellement dans la culture et bénéficiant du statut d'artiste ont également fait mention de ce brouillage entre activités professionnelles et activités de loisirs. Imprégnant le quotidien des individus, leur passion rythme leurs activités où s'entremêlent et finissent par se confondre intérêts personnel et professionnel.

"[En dehors de ces activités, qu'est-ce que vous faites de votre temps libre ?] Bah comme je suis artiste, il y a quelque chose de très bizarre parce que donc voilà, moi je bénéficie d'un statut d'artiste ce qui veut dire que mon travail je ne le porte pas comme un poids donc euh je ne dirais pas que mon travail est mon temps libre et mon temps libre est mon travail mais il y a quand même une démarche qui est très liée. [...] J'ai quand même beaucoup d'amis qui sont du même secteur professionnel que moi et donc voilà... Dans le cadre de pas mal de sorties, on va beaucoup au théâtre puisque j'essaie d'y aller 1 ou 2 fois par semaine. Mais c'est pas seulement un hobby, c'est professionnel, c'est l'occasion de rencontrer des gens, de discuter, donc c'est un peu tronqué quoi." (Manon, 29 ans, comédienne professionnelle, diplôme non révélé, Bruxelles)

"En choisissant les études artistiques et faire un métier artistique, je savais qu'il n'y aurait pas de différence entre mon travail et ma vie quoi. Donc voilà, c'est pour ça que ça me fait rire toutes ces questions parce que pour moi, il n'y a pas de frontières. [...] Ça fait partie de mon travail d'aller visiter des lieux culturels. L'école, parce que j'ai fait des études artistiques, m'a amené à m'intéresser à certaines choses, à ces domaines-

là et comme je suis passionné d'arts numériques, je m'intéresse à tout ce qui se fait autour de ça et je visite des lieux qui proposent ce genre de choses, des performances... [Il n'y a pas vraiment de frontière nette entre vos hobbies et votre travail ?] Non et d'ailleurs... Mais on va peut-être sortir du cadre en parlant de ça, c'est aussi pour ça que j'ai choisi ce métier parce que c'est ce qui m'intéresse." (Adrien, 38 ans, artiste dans le domaine des arts numériques, études d'infographie, Bruxelles)

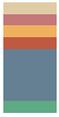
Le tableau ci-dessous synthétise les traits des différents types évoqués.

Catégorie selon le degré d'investissement	Le divertí	L'amateur	Le passionné
Autonomie culturelle	Peu revendiquée	Moyennement à fortement revendiquée	Très fortement revendiquée
Démarche de découverte culture	Découverte "via autrui", "au hasard". Fragilité et "légèreté" des attachements	Transmission d'un intérêt culturel ou découverte "par lui-même" avec approfondissement sélectif et exigeant de l'investissement	Transmission d'une passion ou découverte "par lui-même" mais avec focalisation et attachement à une pratique et intensification à la fois de l'exigence et de la richesse expérientielle
Rapport à la diversité des pratiques	Ouverture, éclectisme, si focalisation liée aux réseaux de sociabilité	Hiérarchisation relative des intérêts	Focalisation de l'intérêt et hiérarchisation forte des préférences
Rôle social dans la découverte culturelle	Suiveur	Suiveur et meneur	Démarche plus individualiste
Sociabilité	Jamais seul	Parfois seul, volontiers prosélyte et communiquant	Parfois seul, communauté de passionnés
Registre principal de motivation	Sociabilité	Bien-être personnel et sociabilité	Bien-être personnel, épanouissement de soi

8. Engagement et éducation permanente

■ 8.1. L'ENGAGEMENT MILITANT COMME RESPONSABILISATION DE SOI

Si les interviewés semblent indiquer un affaiblissement de l'engagement militant voire la montée d'une certaine méfiance envers les pratiques militantes ou l'engagement dans des structures politisées traditionnelles (partis politiques, syndicats), plusieurs d'entre eux revendiquent néanmoins une forme d'engagement individuel dans les choix quotidiens qu'ils opèrent au niveau de leur mode de vie. Celui-ci peut s'incarner dans leurs habitudes alimentaires, dans leurs modes d'habiter et de consommer ou encore dans leurs pratiques de sociabilité. Ces individus tiennent un discours critique par rapport à la télévision et aux produits commerciaux de l'industrie culturelle et, par opposition, présentent un attrait pour des objets culturels perçus comme alternatifs. D'un point de vue sociologique, cette attitude se rencontre davantage chez des individus issus des classes moyennes et supérieures, dotés d'un important capital culturel. Cette conception de l'engagement semble trouver un écho dans les débats contemporains autour du danger écologique et dans un discours sur la responsabilisation personnelle - forme d'"empowerment"



écologique - qui postulent la possibilité pour chaque individu d'être acteur d'un changement global sociétal à partir de ses propres pratiques individuelles et locales.

"[Tu t'engages pour l'environnement?] Oui beaucoup. Par exemple, pour mon boulot on organise tous les dimanches des pique-niques bio dans des bars et je suis super investi dans ce projet, je me suis mis dedans par envie quoi. [Ça t'apporte quoi de t'investir à fond dans un projet comme ça?] Ça m'apporte euh... Ben respecter, enfin je trouve que la vie aujourd'hui, elle va beaucoup trop loin. Avec le capitalisme, on achète des trucs qui viennent d'un autre pays, c'est devenu surnaturel. J'aime bien revenir à des trucs simples, des produits locaux, c'est quelque chose qui me tient vraiment à cœur de pouvoir un peu donner cette mentalité aux personnes, c'est quelque chose qui me plaît beaucoup. [...] Je me suis engagé dans le parti Ecolo pendant un moment mais juste pour assister pour un événement. [Ça te plairait de t'engager dans un parti politique?] Non, non, la politique, ça j'aime pas trop. C'est de la belle parlotte et j'aime pas ça. Même si leurs idées je les défends autrement." (Cédric, 23 ans, employé dans le secteur touristique, diplôme secondaire général, Bruxelles)

"Mais là pour l'instant ce que j'essaie de faire c'est... il y a des coopératives pour tout ce qui est faire du troc, revenir au monde du troc. Et là ce qu'on essaie de faire c'est justement aider les agriculteurs pour ne pas aller acheter en grande surface mais aider les agriculteurs belges à... tout ce qui est légumes, viandes... oui et par rapport à la coopérative de... du troc qu'on a trouvé" (Gaëlle, 26 ans, employée dans le secteur des assurances, diplôme non révélé, Bruxelles)

Contrairement à un engagement dont les horizons sont en quelque sorte vécus en extériorité, à distance, celui-ci suppose ici la quête d'une adéquation entre les convictions et les manières d'être et de faire au quotidien, alors que les pratiques politiques sont critiquées à la fois pour leur décalage entre discours et pratiques et parce qu'elles sont le support d'ambitions personnelles. Plus que le travail sur soi dont nous avons parlé précédemment, il s'agirait ici d'une responsabilisation de soi par rapport à des enjeux de portée très générale comme les enjeux écologiques, de respect des animaux ou encore de décroissance.

■ 8.2. DON, GRATUITÉ ET BÉNÉVOLAT

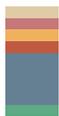
Si donc peu d'enquêtés se revendiquent explicitement et directement d'un militantisme politique, le bénévolat dans le secteur associatif continue de constituer une forme d'engagement particulièrement valorisé, pouvant se concrétiser dans de multiples voies allant d'une école de devoirs à des organismes caritatifs, en passant par une société de pêche ou encore par des associations liées à la culture, et pouvant se décliner autour de modes de participation contrastés, allant d'une implication intensive à un investissement plus sporadique. Y compris lorsqu'il s'agit d'associations clairement politisées, l'engagement dans le bénévolat se comprend d'abord comme mise à disposition d'une cause bien sûr partagée, mais sans qu'il n'y ait de volonté de s'investir lourdement dans la cause elle-même, par exemple en pesant sur la ligne politique de l'association. Il s'agit plutôt de donner son temps à des tâches organisationnelles et de soulager les travailleurs de l'association. Cette valori-

sation du bénévolat transparait également de manière indirecte dans les regrets qu'évoquent certains de nos interlocuteurs de ne pas pouvoir le pratiquer, faute de disponibilités.

"[Vous aimeriez vous investir dans une association si vous en aviez l'occasion ?] Je crois que j'aimerais bien mais euh mais franchement c'est vraiment le facteur temps qui, chez moi, est assez problématique parce que je... En y réfléchissant, je ne vois pas où je pourrais trouver le temps pour me consacrer à une association. Ce n'est pas spécialement un manque d'envie, souvent je me dis oui j'aimerais bien, ce serait chouette mais je ne vois vraiment pas pratiquement où je pourrais caser ça." (Jamila, 33 ans, employée dans le secteur médical, licence en kinésithérapie, Bruxelles)

Au regard des interviews, la valorisation du bénévolat est intrinsèquement liée au don et à la gratuité qui le caractérisent. Ces liens sont à la fois significatifs d'une conception sous-jacente de la culture mais aussi d'une forme de contestation d'un contexte social où tout en vient à devoir être marchandisé. En effet, en valorisant un bénévolat intégré parmi les pratiques culturelles, c'est tout d'abord une définition de la culture comme occupation du temps libre qui transparait. Ensuite, et dans le même temps, s'y révèle la critique d'un contexte socio-économique où la marchandisation des biens et services est de plus en plus prégnante et où cette forme d'engagement permet aux individus de s'extraire des rapports sociaux envahis par des considérations économiques, pour embrasser d'autres types de relations à l'égard d'individus vis-à-vis desquels ils ne sont pas "socialement" tenus par des obligations diverses, par des normes de réciprocité, comme ce serait le cas, par exemple, de la famille ou des amis. Plus qu'un sentiment d'utilité sociale, même s'il est bien présent, le volontariat semble procurer une plus-value particulière, liée à l'absence de monétarisation du temps investi par le bénévole dans certaines activités. Ceci est particulièrement prégnant dans le discours de cette enquêtée impliquée dans une école de devoirs et pour qui la question du don revêt un sens important.

"[L'école des devoirs tu t'y es retrouvée comment ?] Parce que justement, j'ai l'impression que tout est assez marchand. On travaille c'est pour de l'argent, on va au cinéma, il faut payer, on va au théâtre, enfin tout se fait pour de l'argent et je me disais si on est qu'un projet économiste, si soi-même on n'est que... On s'inscrit que là-dedans, ça me posait problème. [...] Après moi je trouve pas que je m'engage beaucoup, je m'engage dans une structure qui existe, qui est créée donc moi je ne suis pas grand-chose, moi je donne de mon temps et quand même c'est utile [...], c'est utile mais de manière non commerçante en fait. [...] Dans mon travail, je sais que je fais ça contre une rémunération même si je me sens utile dans mon travail aussi parce que je fais des choses utiles, je travaille sur des projets intéressants mais oui, la gratuité c'est quelque chose... Oui c'est un engagement personnel quoi où je suis engagée. [...] En fait, ils me donnent déjà, j'apprends à les connaître, effectivement eux et moi, on ne pense pas de la même manière, on n'a pas les mêmes références culturelles mais en même temps voilà, c'est une rencontre en fait aussi. [...] Je l'ai fait pendant un an, pendant un an j'ai été rémunérée et j'ai reversé l'argent à des associations parce que mon but n'est pas du tout d'être rémunérée. [...] J'ai fait ça pendant un an mais cette année je ne suis plus payée parce qu'en fait, j'étais moins motivée en étant payée. Alors qu'ici maintenant j'y vais et tu vois je... Je fais les choses de manière beaucoup plus décontractée. C'est fou hein! Mais c'est vrai. Quand



j'étais... En étant payée t'es moins motivée je trouve. Pour moi en tous les cas." (Élisabeth, 33 ans, traductrice, études de traduction, Bruxelles)

La valorisation du bénévolat se révèle un bon analyseur de certaines des évolutions actuelles de l'engagement. En effet, en plus des deux dimensions qui viennent d'être commentées – culture comme occupation du temps libre, mise à distance de la logique de l'échange marchand – la valorisation du bénévolat révèle deux autres caractéristiques éclairantes au regard des rapports qui actuellement s'établissent à l'égard de la culture, en termes d'attentes de sociabilité, d'une part, et de volonté d'utilité sociale, de l'autre.

Le souci de sociabilité a déjà été mis en évidence à plusieurs reprises notamment dans les motivations des sorties culturelles, dans un contexte où de plus en plus d'activités culturelles qui autrefois exigeaient une sortie peuvent désormais se faire chez soi. Même si c'est dans un tout autre contexte, les attentes de sociabilité transparaissent fortement dans l'explicitation des motivations qui ont conduit vers des engagements bénévoles ou dans celle de leurs conséquences positives. La rencontre, l'échange, les relations interpersonnelles constituent, dans le discours d'une part significative de nos enquêtés investis dans ce type de pratiques, des motifs majeurs présidant à leur implication volontaire alliant dans le même mouvement reconnaissance de soi et reconnaissance d'autrui. Toutefois, ces attentes de sociabilité se trouvent intrinsèquement liées à un double souci d'équité et surtout d'utilité sociales, une utilité non pas abstraite et lointaine comme dans le militantisme traditionnel mais une utilité tangible, concrète. Tout en percevant leur rôle comme particulièrement situé et touchant un faible nombre de personnes – “*Je ne suis pas grand-chose*” –, plusieurs enquêtés trouvent en effet du sens à leur engagement dans la réalisation d'activités concrètes et utiles. Le discours d'Hamed, lui aussi investi comme volontaire au sein d'une école de devoirs, permet également de mettre à jour la relative désaffection pour les formes traditionnelles de mobilisations collectives et ce, pour se tourner davantage vers des actions à plus petite échelle produisant des résultats tangibles. Cet effritement de la croyance dans le pouvoir des mouvements collectifs de revendication sociale, observé dans le discours de bon nombre d'enquêtés, est susceptible de faire éclore un souci d'action pragmatique, concrète et ce, en s'impliquant auprès d'un nombre restreint d'individus.

“Je fais partie d'une association d'école de devoirs. [...] [Est-ce que d'une manière plus générale vous vous considérez comme quelqu'un d'actif ou d'engagé?] Plus engagé qu'actif mais engagé dans... Comment dire? Dans ma bulle disons, c'est-à-dire que je crois de moins en moins à tous les mouvements collectifs de revendication. Je pense que c'est plutôt par un chemin individuel et autour de soi qu'on peut faire changer les choses. [...] L'école est située dans un quartier paupérisé, c'est plutôt une question d'égalité sociale que ces enfants qui n'ont pas les supports nécessaires à la maison puissent avoir un enseignement et aussi montrer que d'autres personnes comme eux ont suivi le même chemin. Être un titre d'exemple entre guillemets parce qu'on n'est jamais un exemple. On a vu ce qu'il fallait faire et on veut montrer que le chemin il est faisable pour tout le monde.” (Hamed, 38 ans, comptable, licence en sciences politiques, Bruxelles)

Comme on le voit dans cet extrait d'interview, la justification de l'engagement bénévole peut aussi s'appuyer sur une logique de diffusion d'atouts

et de compétences, comme si les “bagages” que l’on a pu accumuler ne pouvaient demeurer des profits personnels mais que ceux qui en ont bénéficié se devaient de les partager. Ainsi, chez Hamed, il s’agit d’outiller, à partir de l’exemplarité de son propre parcours, des jeunes dont les parents aux faibles capitaux économiques et scolaires ne peuvent pas toujours assurer le suivi scolaire de leurs enfants, mais également d’offrir en exemple sa mobilité scolaire. Ce type de motivation se retrouve chez d’autres interviewés.

“C’était une ONG ivoirienne. Donc j’étais en Côte d’Ivoire et on faisait de la vaccination pour la lutte contre le palu et tout ça. C’était bénévole moi j’allais là en vacances. Mais je profitais de mes vacances pour m’occuper de ça aussi. [Qu’est-ce que ça vous apportait?] [...] Me rendre utile. Avec le peu que j’ai... Aider des gens merveilleux. [...] Dans des foyers où moi je vivais quand je faisais ça, tu te dis il y a des moments comment tu peux vivre dans de telles conditions. Pas de confort, rien du tout. [...] L’ouverture des gens, la gentillesse des gens, l’accueil, comment on est accueilli... On remplace tout ça et on oublie vite.” (Frédérique, 55 ans, infirmière, études d’infirmière, Bruxelles)

Cette double quête de sociabilité et d’utilité sociale se retrouve bien entendu avec force chez des personnes dont la situation suppose un décrochement par rapport à ces deux finalités, particulièrement les personnes retraitées et les personnes sans emploi.

“Quand on m’a dit que je peux plus travailler, j’avais fait une dépression parce que je me suis sentie inutile, mais le fait de tomber dans l’espace X et que je savais qu’il y avait encore des gens à qui je peux rendre service ou que je peux aider, et ben ça m’a... C’est un épanouissement total quoi. Donc je ne suis pas si inutile que ça quoi. Voilà. [...] Et ça c’est quelque chose, je ne peux pas dire que c’est un loisir, j’ai besoin de ça. J’ai besoin de sentir que je suis utile, que je peux faire quelque chose. [...] [Et donc vous vous qualifiez comme quelqu’un d’actif ou d’engagé?] Oui. Ouais les deux parce que c’est vrai que ça fait 3 ans que je ne travaille pas mais j’ai un agenda de ministre. [Rires] Moi mes journées commencent à 6 heures du matin et se terminent à 1 heure du matin. Et je ne travaille pas, mais c’est juste euh... Hier soir j’étais encore jusqu’à minuit chez une dame qui parlait pas français, elle est mariée avec un belge, il fallait faire la traduction parce qu’ils doivent se présenter chez un juge demain matin. Et au contraire, je suis rentrée chez moi, super contente parce que j’ai réussi à faire quelque chose quoi.” (Leila, 46 ans, sans emploi, formation d’infirmière, Bruxelles)

■ 8.3. S’ENGAGER DANS DES RÉSEAUX SOCIAUX

Ces déplacements dans les formes de l’engagement se manifestent également dans la montée des pratiques réticulaires liées à Internet et à la culture d’écran qui révèlent de nouvelles figures de militants et d’actives. Quête d’informations, rédaction de billets postés sur des blogs, participations à des forums de discussions, voire pratiques d’engagement plus poussées, toutes démarches souvent empreintes d’humeur anti-institutionnelle déjà évoquée, entendant rompre avec les voies structurelles et souvent pyramidales de l’engagement politique et proposant d’y substituer des réseaux citoyens d’influence, souples et mouvants, œuvrant sur Internet. Ces associations et collectifs de fait, comme l’emblématique



Anonymous, constituent des réseaux citoyens qui débattent et agissent principalement autour de questions comme la liberté d'expression, la liberté de créer et de disposer librement des œuvres artistiques, ou encore la possibilité de se positionner comme contre-pouvoir en tant que masse de citoyens, en exerçant un contrôle sur les grandes institutions sociétales via principalement les nouvelles technologies. Elles attestent aussi sans doute du déclin de crédibilité de la démocratie représentative et des formes institutionnelles qui lui sont liées, des partis politiques au secteur associatif qui y est de près ou de loin lié, en particulier ceux qui relèvent, en Belgique, des piliers.

En termes de pratiques culturelles, ces démarches vont souvent de pair avec la volonté de contourner la nécessité de consommation sur le marché, en optant pour des logiciels informatiques libres ou en pratiquant le piratage, mais aussi avec la volonté de ne pas s'arrêter aux informations divulguées par la presse dominante et de chercher davantage des alternatives comme les blogs ou d'autres sources d'informations sur Internet. Lorsque les individus engagés dans ce type de démarche ont également des pratiques créatives artistiques, ils montrent généralement des tentatives de détourner des œuvres d'art existantes, avec une volonté de leur ajouter une valeur subversive. Par ailleurs, cette forme d'engagement s'associe souvent à une réflexion critique sur les dérives possibles pouvant émerger d'usages ciblés des nouvelles technologies, comme les dispositifs de surveillance dans les lieux publics, la censure sur Internet, la manipulation des données privées à des fins commerciales ou répressives. Les individus affichant cette forme d'engagement ont généralement moins de quarante ans et ont grandi, en partie, avec ces nouvelles technologies. De plus, l'influence du genre semble prégnante sur ce type de pratiques engagées, seuls, dans notre échantillon, des enquêtés masculins passionnés d'informatique ayant présenté ce type d'implication. Ces pratiques sont quasi exclusivement le fait d'individus partageant les caractéristiques principales, en termes de pratiques culturelles, de la catégorie des "connectés" issue du rapport quantitatif (2012). Ces constats apparaissent de manière éclatante dans le discours de cet enquêté impliqué dans le secteur des arts numériques et engagé dans le mouvement en faveur des logiciels libres prônant le partage et la maîtrise des outils informatiques.

"J'utilise des logiciels libres, j'utilise principalement que ça. Donc je travaille sur Linux. [C'est un réel engagement ça pour toi?] Ah oui, oui, moi, ma pratique professionnelle n'est pas possible sans ça. [...] Petit à petit, ben c'est à ce moment-là que j'ai découvert les premiers logiciels libres, c'est à ce moment-là que je me suis intéressé à des premiers groupes d'utilisateurs de logiciels libres à Bruxelles. [...] J'ai découvert "Réseau Citoyen", [...] Un vieux projet, dont le but était de créer un réseau informatique libre à Bruxelles, sur Wifi. C'est là hein, le réseau il passe mais il n'y a pas énormément de gens. Parce que voilà, de nouveau, et on en revient à ces questions, c'est très difficile d'intéresser les gens à ces questions techniques. Pourtant ça dirige leur vie, ils en ont peut-être un tout petit peu conscience hein, ou de plus en plus, on se dit: "Oulala Facebook...". [Tu as l'impression que la démocratie passe par là complètement en fait? Enfin en tout cas l'accès à ta propre liberté?] Ouais bien sûr. Mais c'est même plus que la démocratie, enfin je veux dire c'est... Enfin oui, c'est la démocratie, mais c'est même la liberté d'accès à l'information, et donc quelque part la liberté de penser, la liberté de développer tes propres... [...] Une autre activité avec laquelle aussi je suis souvent en question,

c'est au niveau des sources d'information, tu vois. Je côtoie parfois des journalistes qui travaillent dans la presse écrite ou qui travaillent dans la télévision et tout, nationale qui, maintenant, de plus en plus, vérifient tout avec leur tablette et avec leur ordinateur. Oui, mais c'est surtout que moi je leur dis: "Ah mais moi je ne lis pas un journal, je ne regarde pas un JT, je fais pas ça". Moi j'ai mes 150 fils RSS qui sont des blogs, des sites d'information des trucs comme ça mais que j'ai choisi en fonction de mes centres d'intérêt. Je les vois, ils ouvrent des yeux: "Mais t'es pas au courant du monde alors tu..." (Adrien, 38 ans, artiste dans le domaine des arts numériques, études d'infographie, Bruxelles)

Pour ces individus, le modèle du réseau est particulièrement prégnant. Faisant partie de collectifs liés aux technologies numériques, ils sont insérés dans de nombreux projets techniques, artistiques, réunissant parfois ces deux dimensions. Attribuant une dimension politique aux technologies de l'information, ces enquêtés investis dans le monde du libre se revendiquent d'une forme d'engagement dans la vie citoyenne sans adhérer à des mouvements politiques traditionnels. En vertu du caractère social et politique attribué à ces technologies numériques, ils considèrent que les usages de ces outils constituent des enjeux sociaux et démocratiques majeurs à propos desquels les citoyens peuvent et bien souvent devraient se prononcer. Néanmoins, cette problématique se trouve en butte à des considérations hautement techniques que ne maîtrise pas le citoyen ordinaire. Fortement attaché à l'idée de partage des savoirs, de la gratuité ainsi qu'au modèle de la coopération, l'Internet est représenté par ces enquêtés comme un outil potentiel d'émancipation sociale, un support virtuel à la démocratie, un tremplin pour la création d'une communauté à l'échelle internationale. Un rapport critique teinté d'une certaine méfiance à l'égard des médias traditionnels est particulièrement prégnant dans leur discours. Accusant les médias de tentatives de manipulation de l'opinion publique, des cybers réseaux informels de partage d'informations sont constitués se posant comme une forme de contre-pouvoir, diffusant des informations "occultées" par les instances médiatiques classiques, comme l'illustre l'extrait d'entretien suivant.

"J'ai été en promotion sociale en cours du jour à Liège. [...] Je rencontre en même temps à ce moment-là des gens qui s'appellent "Réseau citoyen". [...] Et donc j'ai rencontré ces types-là, j'ai un peu découvert leur travail, et on est allé à quelques rencontres. Il y avait les "Rewics" ou le "Fosdem", ce sont des rencontres de développeurs. Le "Fosdem" c'est un énorme meeting européen à Bruxelles, développeur de logiciels libres, et les "Rewics", c'est les rencontres wallonnes de l'Internet citoyen, [...] Là, j'ai rencontré deux types qui passaient dans les "Rewics" en se promenant, dont Y, qui a été quelqu'un d'assez important dans mon parcours, qui m'a invité à aller à la zone. C'est une maison de jeunes, qui n'est pas spécialement ciblée, mais qui a élargi son public, et au dernier étage il y avait un petit local qui était loué par une a.s.b.l. qui s'appelle "[X]" et l'objectif, l'intitulé plutôt de cet a.s.b.l. c'était "micro service public numérique". [C'est-à-dire ?] C'est assez complexe en fait. C'est des anciens communistes mélangés à des technicians qui se sont retrouvés avec l'idée de faire du média. Indymedia, je ne sais pas si tu vois un peu ce que c'est ? C'est un réseau international de journalistes mais qui est citoyen et qui ont fondé des sites web depuis 2001, c'est fondé à Seattle, après le sommet mondial de l'OMC qui a dégénéré et les médias ne parlaient pas, ni des manifestations, ni des violences policières qui ont eu lieu. Du coup il y a des gens qui se sont mis à prendre des photos et écrire des articles et



les publier sur Internet et ça a créé un réseau mondial. Maintenant ça existe dans 200-300 pays ou un truc comme ça, je pense qu'il y en a 252 dans le monde. Un des objectifs de "[X]" c'était de faire une a.s.b.l. qui puisse servir de plateforme technique pour Indymedia. [...] Il y avait deux approches différentes, et en même temps il y avait la volonté de faire de la radio sur Internet et puis de faire un laboratoire d'apprentissage pour tous les gens qui avaient besoin d'utiliser des techniques digitales mais qui ne savaient pas le faire. Ils pouvaient venir se former ou trouver quelqu'un avec qui faire ça. Et en même temps c'était quand même toute une bande de gens qui étaient pas mal engagés politiquement dans différents courants, pas nécessairement dans les partis politiques mais tous des gens politisés." (Aurélien, 28 ans, webdesigner, formation en électronique, Liège)

Ainsi, si la nouvelle culture d'écran permet aux individus de se situer au croisement du divertissement, des pratiques de sociabilité et de la culture, elle peut également constituer un objet ainsi qu'un vecteur d'engagement citoyen.

Les opérateurs culturels rencontrés paraissent parfaitement conscients de ces évolutions et des effets qu'elles peuvent avoir sur les attentes qui leur sont adressées, mais aussi sur les stratégies qu'ils sont appelés à mettre en place face à de telles pratiques réticulaires particulièrement présentes dans les milieux jeunes. Ainsi certains opérateurs semblent prendre acte d'une réalité culturelle fortement réticulaire, active en dehors du monde culturel institutionnalisé, et cherchent à se positionner soit en s'y insérant soit en s'offrant comme espace nodal où le réseau peut se rassembler et se visibiliser. Ils le font en mettant à disposition des infrastructures, du matériel, leur expertise organisationnelle.

■ 8.4. LA DISPARITION DU MILITANTISME ?

Les entretiens montrent, en creux, la transformation des formes de militantisme souvent lue comme un affaiblissement au regard du modèle hérité de la période de fondation des politiques culturelles, et parfois un "désabusement" face aux espoirs de changement et/ou de l'action collective, mais aussi, positivement cette fois, une recomposition sous l'horizon d'une ré-articulation des attentes de changements sociaux et politiques avec les exigences de réalisation de soi.

Le désenchantement par rapport aux espérances collectives, aux "grands récits" ou aux formes d'institutionnalisation de l'engagement transparaît notamment dans les entretiens menés avec des interlocuteurs jeunes.

"J'ai fait partie d'une association, maintenant ça fait un petit temps que je ne participe plus aux activités. [...] C'était une association qui faisait, qui fait toujours des activités orientées politiquement. Ils informent sur la situation politique de l'Amérique latine avec une vision latino-américaine pour le public européen. [...] Je participais aux manifestations, j'essayais de ramener des gens aux manifs. Une fois je me suis investi plus, j'ai organisé, avec d'autres, un séminaire pour la liberté des prisonniers politiques en Colombie. [...] [Pourquoi tu as abandonné ?] Parce que le problème, enfin c'est un problème pour moi, quand je lis la politique actuelle ça me déprime, ça ne me met pas bien. Quand je vois ce qui se passe, quand j'écoute les informations, de par ma formation, de par mes idées, je vois la propagande, la manipulation dans ce que l'on veut nous faire croire.

[...] Alors je me mets des œillères. Je sais que ça existe mais je suis un peu égoïste. [Mais tu te considères comme quelqu'un d'engagé?] Oui et non... Oui, timidement. Je suis plus engagé que certaines personnes, je suis informé, je suis conscient d'une certaine réalité, j'ai voyagé, je ne me plains pas, je sais qu'on est des privilégiés malgré nos difficultés. Mais je ne suis pas un militant. Je ne donne pas de temps pour faire la militance. Je suis un peu désabusé par certaines choses." (Alvaro, 29 ans, employé dans le secteur culturel, licence en sciences politiques, Bruxelles)

"Enfin je crois pas aux pétitions, je ne crois pas aux assemblées, je crois plus en tout ça. [...] Donc les pétitions, les groupes, c'est bidon. Donc à partir du moment où c'est officialisé par l'État, ça vaut plus rien pour moi. Mais c'est un autre délire. Soit! [Et est-ce que tu te qualifies quand même comme quelqu'un d'engagé?] En mon temps. En mon temps. Maintenant beaucoup moins parce que j'ai arrêté de croire aux manifs, aux pétitions et ce genre de délires. Mais heu... Engagé dans ma tête ouais." (Loan, 25 ans, employé dans l'entreprise familiale, secteur du bois, diplôme non révélé, Bruxelles)

Les enjeux de réalisation de soi ont déjà été évoqués. Ils apparaissent de manière très explicite dans des propos de certaines personnes interviewées opérant un retour réflexif sur les évolutions des formes de leurs engagements. Parmi d'autres, le discours de Murielle est à ce titre éclairant. Ayant pris part à des mouvements de contestation sociale lorsqu'elle était plus jeune, cette interviewée s'est distancée de son engagement militant pour se tourner vers des pratiques plus introspectives comme la méditation, la littérature portant sur le développement personnel et la spiritualité. Sans pour autant désigner un événement clef qui aurait impulsé ce glissement, elle parlera de "cheminement", de "continuité d'une recherche intérieure".

"Avant j'étais beaucoup plus militante oui, j'étais dans le mouvement X quand j'avais 25 ans, j'allais à des manifs, oui j'étais beaucoup plus militante que maintenant. Maintenant je suis plus à l'intérieur. [Vous savez pourquoi aussi et à quel moment ça a changé?] Oh... C'est un cheminement progressif hein, non il n'y a pas de moment particulier c'est vraiment un livre qui en a amené un autre et maintenant je fais partie d'un groupe de méditation. Oui c'est une manière de concevoir la vie qui a changé. La méditation c'est une manière de vivre, une manière d'appréhender la vie, le contact avec soi-même, avec les autres, avec les événements qui sont là. [...] Pour moi, personnellement, c'est dans la continuité d'une recherche intérieure et c'est un outil, un moyen de plus parce qu'évidemment on est dans ce choix-là, il y a des lectures qui s'imposent, c'est comme un fleuve, il y a des choses qui arrivent. C'est un chemin qui se fait progressivement et qui en plus, n'a pas de but. [...] Mon côté militant est beaucoup moins présent, pas la conscience mais l'activisme, l'activité militante est beaucoup moins présente aujourd'hui. [...] Quand on est plus attiré par la spiritualité, on est plus dans l'autoréférence, c'est-à-dire qu'on est plus dans la recherche de l'être, qui est ce que je suis, comment vais-je rencontrer l'autre." (Murielle, 50 ans, thérapeute, licence en droit, Liège)

Cette désaffiliation à l'égard d'actions défendant des intérêts collectifs et ses nouvelles pratiques davantage orientées vers des problématiques d'ordre plus individuel, vers une quête d'authenticité, ont refaçonné sa manière de s'inscrire dans la vie sociale. Elle mentionnera au cours de l'entretien que plutôt que de s'atteler à transformer le monde, à lutter pour certaines causes, il s'agit pour elle désormais de "travailler sur soi",

“d’être dans ce qui se passe ici et maintenant”, d’“ accepter ce qui est” et ce, grâce à ces supports que constituent sa pratique de la méditation et la littérature. D’autres enquêtés, reconnaissant adhérer à certaines valeurs, revendiquant une forme d’engagement dans la société, entendent néanmoins rester à l’écart de toute organisation formelle. Pour eux, la défense des valeurs auxquelles ils croient ne s’incarne pas dans des affiliations à des partis politiques ou à des structures militantes mais prend davantage corps dans des pratiques quotidiennes, se déploie et s’enracine dans l’environnement immédiat et dans la responsabilisation de soi.

“Je ne pense pas que je suis militante, je me considère comme quelqu’un d’actif. Je pense que j’ai certaines valeurs que je vais défendre, sans doute, plus tendance écologique et gauche. Donc à ce niveau-là, oui je suis engagée mais pas dans les partis politiques, pas dans les associations... [...] [Ça a quel sens pour vous [l’engagement] ?] Ce en quoi je crois, je suis engagée mais je ne suis pas engagée concrètement ou matériellement pour autant dans certaines associations. [...] Peut-être que si j’étais plus motivée encore, je le ferais aussi mais là, ça me va bien comme ça.” (Christiane, 52 ans, enseignante, diplômée universitaire, région de Tournai)

Loin de disparaître, les implications dans la vie citoyenne paraissent de plus en plus motivées par un certain pragmatisme, orienté vers des causes plus localisées, liées à l’environnement quotidien des individus. Ceci rejoint les enseignements issus d’études (Ion, 1990) portant sur les formes d’engagements contemporaines et notamment les implications dans le tissu associatif. Comme le soulignent Gagnon et Fortin (2002, p. 75), ces nouvelles formes d’engagement, “visent moins qu’auparavant la défense d’un intérêt collectif, d’une cause coextensive à l’ensemble de la société (Fortin, 1994), où l’implication identitaire est maximale (on s’engage comme citoyen, femme, travailleur), et portent davantage sur des causes plus limitées ou circonscrites, qui n’engagent qu’une dimension de l’existence et donc de l’identité (résidant d’une zone menacée par des déchets industriels, usager de certains services publics, chef de famille monoparentale). Cette sociabilité correspond à une forme d’individualisation et d’affirmation des différences et des particularités de chacun; multiples identités partielles et souvent transitoires (Elbaz, Fortin et Laforest, 1996).” Le mouvement des indignés, conjuguant engagement et non affiliation, en offre une illustration.

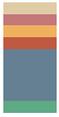
■ 8.5. TRANSFORMATIONS DE L’ENGAGEMENT ET ÉDUCATION PERMANENTE

Qu’ils travaillent dans le secteur socio-culturel, avec des publics très défavorisés ou dans des secteurs davantage liés à la culture dite légitime, les opérateurs demeurent fortement imprégnés par le référentiel de la démocratie culturelle et par sa traduction institutionnelle, l’éducation permanente. Cependant, les propos recueillis attestent des glissements dans les logiques d’actions sous-tendant les pratiques de l’éducation permanente qui témoignent, d’une part, d’un changement dans la façon d’appréhender l’idée d’émancipation et, d’autre part, de la prise en compte des formes d’engagements contemporaines évoquées ci-dessus.

Ces glissements sont liés aux évolutions des publics cibles des politiques culturelles. Une part sans cesse croissante de la population est affectée par

l'exclusion et le chômage de masse. De même, le phénomène de l'immigration, y compris dans ses formes les plus récentes (réfugiés, demandeurs d'asile...) a généré une grande diversité culturelle. Or, les politiques socio-culturelles ont été constituées autour d'un public-cible composé de populations ouvrières et ont développé des pratiques culturelles tels le théâtre dialectal, la colombophilie, les maisons du peuple, les cercles culturels et sportifs, les fanfares. Ces pratiques ne correspondent plus aux attentes culturelles des populations décrites ci-dessus. Face à ces transformations les opérateurs culturels se trouvent parfois désemparés. L'approfondissement de la fragilité et de la vulnérabilité liée à des exclusions sociales devenues structurelles ainsi que – les deux pouvant être cumulés et l'étant souvent – le creusement des distances interculturelles redessinent en profondeur des conditions du travail des opérateurs, comme d'ailleurs ces deux processus ont reconfiguré le paysage du monde associatif en faisant apparaître des institutions d'aide humanitaire (les Restos du cœur...), des dispositifs d'urgence (le Samu social...) ou encore en plaçant la question de l'inter-culturalité au centre des débats politiques. Face à ce contexte, se posent aux opérateurs de nouveaux enjeux de pédagogie et de stratégie et se manifestent également de nouvelles difficultés et défis. Ainsi, un des opérateurs rencontrés souligne à quel point les différences culturelles peuvent entraver les ambitions émancipatrices du projet culturel, par exemple lorsque leurs efforts visant à l'émancipation des femmes se heurtent à des arguments du type "c'est ainsi dans notre culture". Un autre travaillant dans le secteur socioculturel dans la périphérie d'une grande ville témoigne des difficultés d'envisager et de construire un travail socio-culturel d'émancipation, dans un contexte de désert social et économique où les garde-fous qu'offrait la société fordiste en termes d'emploi et de protections sociales s'effondrent progressivement.

Ces transformations profondes ont un impact sur l'éducation permanente et l'obligent à se redéfinir. Née dans les années 60-70 sur l'idée d'une émancipation pensée à l'horizon d'une critique de la domination et d'une prise de conscience collective, elle semble aujourd'hui se concevoir davantage comme un travail de reconstruction de la confiance et de l'estime de soi et de mise au jour des potentialités d'expressions culturelles conduisant à l'autonomie, sans nécessairement être directement assortie d'un discours politique de dénonciation. *"Il faut redonner aux gens leur autonomie devant une œuvre, redonner la compétence"*. Le passage par l'expression individuelle, créative et ludique peut par ailleurs apparaître comme un tremplin vers l'engagement plus collectif. Le théâtre-action s'inscrit clairement dans cette évolution (Brahy, 2013). Fortement attaché aux luttes syndicales et ouvrières dans sa genèse et son développement, il s'est transformé, suite à la fragilisation des modes d'action et de représentation liés au monde ouvrier, à l'émergence de la nouvelle question sociale (Castel, 1995) et à l'apparition de nouveaux dispositifs d'action publique, entre autres dans le culturel et le socioculturel, chargés de la gérer. Des nouveaux publics, précarisés et souvent désaffiliés sont ainsi "envoyés" vers les institutions culturelles, et notamment le théâtre-action. Celui-ci développe des pratiques du proche, d'attention, appelées parfois *de care*, favorisant un travail de mise à plat des souffrances, des humiliations, délaissant, souvent au regret des "pères fondateurs", un théâtre davantage orienté vers la dénonciation des injustices et le dévoilement des mécanismes de la domination. Il s'agit ici de partir de *"l'expérience de chacun... (de mener) un travail de revalorisation de la parole de chacun et de déculpabilisation"*. Ceci n'empêche pas que se



maintiennent avec force des discours critiques, dénonçant la destruction du monde ouvrier, le désengagement des pouvoirs publics, le mépris culturel dans lequel sont tenues des pratiques culturelles émergentes, urbaines, allochtones, initiées par des jeunes des milieux populaires, ou encore la marchandisation de la culture. Plutôt qu'ils ne s'estompent, ces discours à forte connotation collective se voient adjoindre une dimension plus individualisante du sens et des enjeux de la culture. *"Il faut partir de l'individu"*. Une de nos interlocutrices, praticienne du théâtre-action suite à la fermeture d'usines dans la région de La Louvière, tient des propos qui mettent bien en évidence cette nécessaire articulation entre engagement politique et expérience individuelle.

"[Avais-tu déjà fait du théâtre avant ?] Non, pas du tout, pas du tout. D'ailleurs, ça aussi c'est pas rien, c'est pas rien. C'est vraiment s'investir personnellement, psychologiquement et tout. Physiquement aussi parce que bon, je crois que ce qui nous a motivés, c'est toujours l'objectif. [...] C'est une satisfaction de pouvoir dénoncer les choses qu'on n'a pas pu dénoncer pendant l'occupation et la reprise. [...] Il y a beaucoup de stress malgré tout mais on fait une bonne équipe, il y a des beaux moments, il ne faut pas non plus... Et puis c'est une chouette expérience, c'est vraiment une chouette expérience. [...] Il y a quand même une satisfaction parce qu'on s'est dit malgré l'âge, malgré le vécu, malgré qu'on n'ait pas d'expérience théâtrale, malgré tout ben on passe le cap et c'est bien. C'est une satisfaction, on est quand même content." (Anne-Marie, 57 ans, sans emploi, diplômée de l'enseignement primaire, région de La Louvière)

Cependant, certains opérateurs ont évoqué les pratiques du *care* entre intérêt et suspicion. En effet, entre le risque de paternalisme et de dépolitisation et la nécessité d'établir des rapports de proximité, de prévenance, d'empathie et de sollicitude à l'égard des publics fragilisés, se pose la question du bon usage du rapprochement. Qu'il s'agisse de la préservation des héritages culturels, de la nécessaire attention aux pratiques quotidiennes et vernaculaires ou de la reconnaissance de ceux auxquels s'adressent les projets culturels, les activités culturelles qui en émergent peuvent être critiquées au nom de leur caractère invasif, par trop accompagnateur. On peut encore leur reprocher de s'accommoder des vulnérabilités des usagers, au mépris des objectifs d'autonomisation et d'émancipation, comme on peut les contester parce qu'elles renonceraient à tout esprit critique au nom de la nécessaire reconnaissance du droit de chacun à assumer sa culture.

Quoi qu'il en soit, si à l'origine l'éducation permanente se concevait comme un espace d'apprentissage et de conscientisation partant des situations individuelles vécues pour aboutir, par un travail de montée en généralité, à un travail de revendication collective, au risque d'un décrochement par rapport à la réalisation personnelle, dorénavant s'impose plutôt un souci d'étalement de l'un sur l'autre, l'engagement associatif constituant dans le même temps un support de réalisation et de responsabilisation de soi.

■ 8.6. ESTHÉTIQUE ET POLITIQUE, VERS DE NOUVELLES ARTICULATIONS ?

On l'a dit déjà, plusieurs des opérateurs rencontrés ont abordé ces nouvelles formes de rapport à la politique sous l'horizon de la montée en importance des exigences expérientielles : il faut partager des expé-

riences, vivre intensément des moments privilégiés, être actif dans le processus culturel. Ceci engage sans doute à réfléchir aux recompositions de l'horizon des pratiques culturelles entre dimensions esthétique et politique, non pas bien entendu pour délégitimer la première mais pour donner corps à la seconde. Nous avons déjà évoqué les analyses de Boltanski et Chiapello sur la montée de la critique artiste (Boltanski, Chiapello, 1999), une critique clairement politique mais pensée davantage en termes d'aliénation que d'exploitation et qui, positivement, perçoit l'émancipation plutôt en termes de réalisation de soi, d'autonomie et d'authenticité. Par ailleurs, Boltanski, dans un ouvrage ultérieur (2009), émet l'hypothèse que la critique sociale trouve souvent ses moments initiateurs, fondateurs, dans des expériences existentielles, des expériences de souffrance et d'humiliation difficilement thématiques de manière argumentative par les acteurs – du moins au départ – et ne trouvant pas d'emblée de relais dans les discours politiques institués. Boltanski suggère que souvent ces expériences sont reprises dans des formes artistiques et associatives avant même d'être intégrées dans des discours et revendications politiques – ces dernières anticipant, préparant ou préfigurant l'émergence de nouveaux militantismes. Cette dernière analyse tend à réconcilier dimensions esthétique et politique.

Le discours sur l'éducation permanente repose sur la nécessaire politisation de la culture. Or, on l'a noté déjà à propos du théâtre-action, le travail socioculturel emprunte de plus en plus d'autres voies que celles reposant sur un discours directement politique. Les pratiques actuelles sont moins directement politisées, plus ancrées dans les expériences de vie, l'aliénation, les violences et souffrances subies. La nécessité d'aboutir à un spectacle y paraît moins prégnante par rapport au travail de reconstruction de soi. Quand spectacle il y a, la restitution de ces expériences prend davantage de place aux dépens du discours explicite de la dénonciation. Une de nos interlocutrices, confrontée dans son travail à un public de femmes victimes d'exclusion signifiait à quel point elle était convaincue que seule une entrée "expressiviste", par la créativité que ce soit le chant, la danse, le conte ou la photographie, permettait d'accrocher un tel public et d'entamer un travail davantage politisé. "*Certaines femmes ne seraient jamais venues si on n'était pas passé par le créatif et le ludique*". Pour y parvenir il s'agit davantage de saisir l'expressivité artistique sur le mode de l'action, du processus que de faire primer la réalisation effective d'œuvres achevées, évaluables selon des critères qualitatifs. Faut-il y voir un processus de dépolitisation de la culture ou au contraire un déplacement du politique ?

■ 8.7. **ÉDUCATION PERMANENTE ET ART : VERS LA "REGLOBALISATION" DE LA CULTURE ?**

Les politiques culturelles héritées des années 60-70 ont contribué à opérer une césure entre les activités artistiques, d'une part, et l'éducation permanente, de l'autre, les premières faisant l'objet d'une suspicion politique liée à leurs liens avec les groupes socialement dominants et les effets de légitimité culturelle dont elles bénéficient, les secondes bénéficiant d'un préjugé positif lié au potentiel d'émancipation qui leur était attaché. Les rencontres avec les opérateurs culturels laissent penser que cette perception fortement dichotomisée est en train de bouger. Plusieurs opérateurs de l'éducation permanente rencontrés revendiquent

en effet, en raison sans doute des glissements “esthétiques” et “expérientiels” évoqués précédemment, l’importance des pratiques et de l’expressivité artistiques comme supports d’éducation permanente. De même, les responsables d’un musée d’art contemporain et d’un théâtre faisant de la médiation culturelle revendiquent toutes deux la nécessaire alliance entre art et éducation permanente, en sollicitant des artistes dans des projets d’éducation permanente. Ces porosités sont également facilitées par le regroupement dans un même lieu. Elles n’effacent toutefois pas les tensions entre ces deux faces des politiques culturelles “*la rencontre n’est pas évidente*”, entre deux finalités différentes, les opérateurs d’éducation permanente craignant que la dimension artistique n’efface les enjeux politiques de la culture, les opérateurs du champ artistique craignant pour leur part l’instrumentalisation de l’art à des fins qui ne seraient pas les siennes. Cela dit, les discussions ont mis au jour des collaborations considérées comme réussies, cette félicité étant admise des deux côtés. Ces rapprochements constituent sans doute un enjeu, voire un défi pour les politiques culturelles en Fédération Wallonie-Bruxelles.

9. La ville comme terreau de la créativité culturelle et comme enjeu de l’intervention culturelle

Plusieurs enquêtés ont mis en évidence la disparité de l’offre culturelle dans les grandes villes, essentiellement Bruxelles et Liège, et le reste du territoire de la Communauté française. Pléthore d’un côté, faiblesse de l’offre de l’autre. Ce constat a trouvé de larges échos auprès des opérateurs culturels. Pour eux, la ville est devenue un vivier culturel propice à l’éclosion de créativités par rapport auxquelles ils doivent se montrer ouverts, réceptifs et accueillants. Ils évoquent encore les expérimentations urbaines, les squats, les potagers urbains, les circuits de vente raccourcis, les paniers bio, les espaces autogérés, les occupations temporaires de lieux, et y décèlent des formes intéressantes d’expérimentation socioculturelle susceptibles de nourrir et d’actualiser l’idée d’éducation permanente. Semble à nouveau s’opérer un glissement d’un discours de la dénonciation de l’économie capitaliste et marchande à partir d’une extériorité culturelle, caractéristique du référentiel des années 60-70, à un discours où l’économie capitaliste est aussi perçue comme culture et par rapport à laquelle d’autres formes culturelles d’économie sont possibles. De nouvelles formes de la solidarité s’y inventent, en particulier des solidarités de proximité, contextualisées, autogérées et à distance des dispositifs de l’État social. Le discours de la dénonciation auparavant hégémonique s’ouvrirait donc à celui de l’expérimentation alternative ou du détournement.

Cette bienveillance aux cultures et aux expérimentations urbaines alternatives pousse l’intervenant culturel à redéfinir son métier. Hérité de la figure traditionnelle de l’animateur socioculturel des années 60-70, le métier d’intervenant culturel avait en charge d’animer des espaces sociaux “éteints”, de “mettre de l’animation” là où elle faisait défaut. Maintenant, en particulier dans les métropoles, à distance de cette ambition volontariste, quelquefois prosélyte, parfois paternaliste, il s’agit aussi, voire plutôt de se situer par rapport à des espaces déjà “animés”, d’en reconnaître la valeur et d’en accompagner le développement. Chez nos

interlocuteurs prévaut donc tendanciellement l'idée de l'existence d'une véritable créativité culturelle à laquelle il convient d'accorder reconnaissance, visibilité, opportunités de développement, moyens, et qu'il s'agit de reconnaître à sa juste valeur. Autrement dit, alors que dans le discours hérité des années 60-70, les coordonnées des "cibles" de l'action culturelle étaient largement balisées (monde ouvrier, ruralité...), ces coordonnées apparaissent désormais à la fois plurielles et peu prévisibles. L'opérateur culturel en est désormais à la fois le guetteur et l'accompagnateur.

Si des opérateurs posent un diagnostic parfois inquiet sur le champ de la culture, il n'en est pas pour autant négatif. Ils notent un bouillonnement culturel qui se fait souvent hors des institutions culturelles les poussant à redessiner leurs rôles et leurs pratiques. Leur jugement est du même ordre concernant les dispositifs techniques, évoqués précédemment, certes envahissants et déstabilisants mais qui ouvrent de nouvelles opportunités créatrices d'expérimentation et d'accès à la culture.

10. Du partenariat au territoire en passant par la médiation : diagnostics des opérateurs culturels

Si dans l'ouvrage, les entretiens individuels et les focus groupes ont été constamment mis en relation, certains thèmes ont fait l'objet des préoccupations énoncées par les opérateurs sans qu'il n'y ait été fait particulièrement écho dans les entretiens individuels. C'est à ces thématiques spécifiques que sera consacrée la dernière partie de la synthèse.

■ 10.1. LES AMBIVALENCES DU RÉFÉRENTIEL MONTANT DE LA MÉDIATION

Les opérateurs recourent souvent au mot médiation quand ils parlent de leurs pratiques. Qu'ils travaillent dans les secteurs de la lecture publique, du théâtre ou des musées, l'idée de la médiation s'impose comme pouvant contribuer à donner sens à des formes culturelles moins accessibles pour ceux qui en sont les plus éloignés, au-delà des pratiques d'accessibilité plus classiques tels le tarif, l'aménagement des lieux.

La thématization des enjeux des politiques culturelles aujourd'hui emprunte de plus en plus un vocabulaire d'inspiration économique. S'appuyant sur le diagnostic des difficultés, voire de l'échec des politiques socioculturelles, certains, dans les champs institutionnel et scientifique, en appellent à des politiques davantage soucieuses de la "demande", qui se substitueraient aux politiques volontaristes, identifiées alors à des politiques de l'"offre". Le concept de médiation, quant à lui, ne renvoie ni à l'une ni à l'autre. Bien entendu, certaines formes de médiation sont plus classiques et s'apparentent à des pratiques de conseil, consistant par exemple à aider au choix d'un livre, même si elles s'efforcent de désacraliser certaines pratiques et certains lieux culturels. D'autres, par contre,

paraissent plus innovantes et cherchent à penser ensemble capacitation et émancipation en développant des activités à partir des ressources, des compétences des acteurs eux-mêmes qu'il s'agit de reconnaître, et en s'éloignant des formes scolaires d'apprentissage souvent critiquées en raison de leurs formes exclusivement transmissives, "top down". C'est le cas, par exemple au sein d'un musée d'art contemporain, des pratiques de confrontation aux œuvres basées sur la reconnaissance d'une pleine autonomie de jugement d'individus disposant de compétences. Les savoirs de l'histoire de l'art et de la critique y sont considérés comme des obstacles à la construction d'un rapport authentique aux œuvres. Cette dernière conception de la médiation va de pair avec la critique de l'enseignement scolaire de l'art qui ne permet pas aux élèves de penser par eux-mêmes, d'exploiter leurs propres compétences profanes, de construire leurs propres appréciations.

Un travail d'élucidation de ce que sous-tendent ces pratiques de médiation pourrait être opéré, des pratiques dont le "spectre" est certainement fort large, mais qui seraient susceptibles de donner corps et consistance à cette idée de capacitation ou d'*empowerment* qui occupe une place importante dans les théories politiques aujourd'hui³.

■ 10.2. LES ORIENTATIONS PARTENARIALES

Depuis quelques années des liens institutionnels forts commencent à se tisser entre les institutions culturelles, en particulier celles se revendiquant de l'éducation permanente, et les institutions et associations structurées autour de la question urbaine et de la question sociale. Cette évolution traduit à la fois une propension des dispositifs des politiques urbaines et des politiques d'insertion socioprofessionnelle à s'appuyer sur les ressources offertes par certains dispositifs culturels, mais aussi, à l'inverse, une propension des institutions de l'éducation permanente à trouver, soit en étant appelées à répondre à des sollicitations soit en le souhaitant de manière volontariste, de nouveaux publics dans ces interactions avec les institutions du social. Ces deux mouvements paraissent a priori convergents, à cette nuance importante près que les attentes portées par les uns et les autres sur ces rapprochements ne sont pas nécessairement identiques ni même compatibles. La volonté politique de transversaliser les politiques, souvent par ailleurs en territorialisant leurs actions, constitue un recadrage important dont les conséquences méritent une attention toute particulière que révèlent des craintes manifestées par plusieurs opérateurs culturels. Certains d'entre eux ont décidé de ne pas construire des liens avec l'associatif socio-urbain pour s'adresser directement aux habitants des quartiers dans lesquels ils sont insérés, l'associatif faisant, à leurs yeux, davantage office d'écran que d'interface entre eux-mêmes et les populations. Certains aussi s'y refusent ou s'y engagent à grand peine par crainte d'instrumentalisation par des champs de la vie urbaine, comme le socio-économique, autrement plus puissants. D'autres intervenants, par contre, sont favorables à la transversalisation des compétences des uns et des autres. Entre le point de vue revendiquant la défense de l'autonomie des politiques culturelles et brandissant l'argument du risque d'instrumentalisation, et celui pro-

³ Cette idée a vu le jour dans les mouvements contestataires et contre-culturels américains, noir et féministe essentiellement, des années 60-70. Son actualisation dans les politiques sociales en particulier conduisent très souvent à des pratiques de contrôle social ou de conditionnalisation des droits sociaux

nant la dédifférenciation et l'insertion des préoccupations culturelles au sein de politiques plus attentives aux spécificités socio-économiques et territoriales et à la coordination avec d'autres politiques publiques, les débats risquent d'être longs.

■ 10.3. **LE DROIT À LA CULTURE**

La référence au droit à la culture ou aux droits culturels a été peu abordée lors des focus groupes alors qu'elle devient centrale dans la sémantique des politiques publiques, puisqu'elle est, par exemple, au cœur du nouveau décret sur les centres culturels. Les controverses à propos de l'exception culturelle, de la protection des minorités et de la montée des droits culturels y font constamment référence. Parmi les opérateurs, seul l'un d'entre eux se revendiquant du féminisme a ancré ses prises de position et ses argumentations dans ce registre juridique.

Dans l'histoire des droits de l'homme, les droits culturels figurent d'emblée dans la première génération, celle des libertés fondamentales, comme la liberté d'opinion ou la liberté de culte par exemple. La deuxième génération, celle des droits sociaux, comporte également des droits culturels, comme par exemple le droit à l'éducation. C'est dans ce cadre qu'a été pensée la démocratisation de la culture comme un droit d'accès à des biens culturels considérés comme inhérents à la dignité humaine et à l'accomplissement de soi. Par rapport à ces deux premières conceptions, des droits culturels davantage cette fois liés à l'idée de démocratie culturelle, se sont affirmés au travers notamment de la reconnaissance du droit des individus ou des groupes à défendre leurs cultures lorsque celles-ci sont menacées. L'interlocutrice qui a évoqué cette référence aux droits culturels a fortement insisté sur leur dimension très englobante, les considérant comme une condition d'accès aux autres droits. Par ce caractère très englobant, le concept de droit à la culture présente évidemment des vertus fédératrices puisqu'il permet de défendre des expressions opprimées, de revendiquer l'accès à des biens inégalement répartis et de requérir la reconnaissance d'expressions ou de pratiques culturelles menacées. En référence à la déclaration fribourgeoise et aux analyses politiques d'Amartya Sen ou Martha Nussbaum, l'exigence que chacun puisse développer ses talents et ses capacités est aussi invoquée. À l'inverse, on peut se demander si le faible recours, dans nos focus groupes du moins, à l'idée de droit ne traduit pas une relative suspicion à l'égard de la capacité du droit à concrétiser ce que son contenu ambitionne, autrement dit à garantir sa concrétisation et son effectivité. Dès lors, la faible référence aux droits culturels peut-elle être interprétée comme un acte de résistance ou d'indifférence, de la part des opérateurs de terrain, par rapport à ce que certains dénoncent comme une dérive juridicisante et formaliste en comparaison au double référentiel de la démocratie culturelle et de la démocratisation de la culture qui puisait, quant à lui, ses arguments dans le registre sociopolitique ?

■ 10.4. **LA PERTINENCE ET LES DANGERS DE LA TERRITORIALISATION DES POLITIQUES CULTURELLES**

Le processus de dédifférenciation, la multiplication des partenariats, les pratiques du proche menées par les opérateurs et la conviction que les

enjeux culturels ne peuvent se penser isolément d'enjeux autres, sociaux et économiques, rendent attrayante l'hypothèse de la territorialisation des politiques culturelles. C'est ce qu'a entériné la Fédération Wallonie-Bruxelles en mettant en place ses Assises du développement culturel territorial. Ce processus s'inscrit d'ailleurs dans une tendance générale à abandonner la logique décontextualisée propre aux politiques de l'État social, pour lui substituer des politiques territorialisées, destinées à des lieux déterminés par une critériologie spécifique et à des groupes socio-démographiquement ciblés. Ces politiques territorialisées promeuvent, du moins au niveau discursif, la transversalité des actions (sociales, scolaires, préventives, socioculturelles, d'insertion socioprofessionnelle) et des acteurs en présence. Cependant la réalité est bien souvent éloignée de ces déclarations d'intention et l'on assiste dans certains quartiers bénéficiant de l'attention des politiques territorialisées, à des superpositions d'actions, des concurrences entre acteurs et projets et à un renforcement du contrôle social sur certains groupes de population. Lors des focus groupes, la territorialisation a été peu abordée si ce n'est par le biais d'un intervenant critiquant la politique culturelle pour les effets d'immobilisation qu'elle a sur des jeunes issus des milieux populaires. En proposant des activités territorialisées dans un lieu fortement ancré dans l'espace du quartier qu'est la maison des jeunes, elle pousserait au redoublement de l'immobilité vécue par des jeunes qui ont peu accès aux ressources spatiales en dehors du quartier. Plutôt que d'ouvrir les jeunes aux échanges avec l'ailleurs du quartier, elle les y confinerait davantage.

■ 10.5. LA CRAINTE DE L'ÉVOLUTION DES POLITIQUES CULTURELLES : LE SPECTRE DU "CITY BRANDING", LA HANTISE DE LA "GOUVERNANCE PAR INDICATEURS"

Dans la concurrence que se livrent les grandes villes, en "devoir" d'être attractives, la culture devient un argument important au risque d'être instrumentalisée et appauvrie. Est ainsi pointée par les opérateurs, la montée en puissance des référentiels de la "ville créative" ou plus encore du "city branding" qui poussent les grandes villes à investir dans des projets culturels événementiels, hautement attractifs, à développer un marketing urbain pointu, à s'intégrer dans des réseaux internationaux ou encore à favoriser l'embellissement et la patrimonialisation des quartiers "hyper-centraux". Pour ce faire, elles font plus souvent appel à des opérateurs privés, des consultants, des créateurs d'événements qu'aux opérateurs classiques des institutions culturelles subventionnées. La crainte de ceux-ci est que ce type de politique conduise à des déplacements importants des moyens culturels vers certains secteurs, aux dépens du socioculturel, d'une part, et des cultures marginales et émergentes, de l'autre, et focalise territorialement les moyens culturels sur les espaces urbains de l'attractivité (les centres patrimoniaux, par exemple...) aux dépens des territoires défavorisés socialement et/ou périphériques. Autrement dit, les déserts socio-économiques qui devraient être l'objet de l'attention des politiques culturelles s'inscrivant dans la continuité de l'éducation permanente, seraient ainsi amenés à devenir des déserts culturels. Dans certaines grandes villes francophones, les anciennes périphéries ouvrières sont délaissées au profit des centres urbains plus attractifs. Dans d'autres, comme à Bruxelles, là où le centre

urbain est encore populaire, des campagnes de revitalisation urbaine et de patrimonialisation, d'une part, et des politiques favorisant la ville créative, de l'autre, participent des transformations urbaines contemporaines. Ainsi cette politique d'attractivité pousse à l'implantation de "grosses" institutions culturelles ("*des lieux trop démesurés*") sur des friches, le long du canal ou dans d'anciennes usines dans les quartiers populaires centraux, et induit des tensions de cohabitation, un sentiment de mépris social, en même temps d'ailleurs qu'elle favorise la gentrification. Toutefois, pour certains, ces implantations peuvent également être génératrices de pratiques culturelles intéressantes – par exemple en termes de dispositifs de médiation – comme elles peuvent obliger les institutions culturelles à penser des formes d'engagement nouvelles et ambitieuses au sein de la proximité environnante, en offrant de l'emploi aux publics proches et en participant à une évolution des commerces, notamment Horeca?. Elles les obligent aussi à repenser leur politique de programmation culturelle pour qu'elle soit davantage en phase avec la réalité sociopolitique de leur environnement et à nouer des relations avec les institutions culturelles mais aussi sociales, comme les CPAS, actives dans ces mêmes environnements.

La seconde crainte est liée à l'évolution du cadrage managérial des politiques culturelles, plus particulièrement au glissement, déjà évoqué, d'une politique de l'offre à une politique de la demande. Les opérateurs redoutent la montée d'une "gouvernance par indicateurs": nouvelles formes des rapports d'activités, pratiques évaluatives et montée de la contractualisation des politiques culturelles et de la mise en concurrence des institutions au travers de politiques de financement non plus des institutions directement mais de projets. Plusieurs de nos interlocuteurs ont ainsi explicitement évoqué un sentiment de montée d'une logique du nombre, du coup, de la visibilité qui inévitablement risque d'entrer en contradiction avec des finalités politiques moins quantifiables et ne pouvant jouer que sur la patience et la durée.

11. Conclusion

En guise de conclusion, nous épingleons quelques constats particulièrement saillants, certes en partie déjà connus, qui ont émergé au fil de notre recherche. Souhaitant apporter un autre éclairage aux analyses générales pointant la persistance de l'effet de l'origine sociale sur les dispositions en matière de culture, notre recherche s'est attelée à montrer les modalités pratiques de ces transmissions et de leur appropriation, et a permis de mettre en évidence le caractère complexe, mouvant, non linéaire et jamais achevé des carrières culturelles. Dans la construction du rapport à la culture, ce sont bien les expériences de proximité qui exercent l'influence la plus décisive, incluant certes le cercle familial mais également toutes les rencontres, parfois fortuites, susceptibles d'ouvrir les portes de nouveaux horizons culturels plus ou moins hétérogènes. Plus encore, il est apparu que le réseau de relations de l'individu à un moment précis de sa trajectoire est bien souvent autant, voire plus, déterminant dans l'orientation de ses goûts et comportements en matière d'usage du temps libre que ses dispositions acquises par le passé. Enfin, l'appréhension des pratiques selon une approche diachronique a permis de déceler des seuils significatifs de la vie qui ont pour effet de

refaçonner les contours de la participation culturelle; relativisant encore un peu plus une représentation statique des préférences et des pratiques. Si le façonnement des profils culturels se réalise à travers des faisceaux d'influences plus ou moins hétéroclites et si nos entretiens ont révélé une montée d'un certain éclectisme, force a néanmoins été de constater que persistent des hiérarchies culturelles, certes dans des formes plus complexes que par le passé et dont les indices apparaissent en filigranes dans le discours des enquêtés lorsque ceux-ci évoquent le rapport entretenu à l'égard de certaines formes culturelles ou encore dans leur représentation du mot "culture". Cette persistance des effets de légitimité est également pointée par les opérateurs de terrain qui y associent le constat tendanciel d'une segmentation croissante des publics, en particulier au sein des jeunes générations. Ceci nous autorise à remettre en question la notion d'"omnivorerie culturelle" et invite à nous interroger sur l'actualité des référentiels de démocratisation de la culture et de démocratie culturelle, d'autant plus que notre corpus d'entretiens a mis en évidence, d'une part, la persistance de difficultés d'accès à la vie culturelle et, d'autre part, un déficit de reconnaissance à l'égard de formes culturelles émergentes ou peinant à acquérir une véritable légitimité.

L'attention portée sur les effets induits par l'avènement des technologies de l'information et de la communication a également permis de mettre au jour des transformations majeures dans le rapport à la culture: individualisation, labilité, immédiateté, "touche-à-tout", recherche d'une conjonction entre culture, pratiques de sociabilité et divertissement, etc. Ces transformations rejaillissent bien entendu sur la manière de s'investir dans la vie culturelle, plus particulièrement à travers la montée d'un rapport exploratoire à la culture, et semblent également affecter les logiques d'engagement dans la société civile qui tendent à se déplacer et à se recomposer.

Face à ces constats de permanences et de recompositions, face aussi à un contexte social faisant croître les vulnérabilités, les désaffiliations et les souffrances, face encore à un paysage institutionnel fragilisant des politiques culturelles parfois en décalage avec les pratiques et attentes émergentes, les opérateurs rencontrés ont fait part de leur travail et de leurs projets où affleurent leur inquiétude, leur résistance et leur créativité. Autant de fils à tisser pour repenser l'offre culturelle à l'aune des sens contemporains que les individus interviewés et les opérateurs donnent au mot culture.

12. Bibliographie

Ouvrages

BARRÈRE, A., (2011), *L'éducation buissonnière. Quand les adolescents se forment par eux-mêmes*, Armand Colin, Paris.

BÉRA, M. et LAMY, Y., (2003), *Sociologie de la culture*, Armand Colin, Paris.

BERGER, P. et LUCKMANN, T., (2006), *La construction sociale de la réalité*, Armand Colin, Paris.

BIDART, C., (1997), *L'amitié. Un lien social*, La Découverte, Paris.

BOLTANSKI, L., (2009), *De la critique, précis de sociologie de l'émancipation*, Gallimard, Paris.

BOLTANSKI, L. et CHIAPELLO, E., (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris.

BUSCH, M.-C., (1975), *La sociologie du temps libre existe-t-elle ?*, Mouton & Co, Paris.

BOURDIEU, P., (1979), *La distinction. Critique sociale du jugement*, Éditions de Minuit, Paris.

BOURDIEU, P. et PASSERON, J.-C., (1964), *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, collection Le sens commun, Éditions de Minuit, Paris.

BOURDIEU, P. et PASSERON, J.-C., (1970), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Éditions de Minuit, Paris.

CASTEL, R., (1995), *Les métamorphoses de la question sociale*, Gallimard, Paris.

COULANGEON, P., (2005), *Sociologie des pratiques culturelles*, collection Repères, La Découverte, Paris.

DE SINGLY, F. (2000), *Libres ensemble : l'individualisme dans la vie commune*, Nathan, Paris.

DE SINGLY, F., (2003), *Les uns avec les autres : Quand l'individualisme crée du lien*, Armand Colin, Paris.

DONNAT, O., (1994), *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, La Découverte, Paris.

DONNAT, O., (2009), *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Enquête 2008*, La Documentation Française, Paris.

DUCRET, A., MOESCHLER, O., (2011), *Nouveaux regards sur les pratiques culturelles, Contraintes collectives, logiques individuelles et transformations des modes de vie*, L'Harmattan, Paris.

DUMAZEDIER, J., (1962), *Vers une civilisation du loisir ?*, Éditions du Seuil, Paris.

EHRENBERG, A., (1998), *La fatigue d'être soi : dépression et société*, Odile Jacob, Paris.

FABIANI, J.-L., (2007), *Après la culture. Objets, publics, autorités*, L'Harmattan, Paris.

FLEURY, D., (2011), *Sociologie de la culture et des pratiques culturelles*, Armand Colin, Paris.

GAUTHIER, B., (dir.), (2003), *Recherche en sciences sociales: de la problématique à la collecte des données*, Presses Universitaires du Québec, Sainte-Foy.

GIREL, S. et PROUST, S., (dir.), (2007), *Les usages de la sociologie de l'art: constructions théoriques, cas pratiques*, collection Logiques sociales, L'Harmattan, Paris.

LAHIRE, B., (1995), *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Gallimard, Paris.

LAHIRE, B., (2004), *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte, Paris.

MACE, E. et MAIGRET, E., (2005), *Penser les médiacultures*, Armand Colin, Paris.

PASQUIER, D., (2005), *Cultures lycéennes, La tyrannie de la majorité*, coll. Mutations, Autrement, Paris.

PRONOVOST, G., (1996), *Sociologie du temps*, De Boeck Université, Bruxelles.

PRONOVOST, G., (2005), *Temps sociaux et pratiques culturelles*, Presses Universitaires du Québec, Québec.

SCHAEFFER, J.-M., (1992), *L'art de l'âge moderne. L'esthétique et la philosophie de l'art du XVIIIe siècle à nos jours*, Gallimard, Paris.

TAYLOR, C., (1998), *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Éditions du Seuil, Paris.

VRANCKEN, D. et MACQUET, C., (2006), *Le travail sur soi. Vers une psychologisation de la société?*, Belin, Paris.

WOLTON, D., (dir.), (1997), *Toutes les pratiques culturelles se valent-elles?*, CNRS Éditions, Paris.

Articles

AURAY, N., (2010), "Les jeunes et la culture numérique: des audiences actives aux parcours créatifs", in *Lecture Jeunesse*, n°133, pp. 1-6.

BENSE FERREIRA ALVES, C. et POULARD, F., (2007), "Le travail dans les institutions culturelles", in *Sociétés contemporaines*, n°66, pp. 5-16.

BICKEL, J.-F. et al, "Changement et continuité dans les loisirs: une comparaison de cohortes", in *L'Année sociologique*, vol. 55, pp. 129-169.

BIDART, C., (2008), "Dynamiques des réseaux personnels et processus de socialisation: évolutions et influences des entourages lors des transitions vers la vie adulte", in *Revue française de sociologie*, vol. 49, pp. 559-583.

BOILY, C., DUVAL, L. et GAUTHIER, M., (2001), "Les modes de vie et les pratiques culturelles des jeunes: homogénéisation de la culture et individualisation des pratiques?", in *Loisir et Société*, vol. 24, n° 2, pp. 432- 451.

BRUGEILLES, C. et SEBILLE, P., (2011), "Partage des activités parentales: les inégalités perdurent", in *Politiques sociales et familiales*, n° 103, pp. 17-32.

BRYSON, B., (1996), Anything but Heavy Metal, in *American Sociological Review*, n°61, pp. 884-899.

CHEVALIER, V., (1998), "Pratiques culturelles et carrières d'amateurs: le cas des parcours des cavaliers dans les clubs d'équitation", in *Sociétés Contemporaines*, n°29, pp. 27-41.

COULANGEON, P., (2004), "Classes sociales, pratiques culturelles et styles de vie: le modèle de la distinction est-il (vraiment) obsolète?", in *Sociologie et Sociétés*, vol. 36, n° 1, pp. 59-85.

COULANGEON, P., (2007), "Lecture et télévision, les transformations du rôle culturel de l'école à l'épreuve de la massification scolaire", in *Revue française de sociologie*, vol. 48, pp. 657-691.

DELFORGE, H., (2004), "Les horizons culturels de l'adolescence dans le contexte scolaire en Communauté française à Bruxelles", in *Recherches et Éducation*, n°113/04, pp. 1-26.

DE SINGLY, F., (1996), "Appropriation de l'héritage culturel", in *Lien social et Politiques*, n°35, pp. 153-165.

DEPS, (2007), "Approche générationnelle des pratiques culturelles et médiatiques", in *Culture prospective*, n°3, pp. 1-31.

DONNAT, O., (2004), "Les univers culturels des Français", in *Sociologie et sociétés*, vol. 36, n°1, pp. 87-103.

DONNAT, O., (2005), "Féminisation des pratiques culturelles", in *Bulletin du département des études, de la prospective et des statistiques*, n°147, pp. 1-12.

DONNAT, O., (2009A), "Les passions culturelles, entre engagement total et jardin secret", in *Réseaux*, n° 153, pp. 79-127.

DONNAT, O., (2009B), "Les pratiques culturelles des français à l'ère du numérique. Éléments de synthèse 1997-2008", in *Culture Études*, n°5, pp. 1-12.

DONNAT, O., (2011), "Pratiques culturelles, 1973-2008. Dynamiques générationnelles et pesanteurs sociales", in *Culture Études*, n° 7, pp. 1-36.

DJAKOUANE, A., (2011), "La carrière du spectateur. Une approche relationnelle du temps de la réception", in *Temporalités*, n°14, URL: <http://temporalites.revues.org/1939>.

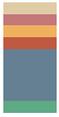
FLEURY, L., (2008), "L'influence des dispositifs de médiation dans la structuration des pratiques culturelles. Le cas des correspondants du Centre Pompidou", in *Lien social et Politiques*, n°60, pp. 13-24.

FORTIN, A. et GAGNON, E., (2002), "L'espace et le temps de l'engagement bénévole: essai de définition", in *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 15, n° 2, pp. 66-76.

GARCIA, M.-C., (2007), "Représentations "genrées" et sexuation des pratiques circassiennes en milieu scolaire", in *Sociétés & Représentations*, n° 24, pp. 129-143.

GIRE, F. et al., (2007), "Culture et sociabilité. Les pratiques de loisirs des Français", in *Réseaux*, n°145-146, pp. 159-215.

GODBOUT, J., (2002), "Le bénévolat n'est pas un produit", in *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 15, n° 2, pp. 42-52.



HENNION, A., (2004), "Une sociologie des attachements. D'une sociologie de la culture à une pragmatique de l'amateur", in *Sociétés*, n°85, pp. 9-24.

HUMMEL, C. et PERRENOUD, D., (2009), "La "nouvelle" grand-parentalité: entre norme sociale et expériences ordinaires", in *Informations sociales*, n°154, pp. 40-47.

JAUNEAU, Y. et OCTOBRE, S., (2008), "Tels parents, tels enfants? Une approche de la transmission culturelle", in *Revue française de sociologie*, vol. 49, pp. 695-722.

JOÛET, J. et PASQUIER, D., (1999), "Les jeunes et la culture de l'écran. Enquête nationale auprès des 6-17 ans", in *Réseaux*, vol. 17, n° 92-93, pp. 25-102.

LAHIRE, B., (2000), "Conditions d'étude, manières d'étudier et pratiques culturelles", in GRIGNON, C., (dir.), *Les conditions de vie des étudiants*, PUF, Paris.

LAHIRE, B., (2010), "La transmission familiale de l'ordre inégal des choses", in *Regards croisés sur l'économie*, n°7, pp. 203-210.

LAVENU, D., (2001), "Activités du temps libre et sociabilité de jeunes à la sortie de l'adolescence", in *Loisir et Société*, vol. 24, n°2, pp. 403-430.

MENNESSON, C., (2011), "Socialisation familiale et investissement des filles et des garçons dans les pratiques culturelles et sportives associatives", in *Réseaux*, n°168-169, pp. 87-110.

PETERSON, R. et SIMKUS, A., (1992), "How musical tastes mark occupational status group", in LAMONT, M. et FOURNIER, M., "Cultivating differences. Symbolic boundaries and the making of inequality", The University of Chicago Press, pp. 152-187.

PETERSON, R. et KERN, R., (1996), "Changing Highbrow Taste: from snob to omnivore", in *American Sociological Review*, n° 61, pp. 900-907.

OCTOBRE, S., (2008), "Les horizons culturels des jeunes", in *Revue française de pédagogie*, vol. 163, n° 2, pp. 27-38.

OCTOBRE, S., (2009), "Pratiques culturelles chez les jeunes et institutions de transmission: un choc de cultures?", in *Culture prospective*, vol. 1, n°1, pp. 1-8.

OCTOBRE, S. et al., (2011), "La diversification des formes de la transmission culturelle: quelques éléments de réflexion à partir d'une enquête longitudinale sur les pratiques culturelles des adolescents", in *Recherches familiales*, n°8, pp. 71-80.

OCTOBRE, S., (2011), "Du féminin au masculin, genre et trajectoires culturelles", in *Réseaux*, n°168-169, pp. 23-57.

OCTOBRE, S., (2011), "Présentation. Le genre, la culture et l'enfance", in *Réseaux*, n°168-169, pp. 9-22.

PRONOVOST, G., (2008), "Le rôle des grands-parents dans la transmission des passions culturelles", in *Retraite et société*, n° 55, pp. 164-171.

PRONOVOST, G., (2009), "Le rapport au temps des adolescents: une quête de soi par-delà les contraintes institutionnelles et familiales", in *Informations sociales*, n°153, pp. 22-28.

RUOL, M., (1999), "Civisme et dés-engagement. Le citoyen face aux structures", in *Interfaces*, n° 5, pp. 1-10.

SEGALEN, M., (2000), "Enquêter sur la grand-parentalité", in *Anthropologie et Sociétés*, vol. 24, n°3, pp. 75-91.

SIMON, L., (2009), "Underground, upperground et middle-ground: les collectifs créatifs et la capacité créative de la ville", in *Management International*, vol. 13, pp. 37-51.

VAN DE VELDE, C., (2012), "La dialectique de la socialisation en temps de crise", in *Sociologie*, vol. 3, pp. 427-432.

Thèse de doctorat

BRAHY, R., (2012), *S'engager dans un atelier-théâtre: vers une recomposition du sens de l'expérience*, Thèse de doctorat présentée à l'Université de Liège.

Actes de colloque

BARRÈRE, A., (2011), "Cultures juvéniles: diversité des références ou conformisme?", Actes du colloque international, Ministère de la Culture et de la Communication.

CARDON, D. et GRANJON, F., (2003), "Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilités", communication au colloque, pp. 1-17.

URL : http://www2.culture.gouv.fr/deps/colloque/cardon_granjon.pdf

COURT, M. et HENRI-PANABIÈRE, G., (2011), "Culture, loisirs et relations fraternelles", Actes du colloque international, Ministère de la Culture et de la Communication.

JUHLE, S., (2011), "Pratiques culturelles enfantines et stratégies éducatives des parents: effets de la délégation dans la transmission des pratiques culturelles", Actes du colloque international, Ministère de la Culture et de la Communication.

MERCKLE, P., (2011), "L'adolescence, combien de cultures? Premiers résultats de l'enquête longitudinale sur les pratiques culturelles des enfants et des adolescents", Actes du colloque international, Ministère de la Culture et de la Communication.

RENARD, F., (2011), "Le poids des influences familiales dans la constitution des profils culturels adolescents", Actes du colloque international, Ministère de la Culture et de la Communication.

Rapports

BERTHOMIER, N. et OCTOBRE, S., (2011), "L'enfance des loisirs. Éléments de synthèse", In *Culture Études, Service de la coordination des politiques culturelles et de l'innovation*, Département des études, de la prospective et des statistiques. URL : <http://www.culture.gouv.fr/deps>

BROTCOME, P., DEKELVER, J., MERTENS, L., NICOLAY, K. et VALENDUC, G., (2010), *Préparation de la deuxième phase du plan national de lutte contre la fracture numérique 2011-2015*, Fondation Travail-Université,

Centre de recherche Travail & Technologies, pp. 1-11.

CALLIER, L. et HANQUINET, L. (dir. GUÉRIN, M. et GENARD, J.-L.), (2012), Étude approfondie des pratiques et consommation culturelles de la population en Fédération Wallonie-Bruxelles, Observatoire des Politiques Culturelles, Collection Études, n° 1, pp. 1-64.

JAUMAIN, M., HOUBEN, C. et MASQUELIER, J.-P., (2009), “Évolution des dépenses culturelles en Communauté française de 1984 à 2007”, étude commanditée par l’Observatoire des Politiques Culturelles.

URL : http://www.opc.cfwb.be/index.php?eID=tx_nawsecuredl & u = 0 & file = fileadmin/sites/opc/upload/opc_super_editor/opc_editor/documents/pdf/publications OPC/EvolDepCul84-07.pdf & hash = e5ffb3a23e0f93936475b84988c4899f79132ebd

VERJUS, M., (2008), “La question de l’engagement : d’hier à aujourd’hui. Essai de typologie”, Centre de formation des cadres culturels, pp. 1-27.

URL : <http://www.cesep.be/ETUDES/ENJEUX/engagement.pdf>

ANNEXES

Annexe n°1: Grille d'entretien première salve

Récolter les données sociodémographiques utiles: Âge, sexe, lieu de résidence, profession et formation.

- 1) Brève présentation du contexte de la recherche: Recherche pour l'Observatoire des politiques culturelles sur l'occupation du temps libre des personnes habitant en région bruxelloise et wallonne.
- 2) Venez-vous souvent ici? Si oui, depuis combien de temps?
- 3) Pourquoi venez-vous ici? À quel type d'événements assistez-vous?
- 4) Avec qui êtes-vous venu?

En général, avec qui et quand (plutôt la semaine ou le weekend) faites-vous une activité culturelle? (identifier les modalités de la fréquentation des lieux culturels).

Avez-vous dans votre entourage des proches qui n'ont pas les mêmes goûts culturels que vous? Si oui, qu'en pensez-vous?

Comment êtes-vous venu? Vivez-vous à proximité d'ici?

Fréquentez-vous plus souvent des lieux/événements culturels accessibles à pied depuis chez vous ou vous déplacez-vous volontiers en voiture ou en transports publics pour les atteindre?

(identifier l'impact de la mobilité sur la consommation culturelle).

Quelle est la plus grande distance que vous avez déjà parcourue pour participer à un événement culturel? (identifier la hiérarchisation des biens culturels et l'impact de la mobilité). L'accès ou la localisation de certains lieux/événements culturels vous empêchent-ils parfois d'y aller? (identifier l'impact de la mobilité).

- 5) Y-a-t-il d'autres lieux culturels que vous fréquentez? Si oui, lesquels et pourquoi/pour assister à quel événement?
- 6) Comment avez-vous connu ces lieux? Êtes-vous renseigné à propos de ce qui se passe dans les domaines qui vous intéressent? Si oui, par quels biais?
- 7) Qu'est-ce que vous préférez faire durant votre temps libre? Regardez-vous la télévision? Si oui, pourquoi?/Utilisez-vous l'informatique? Si oui, pourquoi?
- 8) Faites-vous partie d'une association? Si oui, laquelle et pourquoi? Qu'est-ce que cela vous apporte?
- 9) Pensez-vous être quelqu'un de créatif au quotidien? Pourquoi?
- 10) Pratiquez-vous, personnellement, une activité créative régulière? Si oui, laquelle et pourquoi? Si non, en avez-vous pratiqué une à un moment de votre vie? Laquelle et pourquoi avoir arrêté?
- 11) Nous avons parlé de toute une série d'activités, lesquelles, selon vous, sont culturelles?
Pourquoi?

- 12) Qu'attendez-vous de ces activités que vous définissez comme culturelles ?
- 13) Y-a-t-il un domaine dans ceux que vous nous avez cités que vous maîtrisez mieux ? Si oui, lequel et pourquoi ?
- 14) Questions pour susciter des réactions : exemples : Que pensez-vous du rap ? De l'opéra ? Du cirque ?....
- 15) Souhaiteriez-vous faire plus en termes de pratiques culturelles ? Si oui, quels sont les obstacles qui vous en empêchent ?
- 16) Y-a-t-il des lieux/événements dont vous connaissez l'existence où vous savez d'emblée que vous n'irez jamais ? Si oui, lesquels et pourquoi ?
- 17) Êtes-vous sensible au type d'endroits dans lesquels vous assistez à des événements ?
- 18) Qu'est-ce que la culture pour vous ? Qu'est-ce que ce mot vous évoque ?

Annexe n°2: Lieux culturels échantillonnés lors de la première phase de collecte des entretiens

Secteur de la lecture publique

- Bibliothèque des Riches Claires
- Vennes Féttinne (Bibliothèque de Liège)

Secteur de la jeunesse et de l'éducation permanente

- Vie féminine (Namur)
- Centre de jeunes Rochefort
- À Cœur Joie
- D'une certaine Gaieté
- Créham

Secteur du patrimoine et des musées

- Musée d'Ixelles
- Musée de la photo (Charleroi)
- Flémalle Préhistosite

Secteur des arts de la scène

- Couleur Café
- Festival de Wallonie - Stavelot
- Gaume Jazz Festival
- Dour

- Brussel Summer Festival
- Festival de Chassepierre
- Francofolies de Spa
- Théâtre de Poche - Festival Détour
- Halles de Schaerbeek
- Botanique
- Rap Contest - Lézarts urbains

Secteur des arts plastiques

- Wiels
- Recyclart

Secteur de l'audio-visuel

- Cinéma des Galeries
- Cinéma Nova - Plein Open Air

Folklore

- Géants d'Ath

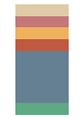
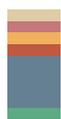


Table des matières

Avant-Propos	3
1. Introduction : contexte, objet et méthodologie	5
2. Comment se réfléchit la socialisation culturelle	8
2.1. Les transmissions familiales à la loupe	9
2.1.1. Des influences familiales opérantes	9
2.1.2. Des modèles éducatifs contrastés: entre imposition et liberté... 13	
2.1.3. Entre adhésion, rejet et réappropriation: que faire de son héritage culturel?	14
2.2. Les influences plurielles de l'entourage social	17
2.3. L'effet des cycles de vie sur les trajectoires culturelles	21
2.3.1. Le passage de l'enfance à l'adolescence: transition d'une captivité familiale et scolaire vers une autonomisation des pratiques?	21
2.3.2. Le temps des études supérieures et de l'entrée dans la vie professionnelle: une parenthèse culturelle enchantée?	22
2.3.3. Le temps de la conjugalité et de la parentalité: vers une redéfinition des contours des pratiques culturelles et de loisirs?	24
2.3.4. L'émancipation aboutie des enfants et le temps de la retraite: vers un nouveau rapport au temps libre?	26
2.4. L'influence des ruptures biographiques	27
2.5. L'effet "boule de neige": la pratique comme tremplin vers d'autres formes culturelles	29
2.6. Des pratiques du "proche"	31
3. Des déplacements dans les formes de légitimité culturelle?	32
3.1. Légitimité culturelle, hiérarchisations des préférences et relativisme	32
3.2. Effets de légitimité et justification des pratiques	34
3.3. Le sens du mot "culture"	35
4. Des pratiques culturelles segmentées, un public de moins en moins fidèle	41
4.1. La montée de la segmentation et le fantôme de la mixité	41

4.2.	Une segmentation générationnelle.....	42
4.3.	La tension entre fidélisation institutionnelle et expérimentation culturelle.....	43
4.4.	L'effet "zapping".....	44
5.	La montée de la culture d'écran et ses effets sur l'offre culturelle.....	45
6.	Extension de l'offre culturelle et positionnement des acteurs.....	51
6.1.	Une offre culturelle pléthorique?.....	51
6.2.	Critiques et mises à distance de la culture marchande.....	54
6.3.	Des cultures émergentes, vivaces, non institutionnelles et peu reconnues.....	57
7.	S'investir culturellement.....	59
7.1.	Un déplacement dans les formes d'investissement culturel?....	59
7.2.	Le travail sur soi.....	63
7.3.	Du divertissement au défoulement.....	66
7.4.	Pratiques culturelles et attentes de sociabilité.....	67
7.5.	Du divertissement au passionné: essai de typologie.....	68
7.5.1.	Le divertissement.....	69
7.5.2.	L'amateur.....	71
7.5.3.	Le passionné.....	73
8.	Engagement et éducation permanente.....	77
8.1.	L'engagement militant comme responsabilisation de soi.....	77
8.2.	Don, gratuité et bénévolat.....	78
8.3.	S'engager dans des réseaux sociaux.....	81
8.4.	La disparition du militantisme?.....	84
8.5.	Transformations de l'engagement et éducation permanente.....	86
8.6.	Esthétique et politique, vers de nouvelles articulations?.....	88
8.7.	Éducation permanente et art: vers la "reglobalisation" de la culture?.....	89
9.	La ville comme terreau de la créativité culturelle et comme enjeu de l'intervention culturelle.....	90



10. Du partenariat au territoire en passant par la médiation: diagnostics des opérateurs culturels.....	91
10.1. Les ambivalences du référentiel montant de la médiation	91
10.2. Les orientations partenariales.....	92
10.3. Le droit à la culture	93
10.4. La pertinence et les dangers de la territorialisation des politiques culturelles.....	93
10.5. La crainte de l'évolution des politiques culturelles: le spectre du "city branding", la hantise de la "gouvernance par indicateurs".....	94
11. Conclusion.....	95
12. Bibliographie.....	97
ANNEXES.....	103
Annexe n°1: Grille d'entretien première salve.....	103
Annexe n°2: Lieux culturels échantillonnés lors de la première phase de collecte des entretiens.....	104



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Observatoire des Politiques Culturelles (OPC)
68A, rue du Commerce - 1040 Bruxelles - Belgique
Tél: 00 32 2 413 29 80 - Mél.: opc@cfwb.be
www.opc.cfwb.be